

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA RELATION AMICALE AU CŒUR DE L'INTRIGUE :  
LES MISES EN SCÈNE DE L'AMITIÉ FÉMININE DANS TROIS ROMANS  
QUÉBÉCOIS

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
ÉMILIE BELLAVANCE-NADEAU

OCTOBRE 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement Madame Chantal Savoie, ma directrice, pour ses conseils et ses lectures rigoureuses qui m'ont aidée à amener ce mémoire à son meilleur. Sa générosité, sa patience et ses bons mots m'ont permis de continuer d'avancer. Je n'aurais jamais pu réaliser mon mémoire sans son expertise. Je suis chanceuse d'avoir appris à ses côtés, ce fut un réel plaisir, voire une fierté, de travailler avec elle.

Merci également à Madame Mylène Bédard, professeure au département d'études littéraires de l'Université Laval, de m'avoir fait découvrir les autrices qui ont inspiré mon sujet de recherche. Mon parcours universitaire et mes réflexions féministes ont grandement été teintés de ses enseignements. Merci également à Adrien Rannaud de m'avoir partagé son amour pour Michelle Le Normand.

Un énorme merci à mes parents, Joan et Serge, qui m'ont accompagnée dans les dernières années sans jamais cesser d'y croire. Vos encouragements ont été essentiels à ma réussite.

Merci à Guillaume, mon amoureux, pour son écoute et son soutien indéfectible. Merci pour ta présence apaisante au quotidien et tes nombreux encouragements. Merci d'avoir cru en moi lorsque je doutais moi-même.

Finalement, merci à ces femmes brillantes, mes grandes amies, Elisa, Leïka, Alexandra et Stéphanie. Votre amitié m'est précieuse.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I Les personnages du système amical féminin : caractéristiques et points de vue .....	10
1.1 Les caractéristiques des personnages.....	12
1.2 Les caractéristiques du personnage principal .....	13
1.2.1 Angéline .....	13
1.2.2 Lucette.....	16
1.2.3 Maryse.....	19
1.3 Les caractéristiques des personnages secondaires .....	21
1.3.1 Mina .....	21
1.3.2 Les personnages amicaux de <i>La plus belle chose du monde</i> .....	23
1.3.1 Monique .....	24
1.3.2 Nicole .....	25
1.3.3 Claire .....	26
1.3.4 Les personnages amicaux dans <i>Maryse</i> .....	27
1.3.5 Marité .....	27
1.3.6 Marie-Lyre .....	28
1.4 Le point de vue .....	29
1.5 La construction du personnage des amies : un modèle récurrent .....	39
1.6 Conclusion .....	40
CHAPITRE II L'espace de l'amitié féminine : donner lieu à la relation.....	42
2.1 L'espace romanesque au sens strict.....	45
2.2 Les lieux de rencontre.....	55
2.2.1 La maison .....	56
2.2.2 Les lieux d'enseignement.....	62

2.2.3	Le couvent.....	65
2.2.4	Les lieux publics .....	65
2.3	Conclusion .....	71
CHAPITRE III Le déploiement de l'amitié féminine : une séquence romanesque récurrente .....		
3.1	La consolidation de l'amitié .....	73
3.1.1	La première fonction de l'amitié : vivre le quotidien <i>ensemble</i> .....	77
3.1.2	Une nouvelle vision du monde.....	85
3.2	L'agentivité sociale.....	89
3.2.1	Adopter ou défier : poser sa réflexion religieuse .....	92
3.2.2	L'émergence d'une parole autonome par le commentaire littéraire .....	95
3.2.3	Les réflexions politiques et philosophiques .....	99
3.2.4	Une ombre sur l'amitié : quand les rivalités s'en mêlent.....	104
3.2.5	L'agentivité professionnelle.....	109
3.2.6	La vocation religieuse .....	109
3.2.7	La réalisation professionnelle .....	113
3.3	La construction de l'agentivité par l'écriture.....	116
3.3.1	L'épistolaire .....	117
3.3.2	Les pratiques d'écriture.....	124
3.4	Conclusion .....	130
CONCLUSION.....		135
BIBLIOGRAPHIE .....		142

## RÉSUMÉ

Les romans *Angéline de Montbrun* (1884), de Laure Conan, *La plus belle chose du monde* (1937), de Michelle Le Normand et *Maryse* (1983), de Francine Noël présentent une intrigue au cœur de laquelle les personnages féminins se déploient à travers la relation amicale. Ces romans nous permettront d'analyser les mises en scène de l'amitié féminine et les différentes caractéristiques de cette relation ainsi que ses répercussions sur l'intrigue.

Ce mémoire se divise en trois chapitres. Le premier chapitre propose d'analyser le personnage de l'amie, car les descriptions qui concernent les participantes de la relation d'amitié permettent d'établir une construction type du personnage. Nous pourrons aussi constater quelles caractéristiques sont mises de l'avant par les différentes voix narratives. Notre deuxième chapitre s'intéresse à l'espace matériel dédié à l'amitié féminine ainsi qu'à son rapport aux lieux présents dans l'intrigue. Le troisième et dernier chapitre étudie le processus agentif des personnages amicaux en tenant compte de l'influence qu'a la relation sur les actions des personnages. Il semble que l'orchestration de l'amitié féminine à travers les mots des écrivaines québécoises relève de plusieurs stratégies narratives récurrentes qui amènent les personnages féminins dans une intrigue centrée sur leurs propres ambitions.

Mots clés : Amitié, romans québécois, femmes, personnages, espaces, lieu, agentivité, Francine Noël, Michelle Le Normand, Laure Conan.

## INTRODUCTION

« En littérature, la romance hétérosexuelle – la quête, pour la protagoniste, d'un mari qui assurera son ascension sociale a longtemps dominé les romans centrés sur une héroïne<sup>1</sup> », explique Lori Saint-Martin dans son article « " L'amitié c'est mieux que la famille ", rapports amicaux entre les femmes dans le roman québécois ». Plusieurs romans québécois du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle tendaient à représenter les personnages féminins dans leur quête amoureuse et à accorder à cette partie de l'intrigue une proportion significative de l'espace textuel. Les écrits signés par des hommes ajoutaient à cela un cadre catholique et orientaient l'intrigue vers l'hégémonie hétérosexuelle, qui mène habituellement au mariage. Les loisirs, l'éducation et les amies précédaient la rencontre amoureuse qui mettait fin à ces activités, et qui amenait l'héroïne à rompre avec la vie de jeune fille. Il faut préciser qu'au Québec, et ce, avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le genre romanesque était généralement dominé par des hommes. Selon Elisabeth Abel (1983), cette représentation montrait une image déformée de la réelle amitié féminine telle qu'elle était vécue par les femmes. Virginia Woolf renchérit en soulignant le fait que cette narration masculine aurait eu pour conséquence de montrer une vision de l'amitié féminine contrôlée par les hommes dans les romans classiques<sup>2</sup>. En les appliquant à la littérature québécoise, ces énoncés nous permettent de mettre en lumière la différence entre les écrits masculins et féminins en ce qui a trait

---

<sup>1</sup> Lori Saint-Martin, « "L'amitié, c'est mieux que la famille." Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *Nouvelles questions féministes*, vol. 30, 2011, p.76.

<sup>2</sup> Citée par Anne-Vincent Buffault, *Une Histoire de l'amitié*, France, Bayard Éditions, 2010, p. 204.

à l'amitié. Plutôt que de montrer les amitiés entre femmes, les auteurs présentaient les normes sociales auxquelles les personnages féminins devaient se soumettre, ou encore, comme l'affirme Patricia Smart, les romans masculins, jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, objectifiaient les figures féminines<sup>3</sup>. Toutefois, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes intègrent de plus en plus la sphère littéraire et s'approprient le genre romanesque. Ceci engendre plusieurs conséquences positives pour les figures féminines qui seront mises en scène dans des aventures plus diversifiées que celles uniquement engendrées par la relation amoureuse. Cette nouvelle organisation de l'intrigue contribuera à recadrer les relations entre les personnages, notamment celles relevant de l'amitié féminine.

Bien que la relation amicale soit une relation familière à toutes et à tous, plusieurs définitions et fonctions lui ont été attribuées au fil du temps. D'abord, elle a été longuement étudiée par les philosophes de l'Antiquité. Ceux-ci valorisent l'amitié de plusieurs façons, notamment en montrant qu'elle rend l'existence plus belle, plus douce et plus intéressante<sup>4</sup>, en plus d'être source de réconfort face aux difficultés de la vie. Ils soutiennent également que, contrairement à la relation amoureuse, l'amitié serait plus raisonnable et moins violente<sup>5</sup>. À cette époque, l'amitié n'était pas toujours distinguée de l'amour, car l'objectif des deux relations était le même, c'est-à-dire, ressentir du bien-être. Pour certains, elle se rapprochait même de l'amour homosexuel<sup>6</sup>. Aussi, dans cette même période, Aristote distinguera deux types d'amitié : l'amitié imparfaite et l'amitié parfaite<sup>7</sup>. Le premier type relève plutôt d'une relation qui survient par accident et qui suppose un échange matériel. En fait, la relation reposerait sur ce

---

<sup>3</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Éditions XYZ, 1988, p.19.

<sup>4</sup> Cyrille Bégorre-Bret, *L'Amitié de Platon à Debray*, Paris, Éditions Eyrolles, 2012, p.10.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.45-46.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.25.



que l'autre peut offrir et non sur ce qu'il est. Le second type d'amitié serait alors l'inverse : « Ils sont unis par ce qui constitue le fond de leur personnalité et de leur être : l'aspiration du bien et de la vertu<sup>8</sup>. » En ce sens, les participants doivent se choisir pour l'affection qu'ils portent à la personnalité de l'autre.

Cette notion de « choix » devient encore plus importante lorsque l'on traite d'amitié. Le lien sanguin encerclant la relation fraternelle ou sororale exclut la possibilité de choisir<sup>9</sup>. Il en est de même pour la relation familiale, que l'on définit plutôt comme une relation affectueuse et non amicale. Chaque relation d'amitié est unique et peut prendre une valeur considérable, comme l'explique Éleine Audet :

La majorité des femmes interrogées considèrent leur relation avec une amie comme la plus importante de leur vie. Elles répondent unanimement que leurs relations avec les femmes ne sont pas sexuelles, mais émotionnellement plus profondes et plus sincères qu'avec la plupart des hommes<sup>10</sup>.

La sincérité et la proximité contribuent ainsi à enrichir la relation amicale.

La majorité des définitions et des attributs de l'amitié proposés par des hommes et abordés jusqu'à maintenant reposent sur les relations que ces hommes connaissent, c'est-à-dire l'amitié masculine. Cet intérêt moindre pour l'amitié spécifiquement féminine serait entre autres lié au sexe des chercheurs et au fait qu'ils percevaient une certaine banalité dans les amitiés féminines<sup>11</sup>. Parfois même, ceux-ci croyaient que les amitiés entre femmes étaient inconcevables, car elles étaient incapables d'amitié<sup>12</sup>.

---

<sup>8</sup> Cyrille Bégorre-Bret, *L'Amitié de Platon à Debray*, Paris, Éditions Eyrolles, 2012, p.45-46.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.79.

<sup>10</sup> Éleine Audet, *Le cœur pensant, Courtepointe de l'amitié entre femmes*, Québec, Éditions Le loup de gouttière, 2000, p.14.

<sup>11</sup> Anne Vincent-Buffault, *Une Histoire de l'amitié*, *op. cit.*, p.204.

<sup>12</sup> Éleine Audet, *Le cœur pensant, Courtepointe de l'amitié entre femmes*, *op. cit.*, p.12.

Lorsqu'elles sont représentées dans la relation amicale, les femmes sont désignées comme des « commères<sup>13</sup> », terme connoté négativement qui renvoie au bavardage suscitant les querelles et la jalousie. Cette image serait à l'origine de plusieurs mises en scène des figures féminines qui proposent une vision négative des liens établis entre elles qui tendent vers la concurrence ou l'affrontement.

Ce n'est que plus récemment que des travaux signés par des femmes à propos de l'amitié féminine ont été publiés. L'une des premières femmes à étudier les amitiés féminines est Simone de Beauvoir. Pour elle, aucune des figures de la femme, qu'elle soit fille, adolescente ou adulte, n'accède à une amitié pleine et entière aux yeux de la tradition masculine<sup>14</sup>. La femme elle-même a de la difficulté à légitimer sa relation amicale, puisqu'elle a l'habitude de se définir par rapport à la figure masculine et à être considérée comme un humain relatif, parce qu'elle dénie sa capacité à être amie<sup>15</sup>. Toujours selon Beauvoir, l'amitié féminine inclurait la notion de solidarité<sup>16</sup>, puisque les ressemblances de la condition individuelle des femmes les amènent à former un groupe solidaire et à faire front commun. Elles créent une culture féminine qui se distinguerait de celle des hommes par sa convivialité<sup>17</sup>. Cette culture qui apparaît lors des rébellions, des conflits et des résistances féminines entraînerait une solidification des relations entre les femmes.

Assurément, l'amitié féminine est un levier de résistance face aux instances patriarcales. « Les femmes se sentent plus spontanément solidaires que les hommes, mais au sein de cette solidarité ce n'est pas chacune vers l'autre qu'elles se dépassent :

---

<sup>13</sup> Anne Vincent-Buffault, *Une Histoire de l'amitié*, op. cit., p.205.

<sup>14</sup> Cyrille Bégorre-Bret, *L'Amitié de Platon à Debray*, op. cit., p.152.

<sup>15</sup> *Idem.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.154.

<sup>17</sup> Anne Vincent-Buffault, *Une Histoire de l'amitié*, op. cit., p.205.

ensemble, elles sont tournées vers le monde masculin<sup>18</sup> », explique Beauvoir en soulignant que les femmes s’allient contre les normes qui les oppressent. Il y a dans l’amitié une « loyauté indéfectible » qui peut être altérée par plusieurs facteurs, mais qui peut également être maintenue, voire renforcée, et par conséquent, devenir une forme de solidarité<sup>19</sup>. La relation amicale a une valeur politique et donne des outils aux personnages féminins afin qu’ils répliquent aux règles textuelles qui les oppressent. Ces valeurs de revendication se retrouvent dans l’amitié féminine, mais étaient peu dépeintes dans les romans québécois, puisque les seuls destins proposés à une héroïne se résumaient au mariage, au couvent ou à la mort<sup>20</sup>.

Si la littérature montre souvent les personnages féminins soumis à l’intrigue amoureuse et fait en sorte de les cadrer en fonction de rôles prédéfinis, la mise en scène de l’amitié dans les romans semble relever, tant pour les personnages que pour les autrices, d’une sorte d’utopie<sup>21</sup> de laquelle se dégage une solidarité permettant aux protagonistes d’échapper à certains modèles normatifs et patriarcaux auxquels les intrigues amoureuses tendent à les confiner. Il semble que la relation construite à travers l’organisation du récit va au-delà de l’opposition aux valeurs patriarcales. Les personnages et leurs caractéristiques, l’espace narratif ainsi que le développement agentif des personnages peuvent être exploités afin de déjouer les attentes amoureuses et surtout, de dédier le scénario aux intrigues personnelles et professionnelles féminines.

L’amitié dans l’univers romanesque féminin offre aux héroïnes de multiples possibilités, tant sur le plan personnel, relationnel que professionnel, qui les éloignent

---

<sup>18</sup> Cyrille Bégorre-Bret, *L’Amitié de Platon à Debray*, *op. cit.*, p.154.

<sup>19</sup> Éline Audet, *Le cœur pensant, Courtepointe de l’amitié entre femmes*, *op. cit.*, p.16.

<sup>20</sup> Lori Saint-Martin, « "L’amitié, c’est mieux que la famille." Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *op. cit.*, p.76.

<sup>21</sup> Anne Vincent-Buffault, *Une Histoire de l’amitié*, *op. cit.*, p.204.

des paramètres sociaux qui leur sont habituellement réservés. Cette relation perçue comme banale, ou alors comme marginale, semble pourtant permettre aux personnages d'exprimer une certaine liberté, de bénéficier de soutien et d'exprimer une profondeur émotionnelle, qualités qui servent à l'amitié. L'absence de hiérarchie dans la relation contribue à la liberté de ses participants. Donc, en prédisposant le récit de façon à mettre en valeur la relation amicale, celle-ci offrirait aux protagonistes une occasion de se déployer autrement que dans la relation amoureuse.

Notre mémoire s'intéresse aux différentes mises en scène, aux mises en forme et aux mises en récit de l'amitié féminine dans trois romans québécois. Il s'attarde aux caractéristiques de cette relation et aux modalités qui servent à l'insérer dans le cadre romanesque. Pour ce faire, nous étudierons l'amitié sous différents angles, tant la construction et les actrices de la relation, que les impacts de celle-ci sur l'intrigue et sur les personnages. Trois romans seront à l'étude, soit *Angéline de Montbrun*, de Laure Conan (1884), *La plus belle chose du monde*, de Michelle Le Normand (1937), et *Maryse* de Francine Noël (1983). Le roman *Angéline de Montbrun* met en valeur la relation amicale entre les personnages d'Angéline et de Mina<sup>22</sup>. Cette relation se manifeste par les souvenirs racontés des jeunes filles et par leur correspondance. Le roman *La plus belle chose du monde* de Michelle Le Normand (1937) raconte l'histoire de quatre jeunes filles, Claire, Monique, Lucette et Nicole, qui évoluent au fil du temps. De l'adolescence à la vie adulte, les jeunes femmes développent chacune leurs intérêts afin de prendre place au sein du monde qui les entoure. Finalement, le roman *Maryse* de Francine Noël (1983) met de l'avant Maryse, Marité et Marie-Lyre qui étudient à l'université avant de faire leur entrée sur le marché du travail et qui vivent plus d'une

---

<sup>22</sup> Plusieurs autres personnages féminins sont liés d'amitié à Angéline ou à Mina, comme Emma, Véronique ou Marie.

péripétie personnelle. Ces trois romans présentent des histoires similaires, soit le passage des personnages féminins de l'enfance vers l'âge adulte.

Bien que les romans retenus paraissent à des époques différentes, la cohérence du corpus repose sur le fait que les écrivaines présentent des groupes de femmes – la relation n'est donc pas uniquement bilatérale – liées par une amitié qui évolue au fil de pages. Ces romans peuvent tous trois être considérés comme des « classiques », au sens où ils ont à la fois été marquants pour leur époque, tant en termes de succès que de légitimité, et qu'ils sont encore lus et étudiés aujourd'hui<sup>23</sup>. L'écart temporel qui sépare les œuvres sert à sonder la stabilité (ou non) des stratégies mises en place par les écrivaines, et d'observer dans quelle mesure il y a fixation progressive des codes ou de schèmes récurrents qui façonnent les enjeux discursifs et formels de l'amitié féminine romanesque.

Les analyses proposées dans ce mémoire se situent à la croisée des études féministes, en puisant aux théories de l'agentivité (Havercroft), de la sororité (hooks), et à la sociopoétique (Viala), soit en tenant compte de la dimension sociale entourant le texte et du dialogue entre cette dimension et les effets esthétiques et idéologiques présents dans l'œuvre. Nous aurons également recours à certaines théories du personnage, telles que la sémiologie du personnage (Hamon). Un état de la question spécifique aux enjeux de chacune des parties du mémoire est proposé au début des chapitres. Notre mémoire se divise en trois chapitres, le premier portant sur le

---

<sup>23</sup> Voir Robert Melançon, *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, coédition Fides et Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Les Grandes conférences », Québec, Canada, 2004 p. 58. Voir également Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala [dir.], *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, P.U.F. 2014, 814 p.

personnage de l'amie, le deuxième sur l'espace romanesque et les lieux de l'amitié, et le dernier sur l'influence de l'amitié sur le parcours agentif des personnages.

Dans le premier chapitre, avec l'aide des théories du personnage proposées par Philippe Hamon et Vincent Jouve, ce mémoire s'attardera à la construction du personnage de l'amie afin d'observer ses fonctions au sein du système amical et à l'intérieur du récit. Il faudra également considérer la façon dont l'amie est dépeinte dans le roman et comment elle s'inscrit dans le décor romanesque, afin de repérer les caractéristiques qui seront susceptibles de se développer ou de se stabiliser. L'étude du personnage nous permettra d'établir comment se construisent les actants du microcosme et comment ils s'interdéfinissent. Cette voix narrative par laquelle circulent les descriptions des personnages pourrait influencer le type de caractéristiques distribuées. Nous observerons alors quels sont les points de vue qui transmettent les informations permettant d'établir le portrait du personnage. La comparaison entre les romans permettra de voir dans quelle mesure il s'agit de figures récurrentes qui se stabilisent avec le temps.

Dans un deuxième chapitre, certaines stratégies, telle l'inscription dans l'espace romanesque, servent d'outil aux autrices et leur permettent de placer l'amitié au centre de leur roman. Nous puiserons à la narratologie et aux études de l'espace romanesque pour analyser l'espace occupé par l'amitié. L'étude matérielle du roman rend possible certaines mesures de l'amitié au sein de l'intrigue. Comme la distribution de l'espace romanesque entraîne les personnages féminins à se regrouper, il s'agira d'étudier les lieux dans lesquels l'amitié se construit et se développe, afin de comprendre quelle signification accompagne ces lieux. Nous serons ainsi en mesure d'évaluer comment la reconfiguration de l'espace romanesque et la considération des lieux fréquentés par les personnages servent la relation.

Le dernier chapitre vise à retracer le parcours agentif des protagonistes. En tenant compte des théories de l'agentivité développées par Barbara Havercroft et Véronique Lord, il sera question d'observer quels aspects de leur vie sont modifiés en fonction de la présence d'une amie et de la sororité qui se développe à l'intérieur de groupes féminins. L'étude du processus de l'amitié féminine permet de souligner l'influence de la relation sur la capacité du personnage féminin à prendre de la distance par rapport au rôle qui lui est habituellement assigné, et d'évaluer dans quelle mesure la présence amicale favorise l'intégration des femmes à l'intérieur de sphères professionnelles. Dans cette perspective, nous étudierons la façon dont la mise en récit de l'amitié féminine contribue à la prise de conscience de leur liberté d'action, à la réalisation de leur capacité à résister à certains comportements qui leur sont imposés ou encore, à la possibilité de changer certaines règles de société.

Au terme de ce mémoire, nous serons à même de comprendre comment se déploie cette fiction qui met de l'avant l'amitié féminine. Nous verrons comment se décline la relation amicale et comment celle-ci est mise au service des projets d'émancipation des personnages féminins au prisme des théories féministes de l'agentivité et de la sororité, de la narratologie et de la sociologie de la littérature.

## CHAPITRE I

### LES PERSONNAGES DU SYSTÈME AMICAL FÉMININ : CARACTÉRISTIQUES ET POINTS DE VUE

Le personnage du roman est un élément crucial de l'organisation interne du récit. Il s'ancre dans l'intrigue par ses désignations, ses actions et ses caractéristiques, et participe à l'évolution de la diégèse<sup>24</sup>. Dans les œuvres étudiées, les personnages féminins sont au cœur de la trame narrative et prennent place dans un système qui contribue à leur définition et où ils ont une fonction les uns par rapport aux autres. Dans le cas qui nous concerne, le système de l'amitié féminine s'ancre d'entrée de jeu dans la caractérisation des personnages. Comme l'expliquent Annette Hayward et Lucie Joubert dans leur ouvrage *La vieille fille : lectures d'un personnage*, les femmes se voient le plus souvent étiquetées selon la nature de leur relation avec les hommes.

Pour Boisclair, en effet, le personnage de la vieille fille représente, dans l'économie patriarcale, une femme qui n'est ni « fille de » (elle est trop vieille pour être encore la fille de son père et, de toute façon, celui-ci finira logiquement par décéder avant elle) ni « femme de ». Femme de personne, en quelque sorte, parce que son statut n'est déterminé par aucun homme et qu'on ne peut être « vieille fille de »<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Carole Rasmussen, « À quoi sert le personnage ? », *Québec français*, no. 124, hiver 2001-2002, p.65.

<sup>25</sup> Lucie Joubert et Annette Hayward (dir.), *La vieille fille : lectures d'un personnage* (Introduction), Montréal, Éditions Triptyque, 2001, p.12.



Si un personnage féminin se définit par les liens qu'il entretient avec un personnage masculin, la relation s'avère teintée par ces rôles. Ces appellations suggèrent une hiérarchie qui place le personnage masculin dans un rôle supérieur au personnage féminin<sup>26</sup>, conduisant ce dernier au rôle maternel associé à l'espace domestique et privé<sup>27</sup>. Or, dans la relation amicale, les figures féminines sont définies selon la relation qu'elles ont avec le personnage principal et sont perçues comme « l'amie de », ce qui ne relève d'aucune figure masculine et ne sous-entend pas de hiérarchie. De la même façon, lorsque les hommes sont absents du système de personnages et que le système amical féminin est mis au premier plan dans le roman, les femmes ont l'occasion de se définir autrement, car les personnages amicaux se distinguent par leurs caractéristiques qui tendent à s'éloigner de celles attribuées aux rôles féminins conventionnels<sup>28</sup>. Ces personnages amicaux ne sont pas homogènes : nous pourrions tenter de saisir les particularités des participantes de la relation pour établir un profil type, en tenant compte des éléments qui sont variables et ceux qui sont stables d'un personnage à l'autre. En ce sens, nous pouvons nous demander comment sont définies ces figures féminines. Nous étudierons dans ce chapitre les caractéristiques des personnages féminins qui occupent la fonction d'amie, en plus de tenir compte des différentes voix narratives qui émettent ces descriptions.

Afin d'obtenir le portrait complet du système amical, nous nous attarderons à tous les personnages amicaux, qu'il s'agisse du personnage principal ou des

---

<sup>26</sup> Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood*, « Sisterhood », Yale University Press, p.172.

<sup>27</sup> Lucie Joubert et Annette Hayward (dir.), *La vieille fille : lectures d'un personnage*, op. cit., p.1.

<sup>28</sup> Ce sont des modèles archétypaux qui remplissent l'une ou l'autre de ces fonctions stéréotypées, ici souvent associés au secteur privé, aux travaux ménagers, à la maternité, etc. Voir Joanie Gagné-Samuel, « La vierge, la mère et la putain : persistance des archétypes féminins judéo-chrétiens dans quatre romans québécois contemporains », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Département des lettres et communications, 2013, f. 2.

personnages secondaires. Nous nous attarderons ensuite aux caractéristiques du personnage principal, puisqu'il occupe également la fonction d'amie auprès des personnages secondaires. En nous basant sur les aspects narratologiques, nous observerons quelles voix émettent les caractéristiques qui peuvent tantôt être exprimées par le biais du narrateur, ou encore, par les paroles directes ou indirectes des autres personnages, qu'ils soient masculins ou féminins, et comment ces différentes voix traduisent les descriptions.

### 1.1 Les caractéristiques des personnages

Bien entendu, les œuvres de fiction suivent les événements historiques, ce qui peut influencer la description des personnages<sup>29</sup>. Par exemple, les changements liés à la condition féminine, notamment la place des femmes dans l'espace public, sur le marché du travail ou les changements liés aux droits sociaux et politiques peuvent faire varier les caractéristiques des personnages. Le nombre de figures féminines impliquées a également un impact autant sur la collectivité qu'elle forme que sur la diversité des profils impliqués dans la relation :

[...] les romans de Jane Austen ont cette particularité de mettre conjointement en scène *plusieurs* héroïnes. Cette démultiplication des personnages est fondamentale, qui fait la spécificité de l'univers ainsi créé et, dans l'histoire littéraire, sa position charnière pour la modernité. Car en étant plusieurs, ces héroïnes bénéficient d'un haut degré d'individualisation : il ne s'agit plus d'un personnage univoque et idéalisé, mais d'individualités différenciées ayant chacune leurs qualités et leurs défauts [...] <sup>30</sup>.

---

<sup>29</sup> Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, France, Éditions Gallimard, coll. Nrf essais, 1996, p.303.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.50.

Tout comme dans les romans d'Austen, l'imaginaire québécois féminin propose une nouvelle vision des figures féminines, c'est-à-dire que chacune d'entre elles possède sa propre personnalité plutôt que de se résumer par leur fonction idéologique, ce qui entraîne le fait qu'elles ont toutes une trajectoire narrative qui leur appartient.

Afin de relever les éléments communs et variables des descriptions, nous étudierons en premier lieu le personnage principal, pour ensuite en faire de même avec les personnages amicaux.

## 1.2 Les caractéristiques du personnage principal

### 1.2.1 Angéline

Dans l'œuvre de Laure Conan, Angéline de Montbrun est le personnage au cœur de l'intrigue. Les descriptions du personnage circulent dans un premier temps par les mots de Mina et de Maurice, plus précisément dans les lettres qu'ils rédigent.

Dès le départ, « Cette noble jeune fille [...] <sup>31</sup> » est mise en valeur par ses qualités physiques. En effet, la demoiselle âgée de dix-huit ans se fait remarquer pour son apparence flatteuse et tous s'entendent pour reconnaître sa beauté. D'ailleurs, Maurice exprime à quel point Angéline est une ravissante jeune fille dans sa première lettre destinée à Mina<sup>32</sup> :

[...] je marchais à côté d'elle, et toutes les fleurs du paradis terrestre eussent été là, que je ne les aurais pas regardées. L'adorable campagnarde! Elle n'a plus son éclatante blancheur de l'hiver dernier. Elle est hâlée, ma chère. Hâlée? Que dis-je? N'est-ce pas une insulte à la plus belle peau et au plus

---

<sup>31</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Éditions BQ, coll. « Bibliothèque québécoise », 2015 [1884], p.80.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.17-18.

beau teint du monde? Je suis fou et je me méprise. Non, elle n'est pas hâlée,  
/ mais il me semble qu'on l'ait dorée / avec un rayon de soleil<sup>33</sup>.

Pour Maurice, la beauté d'Angéline est inégalée et envoutante, voire presque surnaturelle, au point où le jeune homme semble dérouté par son charme. Cette beauté hors du commun est toutefois éphémère, car la jeune fille sera défigurée par un tragique accident.

En outre, les qualités évoquées pour décrire la jeune femme offrent une image comparable à celle d'un modèle. Selon Mina, Angéline serait « [...] la plus charmante et la mieux élevée des Canadiennes<sup>34</sup> ». L'estime que Mina voue à Angéline se détaille davantage dans les lettres qu'elle envoie à Emma : « Mais ce que j'aime surtout en elle, c'est sa sensibilité profonde, son admirable puissance d'aimer<sup>35</sup>. » Sa façon d'agir, sa sensibilité envers les autres et son altruisme contribuent à la perfection d'Angéline. Même ses vêtements corroborent cet idéal divin et reflètent à l'extérieur ce qu'elle est à l'intérieur, car elle ne porte que du blanc ou du bleu<sup>36</sup>, couleurs associées à la Sainte Vierge<sup>37</sup>. Son « âme très haute<sup>38</sup> » fait d'elle une jeune femme aux qualités morales exceptionnelles qui est appréciée des gens qui l'entourent. Il faut aussi remarquer que le prénom « Angéline » contient le mot « ange » ce qui réfère à l'être spirituel religieux et qui renforce la perfection de la jeune femme, qui, déjà par son prénom, était prédestinée à être admirée de tous.

---

<sup>33</sup>Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.18.

<sup>34</sup>*Ibid.*, p.21.

<sup>35</sup>*Ibid.*, p.50.

<sup>36</sup>*Ibid.*, p.77.

<sup>37</sup> On dit qu'elle est virginale et que cela accentue son charme. Voir Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Éditions BQ, coll. « Bibliothèque québécoise », 2015 [1884], p.70.

<sup>38</sup>*Ibid.*, p.80.

Angéline a reçu une éducation<sup>39</sup> religieuse lors de son passage au couvent<sup>40</sup> en plus d'avoir eu les enseignements rigoureux de son père<sup>41</sup>. Ses loisirs sont donc davantage intellectuels, par exemple, elle a des intérêts marqués pour l'écriture et pour la lecture<sup>42</sup>. Ces lectures peuvent varier, allant d'œuvres religieuses jusqu'au journal intime de sa mère – sans toutefois qu'elle ne s'aventure entre les pages d'un roman – ce qui lui permet d'occuper ses soirées dans le cabinet de son père<sup>43</sup>. Ces aptitudes intellectuelles montrent qu'elle souhaite approfondir ses apprentissages. Mis à part ces différents loisirs, elle passe du temps à aider sa communauté. Comme la majorité des personnages qui prennent place dans les romans du XIX<sup>e</sup> siècle, Angéline est issue du milieu bourgeois. Elle admet être privilégiée et manifeste son intérêt à venir en aide aux gens moins fortunés<sup>44</sup>. Aussi, dans ses temps libres, elle se permet des moments de repos<sup>45</sup>, par exemple en allant marcher près du rivage, en prenant le thé ou en se promenant dans le jardin du domaine familial<sup>46</sup>. D'ailleurs, elle apprécie les promenades en nature où elle se rend près de l'étang pour observer les animaux et les oiseaux<sup>47</sup>. Elle visite également des gens qui lui sont proches<sup>48</sup> comme sa tante et son amie Véronique Désileux, ou à l'inverse, elle les invite à passer du temps chez elle, comme lorsqu'elle reçoit Mina et Maurice Darville pour les vacances.

---

<sup>39</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.38 et 57.

<sup>40</sup> Angéline a fait un séjour de quatre mois au couvent, car son père devait s'absenter pour un voyage. Voir Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Éditions BQ, coll. « Bibliothèque québécoise », 2015 [1884], p.22.

<sup>41</sup> Elle poursuivra d'ailleurs son éducation par elle-même après la mort de son père, en choisissant diverses lectures liées à la religion ou à l'histoire. Voir Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Éditions BQ, coll. « Bibliothèque québécoise », 2015 [1884], p.90.

<sup>42</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.83.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.84 et 89.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.35.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.83.

### 1.2.2 Lucette

Bien que l'intrigue réunisse les quatre amies, Lucette est le personnage qui obtient le plus d'espace romanesque, ce qui lui octroie le rôle principal<sup>49</sup>. Les descriptions de Lucette sont faites par un narrateur omniscient, qui, dès les premières pages, la décrit comme une femme aux cheveux et aux yeux bruns, qui est fiable, optimiste, enthousiaste et très loquace<sup>50</sup>. Elle est la plus exubérante des amies et se distingue par son caractère extraverti. Cette caractéristique est toutefois nuancée, car Lucette tente de se montrer très calme : « Lucette, surtout, tout de suite désirait devenir sage, parfaite comme une sainte dans une niche<sup>51</sup>. » D'ailleurs, elle incarne déjà la perfection en quelque sorte, puisqu'elle est une jeune femme brillante, soucieuse de son entourage et qu'elle ne néglige jamais ses pratiques religieuses. Elle ose même affirmer ses convictions catholiques devant ceux qui la contredisent. Elle croit fermement qu'« [e]n se conduisant avec sagesse, en ne redoutant pas les sacrifices, les pénitences, en priant pour réparer le mal commis par les autres, on améliorerait la vie<sup>52</sup>. » Lucette conserve des valeurs qui s'éloignent du matérialisme et de la superficialité<sup>53</sup>. Elle tente de respecter ce principe tout en tenant compte de ses envies personnelles et professionnelles. C'est une femme qui écoute son cœur afin d'orienter ses décisions<sup>54</sup>.

Elle se prête également à l'écriture, entre autres pour correspondre avec ses amies. Elle se sent privilégiée d'avoir d'aussi bonnes amitiés, car lorsque Lucette se

---

<sup>49</sup> Nous verrons dans le deuxième chapitre que les paramètres textuels mettent ce personnage de l'avant dans l'intrigue.

<sup>50</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, Montréal, Éditions du Devoir, 1956 [1937], p.16-17 et 36.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.16.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.35-36.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.31.

retrouve dans sa famille, un sentiment de solitude l'envahit, puisque ses parents ne partagent pas ses intérêts littéraires : « Autant avec ses amies, elle dépensait sa verve, autant avec sa mère, ses sœurs, elle devenait muette<sup>55</sup>. » Elle regrette cette impossibilité de communication avec sa famille et tente de se rapprocher de son père, mais celui-ci est peu présent dans la vie familiale : « Constamment pris par les affaires, il ne s'occupait de ses enfants qu'en passant<sup>56</sup>. » Le membre de sa famille dont elle se sent le plus près est sa tante Aline de Villemure qui l'encourage à poursuivre son éducation musicale et qui lui fera découvrir la Gaspésie en l'amenant y passer des vacances.

Lucette se distingue par son talent marqué pour la musique. En effet, sa passion pour le piano et sa maîtrise des partitions la mèneront vers une carrière prestigieuse de musicienne, métier qu'elle priorisera pendant plusieurs années de sa vie et qui lui permettra d'être indépendante financièrement<sup>57</sup>. Au fil de l'histoire, même après son mariage, sa carrière prend de l'ampleur et elle se concentre davantage sur ses engagements professionnels (concerts, conférences, cours, etc.) et rejette les tâches domestiques<sup>58</sup>. Son autonomie lui permet de combler sa curiosité culturelle, car elle peut jumeler ses sorties et son travail.

Devenue accompagnatrice chez un professeur de chant réputé, elle prend part à une multitude de soirées, au programme musical de maintes conférences. Pour les répétitions, elle court la ville du matin au soir ; on la voit, réservée, d'une élégance sobre, un livre à la main, descendre du tramway. Elle ajoute à son travail un peu de vie mondaine. Souvent, son nom, sa photographie paraissent dans les journaux. [...] L'heureuse Lucette semble rester l'heureuse Lucette ; elle promène son entrain de la

---

<sup>55</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.37.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.38.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.141 et 166.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p.105.

musique à la lecture, toujours gaie, simple, enthousiaste elle se réjouit des moindres choses [...] <sup>59</sup> .

Son succès professionnel lui procure un sentiment de bonheur complet, car en plus d'exceller dans son métier, elle peut se consacrer à différents loisirs.

Tout comme le personnage d'Angéline et comme les autres personnages de *La plus belle chose du monde*, Lucette est issue d'un milieu plutôt aisé qui lui permet d'avoir une éducation religieuse, littéraire et musicale. Malgré son bonheur apparent, Lucette a connu une déception amoureuse avec Jean Sylvestre, un garçon qu'elle a rencontré alors qu'elle était enfant. Cette relation s'est développée par l'échange épistolaire, puis par les visites de Lucette. Jean Sylvestre est atteint d'une maladie dont il ne guérira jamais, ce qui, d'une part, entraîne Lucette vers un amour impossible, et d'autre part, la pousse à ressentir un mélange de pitié et d'obligation envers Jean. Quelques années plus tard, les sentiments de Lucette se révèlent être de nature amicale. Après cette révélation, elle se marie avec Guy Beaulieu et ils auront une petite fille prénommée Nicole. Le mariage et la présence de l'enfant dissipent rapidement la magie du couple qui connaît des querelles qui usent leur quotidien. Malgré tout, Lucette éprouve de l'amour pour son mari et pour son enfant. Sa nouvelle vie de famille ne met pas totalement fin à sa carrière de pianiste : « Lucette ne s'occupe ni de cuisine, ni de raccommodage pour continuer à étudier. Elle fait de la musique de chambre. Depuis que Nicole a un an révolu, elle a donné trois concerts, et elle a aimé, dans les journaux, sur les affiches, son nom allongé : Lucette Duhamel-Beaulieu <sup>60</sup>. » Elle réussit donc à concilier mariage, famille et travail.

---

<sup>59</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op.cit.*, p.141.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.192.



### 1.2.3 Maryse

Dans l'œuvre de Francine Noël, le personnage principal est Maryse, une jeune femme moitié québécoise, moitié irlandaise<sup>61</sup>, dans la vingtaine, qui habite Montréal et qui étudie à l'université. Maryse, dont le véritable prénom est Mary O'Sullivan, semble provenir d'une classe sociale plutôt modeste. Elle accède néanmoins aux études supérieures, mais contrairement à Angéline et aux personnages de *La plus belle chose du monde*, elle doit travailler pour payer sa scolarité et son appartement<sup>62</sup>. Le fait qu'elle subviennne elle-même à ses besoins ne la classe peut-être pas dans la bourgeoisie, mais elle réussit à s'en approcher par la liberté que lui accorde son indépendance financière.

Maryse est une femme brillante et déterminée qui a un intérêt prononcé pour ses études. Marie-Lyre perçoit Maryse comme très intelligente et reconnaît ses qualités littéraires et créatives. Elle n'hésite pas à affirmer ses opinions tout en étant sensible et à l'écoute des autres. D'ailleurs, ses valeurs prônent l'autonomie et la liberté, puisqu'elle souhaite avoir sa propre carrière, en plus d'aller manifester pour le droit à l'avortement et de supporter Marité dans son divorce.

Maryse, à l'inverse d'Angéline et de Lucette, n'a pas vraiment d'attachement à la religion catholique, au contraire, elle s'en éloigne, entre autres à cause de son expérience négative au couvent lorsqu'elle était enfant. Néanmoins, comme Angéline et Lucette, Maryse semble être une jeune femme considérée comme « parfaite », car en plus de ses nombreuses qualités, Maryse se fait remarquer par sa silhouette attirante. En effet, les hommes qui croisent son chemin ne sont pas insensibles à son apparence physique. L'idée de perfection qui entoure le personnage est encouragée par son

---

<sup>61</sup> Francine Noël, *Maryse*, Montréal, Éditions BQ, coll. Littérature, 1994 [1983], p.43.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.40.

prénom qui contient le nom « Marie » qui renvoie à la Sainte-Vierge<sup>63</sup>, ce qui contribue à l'image idéalisée de Maryse. Son prénom fait aussi écho à celui de ses amies respectives, « Marité » et « Marie-Lyre », qui contiennent tous les mêmes premières syllabes et dont l'assonance renforce le lien de ressemblance.

Son mode de vie peut d'ailleurs se rapprocher de celui des autres personnages amicaux des autres romans par sa vie culturelle animée. En effet, comme les autres jeunes femmes, elle lit et fait plusieurs sorties culturelles, comme aller au cinéma et au théâtre<sup>64</sup>. Elle apprécie aussi la musique, intérêt qu'elle partage avec ses amies qui prennent plaisir à en écouter et à en discuter avec elle<sup>65</sup>. Elle sort au restaurant régulièrement ; elle va souvent à *La Luna de papel* qui est le lieu de rassemblement de prédilection<sup>66</sup> de son groupe d'amies. Elle les rejoint parfois à l'université, où elle peut aussi faire de nouvelles rencontres<sup>67</sup>. Ces intérêts intellectuels encouragent Maryse à découvrir l'écriture : elle se met à écrire de la fiction ainsi qu'à concevoir un spectacle littéraire avec l'aide de Marie-Lyre.

En somme, les caractéristiques des personnages principaux impliqués dans une relation amicale semblent converger sur quelques points. D'abord, les jeunes femmes proviennent toujours d'un milieu suffisamment aisé<sup>68</sup> qui leur permet un accès à une éducation supérieure et qui leur offre du temps pour s'adonner à leurs loisirs. Ces derniers relèvent plutôt du domaine des arts et reposent entre autres sur la lecture et

---

<sup>63</sup> Ceci s'oppose toutefois aux convictions de Maryse, qui n'adhère pas du tout aux croyances religieuses.

<sup>64</sup> Francine Noël, *Maryse, op. cit.*, p.25.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p.25.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.48.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p.69.

<sup>68</sup> Certes, Maryse a des origines plus modestes que les autres personnages féminins du corpus. Malgré tout, entre autres par le fait qu'elle accède à une éducation supérieure, elle se retrouve dans une situation similaire.

l'écriture. Les personnages s'inscrivant dans le système amical possèdent des caractéristiques bien précises qui sont par moment transmises par le narrateur omniscient de façon ponctuelle à travers l'histoire. Le portrait des jeunes femmes peut parfois s'avérer idéalisé, car elles sont présentées comme des personnages frôlant la perfection. Que ce soit par le choix de leur prénom, par leurs caractéristiques physiques, leurs qualités ou leurs valeurs, les personnages semblent être appréciés de tous et reconnus comme étant des modèles. Malgré le temps qui sépare la parution des œuvres, on remarque que les personnages conservent quelques particularités. Certaines valeurs ou opinions auront évolué — l'opinion sur la religion ou la pratique de celle-ci, par exemple, qui est beaucoup moins présente chez Maryse —, mais plusieurs caractéristiques physiques et psychologiques, ainsi que les conditions dans lesquelles les personnages grandissent demeurent similaires.

### 1.3 Les caractéristiques des personnages secondaires

#### 1.3.1 Mina

Le personnage de Mina Darville est l'amie la plus proche d'Angéline. Malgré le fait qu'elle passe plusieurs moments auprès d'Angéline à la campagne, Mina semble attirée par la ville. En effet, au début de l'intrigue, elle est reconnue pour ses envies citadines et ses sorties mondaines. Elle conserve néanmoins l'estime de son entourage, car Mina est considérée comme la sagesse de la famille<sup>69</sup>. Même si l'attention qu'elle porte à ses vêtements pourrait laisser croire qu'elle tend vers la superficialité, elle met en valeur ses qualités intellectuelles à travers ses lettres<sup>70</sup>. Le style littéraire qu'elle

---

<sup>69</sup> Adrien Rannaud, « Primauté discursive et tragédie de la seconde : Mina, l'oubliée d'*Angéline de Montbrun* », *SCL ÉLC*, [En ligne], vol. 37, no. 2, <https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/20986>, consulté le 23 mars 2017.

<sup>70</sup> *Idem*.

emploie ainsi que les références à la littérature du Moyen Âge et aux contes de fées classiques<sup>71</sup> témoignent de sa culture générale. Ses écrits permettent aussi de déduire que Mina a des sentiments envers Charles de Montbrun. Cet amour lui cause une grande tristesse liée d'abord à l'inattention de son prétendant, et ensuite à la mort de celui-ci. Après ce décès, elle entre au couvent et renonce ainsi à toute forme d'activités mondaines. Selon Annette Hayward, plusieurs jeunes femmes célibataires choisissent de se tourner vers la religion<sup>72</sup> lorsque le mariage n'est pas une possibilité, ce qui est le cas de Mina qui fait face à un amour impossible.

Comme l'explique Lori Saint-Martin dans son article « Mina Darville : roman inédit », Mina n'arrive pas à être heureuse : « Elle est l'unique insatisfaite du paradis terrestre, la seule envieuse, la seule plaignarde. C'est qu'elle n'arrive jamais à trouver, dans l'économie familio-conjugale, sa place définitive ; Angéline en prend bien trop pour cela<sup>73</sup>. » Tous ces changements expliquent le malheur qu'elle ressent et amènent Mina à faire différents choix au fil de l'intrigue. Mina est donc une femme brillante, jolie, présente pour les autres et qui évolue au rythme de l'intrigue. Le portrait de Mina se dresse à l'image de ses relations : d'une part elle est décrite de façon positive et possède de nombreuses qualités, d'autre part, on souligne son incapacité à se sentir heureuse, car elle ne trouve pas la place à laquelle elle aspire. Cette dualité teinte grandement son personnage.

---

<sup>71</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.22 et 50.

<sup>72</sup> Même si elle parle de la condition des femmes au Québec qui se sont retrouvées dans cette situation après la Révolution tranquille, cette condition s'applique quand même à Mina, bien que le personnage ait été créé par Laure Conan presque cent ans auparavant. Voir Lucie Joubert et Annette Hayward (dir.), *La vieille fille : lectures d'un personnage*, Montréal, Éditions Triptyque, 2001, p.11.

<sup>73</sup> Lori Saint-Martin, « Mina Darville : roman inédit », *Voix et images*, vol. 44, no.1, automne 2018, p.109.

### 1.3.2 Les personnages amicaux de *La plus belle chose du monde*

Les jeunes femmes du groupe, Claire, Monique, et Nicole, sont étudiantes au collège avec Lucette. Elles s'entraident et discutent régulièrement à propos de littérature et de philosophie. Le milieu scolaire les aide à grandir intellectuellement et contribue à leur relation amicale. L'incipit du roman explique cette relation entre l'école et l'amitié : « Ce soir-là, elles veillaient chez Monique. Depuis quelque temps, sous prétexte d'examens à préparer, une fois par semaine, elles se réunissaient chez l'une ou chez l'autre<sup>74</sup>. » L'école leur sert de prétexte pour leurs rencontres hebdomadaires, en plus de leur donner l'occasion d'en apprendre plus sur la littérature. Elles aiment l'école et sont soucieuses, soignées et sérieuses dans leurs travaux<sup>75</sup>. Elles précisent dans leurs discussions qu'elles préfèrent les enseignements littéraires : « En même temps que naissait en elles un si violent et ravissant amour pour les lettres, un changement notable se marquait dans leur écriture [...] <sup>76</sup>. » Elles ont donc un intérêt commun qui ne cesse de grandir et qui les pousse à expérimenter différents genres de lecture et d'écriture. Cette matière devient pratiquement une passion, car elles poursuivront leurs études en suivant un cours de soir à la Faculté des Arts de l'université<sup>77</sup>.

De plus, à plusieurs reprises, les personnages sont présentés de façon collective. En effet, l'auteur les décrit toutes ensemble en utilisant le pronom « elles » suivi de plusieurs caractéristiques psychologiques qui mettent en valeur leurs ressemblances : « [...] elles avaient l'esprit ouvert, avide, mais qu'elles étaient lasses des règlements à suivre, lasses d'être des petites filles. Les romans leur donnaient un avant-goût de la

---

<sup>74</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.9.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p.21.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.23-24-27.

vie<sup>78</sup>. » Elles sont ouvertes sur le monde et ont hâte de pouvoir vivre des aventures et d'entrer dans le monde adulte<sup>79</sup>. Cette façon d'écrire en utilisant le pronom pluriel « elles » laisse présumer que Michelle Le Normand a voulu mettre de l'avant le fait que chacune des jeunes femmes incluses<sup>80</sup> dans le système amical forment un groupe uni, voire indissociable<sup>81</sup>.

### 1.3.1 Monique

Malgré leurs ressemblances, les jeunes femmes ont des objectifs qui les amènent parfois à vivre quelques péripéties qui révèlent leurs différences. D'abord, Monique se distingue des autres jeunes femmes par son désir de vivre dans une classe sociale supérieure à celle dont elle provient. Ceci peut expliquer son souhait de se marier qu'elle manifeste dès le début de l'histoire, car, selon elle, le mariage lui permettra d'atteindre le statut social qu'elle désire. Cela se réalise lorsqu'elle s'unit à Maurice, avec qui elle achète une propriété avant d'avoir deux enfants. Malgré l'atteinte de ses objectifs, elle ressent de l'envie envers ses amies qui ont une liberté d'agir et une indépendance financière qu'elle ne pourra jamais atteindre<sup>82</sup>. Elle est plutôt tentée par la vie urbaine et ses avantages qui peuvent sembler superficiels pour

<sup>78</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.9.

<sup>79</sup> *Idem*.

<sup>80</sup> Cet ensemble lié dans les descriptions des personnages pourrait faire penser au « nous » collectif qu'utilisait Nicole Brossard dans les années 1970 à des fins revendicatrices et féministes. Voir Denisa-Adriane Oprea, *Une poétique du personnage dans cinq romans québécois contemporains au féminin (1980-2000) Métaféminisme et postmoderne*, Thèse de doctorat en littérature française et québécoise, Université Laval, Département des littératures, Québec, 2008, (f. 391) f. 13.

<sup>81</sup> On observe également avec l'utilisation de ce pronom pluriel que les péripéties des figures féminines qui entourent chacune de leurs trajectoires fictives comptent de nombreuses ressemblances avec la vie de l'autrice. En effet, comme l'explique Adrien Rannaud dans sa thèse « De l'amour et de l'audace : Formes, discours et imaginaires romanesques des femmes au Québec (1931-1941) » dans *La plus belle chose du monde*, Le Normand semble s'être inspirée de ses propres amies et de certains événements qui ont ponctué sa vie pour la création de son œuvre. Voir Adrien Rannaud, « De l'amour et de l'audace : Formes, discours et imaginaires romanesques des femmes au Québec (1931-1941) », Thèse de doctorat, Université Laval, Département d'études littéraires, Québec, 2016, f.335.

<sup>82</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.138.

les autres jeunes femmes du groupe<sup>83</sup>, mais ces dernières la perçoivent tout de même de façon positive, c'est-à-dire comme une jeune femme pétillante de vie, rieuse et brillante<sup>84</sup>. Sa curiosité la pousse à être parfois obstinée, car lorsqu'elle pose une question, elle s'attend à obtenir la réponse. Physiquement, elle est jolie : elle est grande, mince, elle a les cheveux châtain et les yeux bleus<sup>85</sup>. Toutes les qualités et les réussites de Monique ne lui amènent pas un bonheur complet, car à la fin de l'histoire, elle constate que le mariage et la famille ne sont pas aussi satisfaisants qu'elle l'aurait souhaité<sup>86</sup>.

### 1.3.2 Nicole

Nicole est la plus sage, la plus sérieuse et la plus posée des quatre jeunes filles<sup>87</sup>. Elle est très jolie et se distingue par son teint plus foncé que les autres<sup>88</sup>. Elle est reconnue pour son indépendance et sa nature sauvage<sup>89</sup>. Toutefois, malgré son caractère solitaire, tous s'entendent pour dire qu'elle est très attachante. D'ailleurs, elle se lie d'affection avec Alain, qui n'a de yeux que pour elle. Ils vivront leur relation à travers quelques sorties et par le biais d'un échange épistolaire. Par contre, comme son plan de départ était de rester célibataire afin de conserver son indépendance, et comme sa relation avec Alain s'avère plus douloureuse que bienfaisante vu la distance qui les sépare, elle se tourne vers la religion et entre chez les carmélites<sup>90</sup>. Il faut toutefois mentionner que depuis le collège, elle avait un intérêt prononcé pour la religion et elle

---

<sup>83</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.53.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.12-13.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p.12-13.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.193.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p.16.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p.75.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.160.

y consacrait plusieurs heures en aidant au couvent<sup>91</sup>. Son altruisme se transforme en vocation lors de son entrée chez les sœurs.

### 1.3.3 Claire

Claire est décrite comme étant la plus rêveuse, la plus distraite et la plus douce<sup>92</sup>. Même lorsqu'elle est en compagnie de ses amies, elle semble incapable de sortir de ses pensées<sup>93</sup>. Comme toutes ses amies, elle est jolie et elle s'intéresse à la littérature. C'est d'ailleurs dans ce domaine que se dirigent la plupart de ses ambitions. En effet, elle souhaite par-dessus tout devenir écrivaine, mais garde ses envies secrètes ; ses premiers vers seront publiés de façon anonyme dans un périodique<sup>94</sup>. Ses débuts en tant qu'écrivaine se font chez elle, assise au secrétaire qu'elle s'est procuré avec la permission de sa mère. Dès lors, elle ressent une véritable passion pour l'écriture : « Claire le sentait, elle aurait toujours la poésie pour sœur, pour amie ; l'important pour elle dans sa vie, ce sera toujours d'écrire et de lire ; écrire sera primordial, passera avant toute chose<sup>95</sup>. » La vocation de l'écriture s'impose à Claire qui trouve plaisir et réconfort dans son art. L'écriture lui semble le meilleur moyen pour communiquer les émotions qu'elle n'arrive pas à exprimer verbalement<sup>96</sup>. Sa réussite dans le domaine l'amène en France, où elle connaît le succès en tant qu'autrice. Malgré cela, ses amies remarquent par le biais de ses lettres que celle-ci ressent une grande solitude.

---

<sup>91</sup> Son désir de venir en aide aux autres se manifeste aussi lorsque sa mère tombe malade. En effet, Nicole demeure à son chevet pour prendre soin d'elle. *Ibid.*, p.16 et 162.

<sup>92</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.14.

<sup>93</sup> *Idem.*

<sup>94</sup> *Ibid.*, p.92.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>96</sup> *Idem.*



#### 1.3.4 Les personnages amicaux dans *Maryse*

#### 1.3.5 Marité

Marité a pour nom complet Marie-Thérèse Grand'maison. Elle est plus âgée que Maryse de quatre ans<sup>97</sup> et étudie à l'université dans le but de devenir avocate. Les jeunes femmes se connaissent depuis un peu plus d'un an au moment où commence l'histoire. Marité invite régulièrement Maryse dans sa famille, ce qui fait en sorte que les parents de Marité la connaissent bien, même qu'ils encouragent cette relation amicale. De plus, que ce soit physiquement ou psychologiquement, Marité représente la perfection pour Maryse<sup>98</sup>. Maryse a envie de lui ressembler, sans toutefois éprouver de la jalousie. Physiquement, Marité est le contraire de Maryse<sup>99</sup> ; elle a un reflet cuivré dans ses cheveux blonds, elle a les yeux verts, la peau dorée « de grandes mains, une voix rassurante et mesurait cinq pieds et huit pouces [...] <sup>100</sup> ». L'accent mis sur la taille du personnage évoque en quelque sorte l'admiration que ressent Maryse envers son amie. La personnalité de Marité contraste avec celle de Maryse lors de la première partie du roman. En fait, alors que Maryse n'affirme pas toujours ses opinions devant le groupe d'amis, Marité se montre très assumée et prouve plusieurs fois qu'elle a confiance en elle <sup>101</sup>. Sur le plan relationnel, Marité a une belle relation avec sa famille<sup>102</sup>. Elle a un copain qu'elle a rencontré pendant son parcours universitaire et avec qui elle souhaite se marier<sup>103</sup>, ce qu'elle fera plus tard dans l'histoire. C'est avec ce même homme qu'elle aura un enfant avant de divorcer. Ce que Maryse apprécie

---

<sup>97</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.30.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.30 et 40.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p.41.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p.48-49.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p.60.

également de son amitié, c'est qu'ensemble, elles peuvent discuter de questions politiques et sociales, et qu'elle se sent considérée et respectée lors de ces discussions<sup>104</sup>.

### 1.3.6 Marie-Lyre

Marie-Lyre Flouée est une jeune femme que Maryse a rencontrée à l'université. Tout au long de l'œuvre, ce personnage est appelé MLF, un nom porteur de plusieurs sens, puisqu'il s'agit également de l'acronyme du *Mouvement de libération des femmes* amorcé en France en 1968<sup>105</sup>. Ainsi, comme son nom l'annonce, MLF aura des convictions féministes qui s'insèrent dans un ensemble de valeurs progressistes qu'elle affirme à plusieurs reprises, que ce soit dans une conversation privée ou dans un espace public. Par exemple, il lui arrive fréquemment de téléphoner à diverses instances (ministères, banques, magasins) pour se plaindre de l'absence du français ou de la présence de racisme à l'intérieur des institutions<sup>106</sup>. La jeune femme est passionnée de théâtre<sup>107</sup>, ce qui fait écho à son entrain à s'exprimer et à donner son opinion. Sa liberté d'expression se transmet aussi par l'écriture. Par exemple, il lui arrive d'être publiée<sup>108</sup> dans les journaux où elle exprime ses opinions à propos de sujets variés. Ces multiples prises de parole font en sorte que Marie-Lyre est considérée comme étant la rebelle du groupe d'amis de Maryse. Son tempérament transparait également dans son quotidien où elle se permet régulièrement de ne pas se présenter à ses cours. Lorsqu'elle est présente, elle se fait remarquer non pas seulement pour ses qualités d'oratrice, mais parce que tout comme Marité et Maryse, Marie-Lyre est considérée comme une très

---

<sup>104</sup> Francine Noël, *Maryse, op. cit.*, p.77.

<sup>105</sup> Il s'agit du premier mouvement féministe d'une série. Les femmes manifestaient pour se faire entendre sur les conditions de travail inéquitables, sur les droits et services auxquels elles n'avaient pas accès et sur les violences sexuelles qu'elles subissaient. Elles militeront aussi pour le droit à l'avortement afin de revendiquer le contrôle sur leur corps et sur leur maternité. Dans l'œuvre de Francine Noël, les personnages féminins manifesteront lors d'une marche pour réclamer le droit à l'avortement.

<sup>106</sup> Francine Noël, *Maryse, op. cit.*, p.75.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p.76.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p.75.

jolie femme<sup>109</sup>. Elle se concentre davantage sur le théâtre, la littérature et sur ses critiques sociales que sur les hommes qui entrent et sortent de sa vie sans qu'elle ne s'en soucie. Le seul qui obtiendra un peu plus d'attention sera François Ladouceur, qui devient son copain à la fin du roman. Toutefois, Marie-Lyre souhaite conserver sa liberté en n'ayant ni travail ni enfant<sup>110</sup>.

Bref, si l'on observe les personnages amicaux des différents romans, on réalise qu'au-delà des nécessités de l'intrigue et en dépit du temps qui les sépare, les personnages amicaux ont des ressemblances. Leurs caractéristiques sont presque le miroir les unes des autres. Par exemple, leurs qualités intellectuelles les amènent à entreprendre des études supérieures liées au domaine des arts et des lettres, ou du moins, à approfondir leurs connaissances à ce sujet, comme c'est le cas d'Angéline et de Mina. Ces intérêts culturels se reflètent aussi dans leur vie personnelle et teintent grandement leurs loisirs. L'image que l'on propose des personnages des amies entre aussi dans la lignée du « modèle » que l'on retrouvait chez le personnage principal. En effet, elles possèdent souvent des caractéristiques qui sont reconnues et soulignées par leurs amies, ce qui renforce le lien qui unit les personnages du microcosme amical.

#### 1.4 Le point de vue

La description des personnages est faite par le narrateur ou par un autre personnage. Par exemple, dans les trois romans, la voix des personnages est utilisée pour la transmission des caractéristiques, par contre, dans *La plus belle chose du monde* et dans *Maryse*, c'est le narrateur omniscient qui transmet la majorité des informations. Ceci nous amène à réfléchir aux discours tenus par ces différentes voix narratives à

---

<sup>109</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.75.

<sup>110</sup> *Idem.*

propos des aspects physiques ou psychologiques des personnages amicaux. Ces stratégies narratives distinctes permettent d'accéder aux pensées des personnages, dans lesquelles on retrouve leurs perceptions et leurs opinions à propos des personnages amicaux. Ainsi, le point de vue par lequel circule l'information permet d'avoir une vision singulière d'un personnage. La vision exprimée par la voix d'une amie peut s'éloigner – ou se rapprocher – de celle émise par le prétendant de la protagoniste. Nous nous attarderons maintenant aux différents personnages qui énoncent les descriptions, afin d'analyser les éléments variables de la construction des personnages amicaux.

La perception du lecteur peut moduler selon l'ordre d'apparition des caractéristiques. La séquence choisie par les autrices propose une hiérarchie de ces attributs et place certains éléments en priorité. Le lecteur accepte la première perception qui lui est transmise, puis, au fil des pages, il est confronté à une autre vision du personnage qui le pousse à comparer ces deux descriptions. En outre, le choix de types de discours, par exemple, les discours directs ou rapportés, ont une influence sur la valeur de l'information transmise, car il s'agit de choix narratifs qui mettent en lumière certaines caractéristiques. Cette séquence narrative devra être étudiée selon chacune des figures féminines, car elles ont des qualités qui leur sont propres et qui circulent dans un certain ordre et par des voix narratives distinctes.

Si l'on réfléchit à la narration, on observe que le regard des personnages masculins sur les personnages féminins semble différent de celui que posent les unes sur les autres. En effet, dans les œuvres qui nous intéressent, bien que la narration soit omnisciente, il arrive que le lecteur ait accès à des descriptions des personnages féminins qui passent par le point de vue d'un personnage masculin ou d'un autre personnage féminin impliqué dans le système amical. Les personnages ne se décrivent que très rarement eux-mêmes, à moins d'une comparaison faite avec un autre personnage. Par exemple, Mina est consciente de sa mondanité lorsqu'elle constate les

valeurs morales d'Angéline, ou encore, Maryse réalise qu'elle peut s'affirmer lorsqu'elle voit Marie-Lyre le faire avec aisance. En ce sens, puisque la construction de l'identité du personnage repose entre autres sur ses interactions avec les autres personnages, l'analyse des regards devient intéressante<sup>111</sup>. Il faut s'assurer de comprendre quels personnages observent, quels personnages sont observés, et comment ceux-ci sont observés. Nous étudierons alors les constructions des personnages amicaux selon la nature des regards qui se posent sur eux.

Par exemple, chez Conan, Maurice remarque avant tout la beauté d'Angéline qui surpasse, selon lui, la beauté du paysage gaspésien. Lors d'une promenade avec la famille Montbrun, Maurice est censé admirer la nature alors qu'il est distrait par la présence d'Angéline : « Mais Angéline était là, et je ne sais plus regarder qu'elle. Mina, qu'elle est ravissante<sup>112</sup>! » Ou encore, alors qu'il observe M. de Montbrun, Maurice est aussitôt détourné de ses pensées par l'arrivée de la jeune femme : « J'étais à le considérer, lorsque Angéline parut, belle comme le jour, radieuse comme le soleil levant<sup>113</sup>. » L'apparence physique d'Angéline semble le troubler au point où il ne considère plus ce qui l'entoure. Pour le jeune homme, cette attirance semble être la base de leur relation, puisque c'est ce qui motive le développement de son amour pour elle. Le discours tenu par Maurice entourant la jeune fille se concentre sur son apparence physique et néglige sa personnalité. D'ailleurs, Maurice ressent une distance sentimentale s'installer entre eux après l'accident de sa fiancée. La disparition de la beauté d'Angéline freine les sentiments amoureux de Maurice. Cette séquence

---

<sup>111</sup> Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, op. cit., p.333.

<sup>112</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.30.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.20.

narrative dans les descriptions et dans les actions des personnages mettent en valeur le caractère superficiel de la relation.

Certes, Mina ne peut nier la beauté d'Angéline et l'admet sans hésiter : « [...] je voudrais bien que les marins vissent Angéline. Tenir la plus jolie fille du Canada cachée dans un village de Gaspé, c'est un crime<sup>114</sup>. » Mina souligne aussi les qualités de son amie et prend même le soin d'expliquer à Maurice qu'outre son apparence, Angéline possède une personnalité fort intéressante : « Je connais beaucoup de jeunes filles, mais entre elles et Angéline il n'y a pas de comparaison possible. Ce qu'elle vaut, je le sais mieux que toi. Son éclatante beauté éblouit trop tes pauvres yeux. Tu ne vois pas la beauté de son âme, et pourtant c'est celle-là qu'il faut aimer <sup>115</sup> », explique-t-elle à son frère en lui reprochant son regard trop superficiel. Ce choix de mots vise à rectifier l'image du personnage d'Angéline : Mina est consciente qu'elle est celle qui connaît le mieux Angéline et sait que la personnalité de celle-ci l'emporte sur sa beauté.

D'ailleurs, elle le réitère à Emma en lui expliquant que ce qui lui plaît davantage de la personnalité de son amie dépasse l'aspect physique : « Elle a ce charme pénétrant, ce je ne sais quoi d'indéfinissable que je n'ai vu qu'à lui [Charles de Montbrun] et que j'appelle du *montbrunage*. Mais ce que j'aime surtout en elle, c'est sa sensibilité profonde, son admirable puissance d'aimer <sup>116</sup>. » Les descriptions d'Angéline faites par Mina visent à dépasser la perception de Maurice qui demeure en surface. L'essence de la relation amoureuse entre Maurice et Angéline repose davantage sur l'attirance physique et l'admiration ressenties par le jeune homme, alors

---

<sup>114</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.31.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p.50.

que la relation de nature amicale entre les femmes permet d'approfondir la connaissance qu'elles ont l'une de l'autre. Elles se perçoivent de façon plus entière, en allant au-delà du corps et se décrivent en tenant compte de la personnalité de leur amie.

Les hommes de *La plus belle chose du monde* sont eux aussi attentifs au corps des femmes qui les entourent. Par exemple, lors de leur première rencontre, Alain souligne la beauté de Nicole : « Il n'aurait pas su dire pourquoi ce gracieux visage brun, ces dents blanches, ce sourire rare et cette indépendance l'attiraient<sup>117</sup>. » Après quelques rendez-vous, ils auront des discussions plus intellectuelles, mais même si ces échanges érudits témoignent de l'estime d'Alain envers Nicole, la description qu'il fait d'elle repose sur la beauté physique de la jeune femme. L'indépendance de Nicole est toutefois mentionnée par Alain, ce qui montre son intérêt envers la personnalité de la jeune femme. Néanmoins, cette indépendance, qui semblait au départ être une qualité, est l'une des causes qui mettront fin à la relation ; Nicole se sentira plus intéressée par la religion que par les garçons.

Monique aussi se fait remarquer par Maurice qui la trouve très jolie : « Il était venu parce que Monique possédait les plus beaux yeux du monde, les cils les plus longs et les plus noirs, et qu'elle était grande, souple, amusante. Il avait rêvé d'épouser une femme de ce genre<sup>118</sup>. » Tout comme Alain, Maurice note d'abord les qualités physiques de la jeune femme avant de souligner le fait qu'elle soit amusante. Cette priorité de l'apparence sur la personnalité montre que l'intérêt des jeunes hommes passe d'abord par l'attraction. Malgré tout, le regard des personnages masculins va

---

<sup>117</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.68.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.134.

parfois au-delà du corps et arrive à percevoir la personnalité des femmes. Ce sont d'ailleurs certaines des qualités de Lucette qui charment Guy Beaulieu :

Tôt ou tard, il l'épouserait. En attendant, il aimait la simplicité égale et enfantine de Lucette ; elle semblait plutôt intimidée lorsqu'elle sortait d'un concert où on l'avait chaudement applaudie ; elle n'en concevait point d'orgueil. Cette absence totale de prétention plaisait au jeune homme ; elle l'empêchait surtout de croire que Lucette mettait sa carrière de pianiste au-dessus de tout ; surtout au-dessus de l'amour<sup>119</sup>.

La simplicité et l'humilité de Lucette séduisent le jeune homme et c'est sa personnalité qui encourage l'idée du mariage, et ce, malgré ses aspirations artistiques professionnelles. Cependant, les qualités qui attirent Maurice et Guy reposent sur la légèreté et l'humilité ; il s'agit de traits de caractère davantage passifs.

En outre, dans ce livre, il faut souligner que les descriptions ne circulent que très peu par la bouche des autres personnages féminins. Lorsqu'elles discutent à propos de leurs amies, leurs discours portent sur le bien-être de celle-ci et relèvent de l'inquiétude qu'elles ressentent l'une pour l'autre, ou encore, elles commentent la qualité du moment qu'elles passent ensemble, en mentionnant combien elles s'apprécient. Comme nous l'avons vu dans la section précédente, les descriptions des personnages féminins sont majoritairement faites par le narrateur omniscient. Il peut aussi arriver que les personnages soient décrits en groupe, et que l'on retrouve des descriptions plus générales à propos de leur personnalité : « Elles n'étaient pourtant pas paresseuses, elles avaient l'esprit ouvert, avide, mais qu'elles étaient lasses des règlements à suivre, lasses d'être petites filles<sup>120</sup> » ou encore : « Impatientes, curieuses,

---

<sup>119</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit. p.184.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.9.



ardentes elles aspiraient à sortir au plus vite de leur chrysalide<sup>121</sup>. » Ainsi, lorsqu'elles sont ensemble, elles sont présentées comme un tout indivisible.

Or, si l'on compare ces deux registres descriptifs, on remarque quelques différences dans la construction des personnages faite par le narrateur omniscient et celle faite par le personnage masculin. Le regard du narrateur omniscient se pose, par moment, sur les quatre jeunes femmes et les décrit en leur attribuant des caractéristiques communes. Le narrateur a la capacité de percevoir les amies réunies, alors que le regard des hommes, le regard n'est tourné que vers une seule des jeunes femmes à la fois, et est orienté vers une quête unique et romantique. En outre, les qualités mentionnées par les personnages masculins sont davantage passives (par exemple, la simplicité) alors que les qualités nommées par le narrateur omniscient montrent une vision plus complète et plus dynamique de leur caractère (curieuses, ardentes, par exemple). Donc, même si les personnages masculins de l'œuvre arrivent à dépasser l'attirance physique des femmes et soulignent quelques-unes de leurs qualités, il semble que la perspective de la relation amoureuse et les jeux de séduction qui motivent leur regard les amènent à percevoir les femmes une à la fois, de façon homogène, sans considérer leur collectivité.

Chez Francine Noël, le regard des personnages masculins se concentre principalement sur l'aspect physique des femmes. En effet, on remarque que les descriptions physiques de Maryse circulent surtout par la bouche des hommes. Bien que comme dans *La plus belle chose du monde* ce soit le narrateur omniscient qui dresse le portrait le plus détaillé des personnages féminins, ici, il arrive plus fréquemment que d'autres personnages expriment leur perception de ceux-ci. Maryse est décrite comme une jolie jeune femme, ce que l'on peut percevoir dans les pensées

---

<sup>121</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit. p.9.

de François Ladouceur, l'un des amis et prétendants de Maryse : « Elle était aussi gracieuse qu'Audrey Hepburn dans *My fair Lady*, avec en plus une sorte de sauvagerie, un air indompté qui lui venait peut-être de sa tignasse épaisse aux reflets roux<sup>122</sup>. » Il observe son corps et s'attarde aux jambes de Maryse : « Ses jambes étaient longues et fermes [...]»<sup>123</sup> » affirme-t-il lorsqu'il se remémore la première fois où il a vu Maryse. Il n'est toutefois pas le seul à souligner la beauté de Maryse, car Michel détaille le corps de la jeune femme et exprime son désir à plusieurs reprises dans le roman, notamment lorsque celle-ci lui apporte son petit-déjeuner :

Elle marchait avec précaution, comme une geisha, pour ne rien renverser, et Michel regardait ses cuisses bien lisses qui sortaient de son tee-shirt à lui. « Baisable. » Maryse était baisable, c'est ce qu'il avait pensé la première fois qu'il l'avait vue. Elle était encore plus cute sans ses lunettes et elle ne les mettait jamais au réveil. Elle venait à lui comme une geisha dénudée, lui apportant une assiette de nourriture<sup>124</sup>.

Le vocabulaire familier qui sert à décrire Maryse montre que Michel est grandement attiré par la jeune femme. En plus de la décrire en rapport à son désir sexuel en la comparant à une geisha, Michel attend que Maryse lui apporte son repas, ce qui témoigne de sa perception utilitaire de la jeune femme, comme si elle devait s'occuper de ses envies sexuelles et alimentaires.

À l'inverse, si l'on s'attarde au regard que portent les amies les unes sur les autres, on constate qu'elles se concentrent davantage sur leurs actions. En effet, lorsque Maryse tourne son regard vers les autres femmes, elle souligne son admiration pour leurs gestes et leurs actions dans leur vie professionnelle. Par exemple, lorsque Maryse est avec François, et que ce dernier espère que leur rencontre amicale se transforme en

---

<sup>122</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.29.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p.114-115.

rendez-vous amoureux, Maryse ramène la discussion à son amie Marité : « Durant ces nuits, Maryse se disait parfois qu'elle parlait trop d'elle-même et, gênée, elle se mettait à raconter les faits et gestes de son amie Marité qui était, à ses yeux, la perfection faite femme et qu'elle admirait sans aucune retenue<sup>125</sup>. » Pour Maryse, parler de son amie est bien plus divertissant que de parler d'elle-même. Maryse perçoit Marité comme étant parfaite ; elle s'entend bien avec tout le monde, elle est brillante et elle est ambitieuse.

Comme chez Conan et Le Normand, bien que l'apparence physique ne soit pas au centre de leur relation, les personnages féminins arrivent à souligner la beauté de leur amie. Néanmoins, elles se concentrent sur les actions accomplies par leur amie, car celles-ci renforcent l'estime qu'elles éprouvent l'une pour l'autre. Par exemple, le fait que Marie-Lyre ose critiquer publiquement les injustices dont elle est témoin contribue à l'admiration éprouvée par Maryse. Ce sont donc les mots et l'audace de Marie-Lyre qui, aux yeux de Maryse, représentent davantage son amie. Le roman *Maryse* montre clairement l'opposition entre la relation amoureuse, qui oriente les descriptions des protagonistes sur l'apparence physique, et la relation amicale, qui décrit les personnages en fonction de leurs actions.

Si l'on s'attarde au stéréotype romanesque du personnage féminin, on remarque que celui-ci propose une définition précise à propos du corps du personnage et réduit la quantité de caractéristiques psychologiques<sup>126</sup>. Lorsque le personnage correspond à ce stéréotype, les seules caractéristiques psychologiques qui lui sont attribuées

---

<sup>125</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.40.

<sup>126</sup> Julie Prince, « Stéréotypes et renouvellement des représentations masculines et féminines dans deux romans de Benoit Dutrizac », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2008, f. 31.

montrent une personnalité obéissante et dépendante<sup>127</sup>. Le stéréotype s'éloigne de l'intellectuel et se concentre plutôt sur les sentiments, ce qui fait de ce personnage un être sensible, dénué d'estime personnelle, voire passif<sup>128</sup>. Cette façon de présenter les personnages féminins correspond à la perception des personnages masculins. Toutefois, cette vision est recadrée par les propos du système amical. En effet, les personnages amicaux perçoivent la personnalité de leurs amies, en plus de les représenter actives dans leur vie relationnelle et dans leur vie professionnelle, ils se distancent considérablement de ce stéréotype<sup>129</sup>. En ce sens, les figures du système amical s'affranchissent de ces stéréotypes ; ce sont des personnages uniques qui possèdent les qualités nécessaires pour être mis en scène dans une quête agentive.

Ainsi, la tendance veut que le regard masculin opte pour une construction des personnages féminins basée sur leur apparence qui insiste sur les attentes amoureuses. En effet, de leur point de vue, celles-ci sont souvent décrites physiquement comme étant jolies et attirantes, jusqu'à en devenir un objet de convoitise. Ce regard masculin provoque alors le basculement de la jeune fille dans le monde sexué<sup>130</sup>. Cette épreuve<sup>131</sup> du regard évoquant le désir ne se produit pas entre amies<sup>132</sup>. En effet, même si les personnages des amies appuient les dires masculins et qu'elles confirment la beauté de leur amie, elles développent d'abord leur discours en présentant les qualités et les défauts de celle-ci. Elles ne s'arrêtent pas ou peu à son corps, mais la perçoivent comme

---

<sup>127</sup> Julie Prince, « Stéréotypes et renouvellement des représentations masculines et féminines dans deux romans de Benoit Dutrizac », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2008, f. 44.

<sup>128</sup> *Ibid.*, f.31.

<sup>129</sup> Bien que les descriptions physiques des personnages soient présentées par la voix des hommes, elles sont moins nombreuses que celles faites par le narrateur omniscient et par les autres personnages féminins.

<sup>130</sup> Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, op. cit., p.24.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>132</sup> Rappelons que dans les œuvres, les personnages sont tous présentés comme étant hétérosexuels.

une personne à part entière, avec des goûts, des opinions et une personnalité unique. Cette description détaillée faite par les personnages amicaux témoigne de leur connaissance accrue de leur amie, et par le fait même, de leurs sentiments à son égard. Ce regard est plus complexe et approfondit en finesse le personnage de l'amie, ce qui, plus tard, peut contribuer à ce qu'elle ait une meilleure affirmation de soi<sup>133</sup>.

### 1.5 La construction du personnage des amies : un modèle récurrent

Malgré le fait que les descriptions circulent par différentes voix, les caractéristiques des personnages convergent. Leur âge – ou l'effet de génération – et leur statut social similaires font en sorte qu'elles se retrouvent toutes au même point, soit aux études, lorsque commence le roman. En plus d'avoir des occupations semblables tournées vers l'éducation, elles ont en commun leurs préférences liées à leur divertissement qui est centré sur les arts. Elles ont toutes un intérêt marqué pour l'écriture et la littérature, et valorisent fortement ces loisirs intellectuels. D'ailleurs, quelques scènes des différentes œuvres se font échos, que ce soit la présence des jeunes femmes assises à leur pupitre dans un milieu scolaire, l'annonce de l'entrée en religion, ou encore, la rédaction des premières lignes de textes créatifs.

L'écart temporel amène néanmoins une variation des opinions et des valeurs chez les personnages, par exemple, la valeur religieuse est importante pour les protagonistes des deux premiers romans, alors que les personnages de *Maryse* tendent plutôt vers l'affranchissement de celle-ci. Malgré tout, on peut dire que les personnages des amies semblent être construits de façon similaire et présentent une matrice récurrente. Le

---

<sup>133</sup> Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, op. cit., p.333.

personnage principal de l'œuvre, lorsqu'il fait partie d'une relation d'amitié, ne peut faire autrement que de ressembler à ses amies.

## 1.6 Conclusion

Qui sont les amies ? Comment sont-elles présentées ? Ces questions orientent l'étude réalisée dans ce chapitre, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'établir un portrait des personnages sur lesquels se fonde la relation amicale. Aussi, le narrateur les décrit comme étant jolies, brillantes, ambitieuses, en plus d'être présentes et à l'écoute de leurs amies. Leurs personnalités sont donc semblables, malgré les époques qui séparent la parution des œuvres. Leurs qualités exemplaires montrent que les personnages sont parfois perçus comme des modèles aux yeux des autres, en plus de leur fournir les capacités nécessaires pour aspirer à une carrière intéressante. Leur désir d'indépendance et de liberté motive entre autres leurs études religieuses ou artistiques. Cette ambition professionnelle ainsi que la personnalité des amies constituent des éléments stables du modèle des personnages amicaux, alors que les valeurs et les opinions peuvent fluctuer. Cet élément nous amène néanmoins à un autre point commun, c'est-à-dire que les personnages amicaux sont conscients du monde qui les entoure, s'y intéressent et le remettent en question. Toutefois, les caractéristiques qui se font échos entre les personnages féminins des différentes œuvres montrent qu'il y a récurrence dans la construction des personnages amicaux. Les amies gardent l'essence de leur personnalité et de leur amitié malgré le fait qu'elles vieillissent et qu'elles évoluent à travers l'intrigue. Bien que chaque membre du système amical ait sa propre personnalité, les amies ont beaucoup de ressemblances qui persistent jusqu'à la fin du roman.

Le point de vue selon lequel sont transmises les descriptions des personnages a aussi une influence sur les caractéristiques présentées. Lorsque l'on observe ces

différents regards qui se posent sur les personnages des amies, on note quelques divergences. Par exemple, dans les trois romans, le regard masculin s'attarde d'abord à l'apparence physique de la femme qu'il convoite avant de s'intéresser à sa personnalité, ce qui montre que ce regard est orienté par l'idée de la conquête amoureuse et l'attraction physique. À l'inverse, le regard que portent les amies entre elles révèle un portrait plus global de celles-ci. Les premiers éléments nommés concernent souvent de la personnalité de leur amie, ce qui témoigne, entre autres, de l'affection sincère qu'elles ressentent l'une pour l'autre, en plus de montrer que l'amitié surpasse les impressions physiques. Par le choix des descriptions, les autrices mettent en lumière le fait que l'amitié est une relation plus profonde que la relation amoureuse. Cette organisation des discours critique le regard masculin, mais le rectifie aux yeux des lecteurs en utilisant celui des personnages amicaux. Plutôt que de n'être qu'un personnage convoité par un prétendant, l'amie devient un personnage à part entière grâce à la description faite par le système amical.

## CHAPITRE II

### L'ESPACE DE L'AMITIÉ FÉMININE : DONNER LIEU À LA RELATION

Pour déterminer l'espace qu'occupe la relation amicale dans l'œuvre, on peut procéder en repérant les modalités discursives et l'espace textuel qu'elles couvrent. Il est également révélateur de comparer l'espace accordé à l'amitié avec celles des relations amoureuses. En observant ces données, les stratégies narratives en lien avec le poids de l'amitié féminine dans l'intrigue deviennent quantifiables, car « [...] le lieu a lieu et donne lieu aussi <sup>134</sup> », explique Jean-Didier Urbain dans son article « Lieux, liens et légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques ». En ce sens, il faut organiser le scénario pour octroyer un lieu à l'amitié afin qu'elle puisse se développer au sein du roman. Le lieu et l'espace sont souvent interprétés quant à leur sens strict, c'est-à-dire qu'ils concernent le lieu visible et physique qui offre une possibilité d'interprétation plus immédiate et concrète que les lieux invisibles ou métaphoriques. Ces derniers se manifestent par des souvenirs ou par la mémoire et deviennent autant sinon plus significatifs pour les personnages que les lieux concrets. « Le lieu est bien davantage qu'un fragment d'espace délimité. Bien davantage également que de l'étendue organisée. Il a partie liée avec l'événement, l'action, le rôle, l'histoire : *history* ou *story*, peu importe. Troisième palier de la spatialité, le lieu est un espace dramatisé<sup>135</sup>. » Le

---

<sup>134</sup> Jean Didier Urbain, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, vol. 2, no.7, 2010, p.101.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p.101.



lieu est conçu comme un espace habité par les personnages, par leur histoire ou par leurs souvenirs, qui existe et qui prend forme selon l'attachement qu'ils y associent. Il est porteur de l'action et plus important encore, il est un espace dramatisé, ce qui signifie qu'il est la scène où les personnages *se* produisent et où ils produisent un sens. Il est donc plus qu'un simple décor, il devient substantiel au déroulement de l'histoire.

Dans une étude comme la nôtre, il est nécessaire de s'attarder à l'espace qui donne lieu à la relation. Les choix de représenter différents endroits prennent une valeur symbolique et peuvent contribuer à spatialiser l'amitié<sup>136</sup>. Nous nous intéresserons donc aux espaces dans lesquels les autrices choisissent de faire évoluer leurs personnages et à la manière dont ces choix narratifs relatifs à l'espace façonnent la relation amicale romanesque. L'amitié entre les personnages féminins peut-elle leur permettre de s'éloigner du foyer ? Ou encore, le foyer peut-il prendre une nouvelle dimension lorsque les amies s'y retrouvent ? Car le lieu nécessite un espace, mais plus encore un récit, qui fera prendre au lieu un capital émotionnel pour les personnages, comme l'explique Jean Didier Urbain :

Il est une scène opérationnalisée : investie par un scénario, à jouer, joué, rejoué ou, fantôme du passé, seulement évoqué. Le lieu est un espace légendé par un modèle d'usage qui en appelle à sa découverte, son imitation ou sa commémoration. Le lieu naît d'un supplément narratif l'affectant d'une capacité de séduction variable qui est liée à sa densité fictionnelle ou historique, laquelle, en lui donnant une épaisseur biographique, lui procure du sens. Un lieu = un espace + un récit mode d'emploi suscitant la curiosité, l'envie de pister une histoire oubliée, de déchiffrer une énigme, d'accéder à un vécu inédit, à un « dessous des choses » dans tous les cas<sup>137</sup>.

---

<sup>136</sup> Gérard Genette, *Figure II*, France, Éditions du Seuil, 1969, p. 44.

<sup>137</sup> Jean Didier Urbain, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *op. cit.*, p.101.

Puisque le lieu nécessite un espace pour devenir un lieu, il faut s'attarder à cet espace et au lien qu'il entretient avec le récit. C'est ce qu'explique Patrick Prado dans son article « Lieux et " Délieux " » : « [le lieu] doit être habité. C'est cependant pour lui le seul lieu vivable habité, par l'enfance, par les rêves, par les cauchemars et... par la littérature. La relation au lieu, au risque de choquer les sociologues, est d'abord symbolique<sup>138</sup>. » Le lieu physique devient donc un lieu symbolique lorsque les personnages l'habitent par leurs souvenirs. L'école, par exemple, pourrait prendre une valeur symbolique pour les personnages féminins, puisque c'est dans ce lieu, entre autres, que se déploie la relation amicale. Le lieu prend ainsi une importance particulière, c'est-à-dire qu'il recueille une partie de l'identité des personnages. D'ailleurs, certains chercheurs proposent l'idée que le lieu peut s'inscrire dans la mémoire d'une personne, et que celle-ci pourrait lui accorder une valeur singulière liée à un souvenir d'une rencontre ou d'une expérience, par exemple. Ainsi, le lieu prendrait toute sa signification par la mémoire individuelle, c'est-à-dire qu'un événement aussi banal qu'une rencontre amicale peut contribuer à la valeur d'un lieu, car ce qui s'y produit devient plus important que le lieu lui-même. C'est ce qu'explique Tristan Landry dans son article portant sur les lieux de pouvoirs et la micropolitique de la mémoire :

L'argumentaire, énoncé par M. Halbwachs dans les années 1920, était à l'effet qu'il y a autant de mémoires que de groupes sociaux; que toutes les mémoires, même celle de la vie personnelle, sont des récits qui prennent place dans des cadres sociaux précis; que, conséquemment, l'élaboration de ces récits reflète autant le sens qu'a l'individu du destin de sa communauté que celui de la position qu'il occupe dans la hiérarchie de cette dernière<sup>139</sup>.

---

<sup>138</sup> Patrick Prado, « Lieux et " délieux " », *Communications*, vol. 2, no. 87, 2010, p.122.

<sup>139</sup> Tristan Landry, « Lieux de pouvoir et micropolitique de la mémoire. L'exemple de la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou », *Politique de la mémoire*, vol. 22, no. 2, 2003, p.85.

Dans ce chapitre, nous nous attarderons aux différents lieux concrets dans lesquels le système amical est mis en scène, qui acquièrent une signification particulière pour les personnages féminins, et en quoi le sens attribué à ces lieux contribue à la création, au développement ou au maintien de l'amitié féminine. En outre, nous étudierons l'espace romanesque dédié à l'amitié féminine et la façon dont les autrices articulent la relation des jeunes femmes par des jeux d'espace et des stratégies d'écriture.

## 2.1 L'espace romanesque au sens strict

Avant d'étudier le sens de l'espace et du lieu, il faut comprendre quel(s) espace(s) les autrices ont attribué à l'amitié à l'intérieur de leurs œuvres sur le plan matériel. Le premier aspect à considérer concerne le nombre de pages réservées à l'amitié et à l'espace occupé par les dialogues échangés entre les jeunes femmes. Comme le précise Genette, afin de mesurer le poids de la présence de l'amitié féminine, il faut s'attarder à la spatialité primaire qui repose sur le langage lui-même<sup>140</sup>. Toujours selon Genette, « le premier rôle dans le jeu du langage défini comme un système de relations purement différentielles où chaque élément se qualifie par la place qu'il occupe dans un tableau d'ensemble et par les rapports verticaux et horizontaux qu'il entretient avec les éléments parents et voisins [...] »<sup>141</sup>. En évaluant ces différentes données à l'intérieur des romans, nous observerons l'organisation de ce système de relations entre les personnages, en tenant compte du nombre de pages dédiées à l'amitié et de celui réservé au scénario amoureux.

---

<sup>140</sup> Gérard Genette, *Figure II*, *op. cit.*, p.44.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p.45.

Dans *Angéline de Montbrun*, on observe que l'intrigue de départ porte sur la possibilité d'une relation amoureuse entre Angéline et Maurice. Toutefois, lorsque l'on s'arrête à l'espace textuel accordé à cette relation et qu'on le compare avec le volume du texte accordé à la relation entre Angéline et Mina, il devient évident que l'intrigue se centre bien davantage sur l'amitié entre les personnages féminins. En effet, dans la première partie du roman, la correspondance<sup>142</sup> concerne principalement Mina et Maurice Darville qui échangent neuf lettres au total. Néanmoins, toujours dans cette première partie, on peut voir que cette correspondance fraternelle cède peu à peu sa place à la correspondance entre Mina et Emma. Il s'agit en fait de la relation qui obtient le plus de lettres dans la première partie, puisque les jeunes femmes échangent douze lettres. Ainsi, bien que le roman s'ouvre sur la possibilité d'une relation amoureuse, l'amitié gagne de l'importance graduellement au fil des pages, car le texte se recentre sur la correspondance entourant les jeunes femmes. Le système de l'amitié féminine s'installe de façon progressive grâce au volume de texte qui augmente aussi de façon graduelle, ce qui fait bifurquer le scénario *boy meets girl* et les codes romanesques de l'intrigue amoureuse. Par conséquent, ce choix narratif façonne la relation entre les personnages féminins et développe, par le fait même, un espace réservé à l'amitié. Nonobstant le fait que les personnages féminins ne soient pas regroupés physiquement dans le roman, ils communiquent fréquemment. En ce sens, l'amitié devient le moteur de la correspondance : puisque les amies sont absentes, la correspondance est un outil nécessaire au maintien de la relation.

Ensuite, dans la troisième<sup>143</sup> partie du roman, la correspondance occupant le plus d'espace est celle d'Angéline et de Mina, qui compte au total quatre lettres. La

---

<sup>142</sup> La correspondance est ici l'espace romanesque puisque c'est la forme que prend l'œuvre.

<sup>143</sup> La deuxième partie du roman contient trois pages sous forme de prose et raconte tous les changements auxquels les personnages doivent faire face.

correspondance dans cette partie diminue, car les pages sont majoritairement consacrées au journal intime d'Angéline. D'ailleurs, Angéline signe très peu de lettres dans la première partie du roman ; c'est réellement lors de la partie « Feuilles détachées » qu'elle commence à construire son propre point de vue. Elle envoie quatre lettres à Mina et une seule destinée à Maurice. La stratégie narrative de l'autrice repose, comme dans la première partie, sur le fait de laisser peu à peu l'espace à l'amitié, puisque plus l'intrigue évolue, plus les pages se recentrent sur les personnages féminins, et plus les personnages masculins, que ce soit Charles de Montbrun ou Maurice, se voient mis au second plan. Il est vrai que le nombre de lettres de la troisième partie peut laisser croire que la correspondance n'est pas suffisamment volumineuse pour être considérée, mais si l'on observe le nombre total des lettres rédigées, les personnages féminins en rédigent vingt-six alors que les personnages masculins en rédigent seulement treize. Malgré le fait que la correspondance soit moins fréquente lors de cette troisième partie, l'ensemble de la correspondance montre que les personnages féminins sont plus présents à l'intérieur de celle-ci que les personnages masculins. Même si Maurice est le premier personnage à prendre la parole dans une lettre adressée à Mina, les personnages féminins s'installent progressivement au sein de l'intrigue, puisque, au final, elles ont rédigé deux fois plus de lettres que les personnages masculins.

En outre, dans la troisième partie de l'œuvre, les personnages masculins sont presque absents et c'est la voix d'Angéline qui s'exprime à travers son journal intime. Encore une fois, plus elle tisse son intrigue, plus l'autrice choisit de laisser place aux voix féminines. L'ampleur de la correspondance rédigée et reçue de chaque personnage féminin montre que le volume de texte octroyé à l'amitié féminine croît au fil du roman. Toutefois, afin de mesurer le poids de la place différentielle dans l'œuvre, il est possible d'observer d'autres éléments textuels, comme le nombre de fois où le prénom des personnages est mentionné dans la perspective de valider ou d'infirmer les tendances révélées par l'analyse de l'espace textuel.

Dans la première partie du roman, les personnages secondaires, soit Maurice, Charles de Montbrun ainsi que Mina obtiennent 90, 83 et 79 répétitions nominales respectivement, ce qui est inférieur au nombre d'occurrences du nom d'Angéline, dont le prénom est prononcé 155 fois. Ce nombre élevé souligne la valeur de la jeune fille aux yeux des autres protagonistes<sup>144</sup>. Certes, les noms des personnages masculins sont répétés plus souvent que celui de Mina, mais cela s'explique par le fait qu'elle prend plus souvent la parole en rédigeant un nombre plus élevé de lettres que les deux hommes, la plaçant ainsi au cœur de la conversation, soit dans une position active. De plus, les personnages masculins s'effacent au même rythme que l'espace accordé à l'amitié grandit<sup>145</sup> ; si l'on compare les occurrences où un prénom féminin est écrit et celles où l'est un prénom masculin, les personnages féminins l'emportent avec presque plus de deux cents reprises supplémentaires. Bien que ces occurrences nominales soient plus nombreuses pour les personnages féminins que pour les personnages masculins, ceux-ci ont un nombre plus élevé de dialogues. En effet, c'est Charles de Montbrun qui en obtient davantage avec 27 prises de parole à travers lesquelles il s'adresse souvent

---

<sup>144</sup> Ces occurrences nominales montrent qu'elle est l'objet de désir amoureux. Toutefois, sa fonction évolue au fil du roman, car dans la troisième partie, elle est au centre des actions posées. Elle prend part à l'intrigue de façon plus déterminante. Angéline évolue au fil de l'intrigue au même rythme que son amitié avec Mina. Cette évolution sociale sera traitée davantage lors du prochain chapitre.

<sup>145</sup> On remarque que la religion s'impose aussi davantage, puisque le mot « Dieu » a pratiquement octuplé de la première à la tierce partie. Le virage d'Angéline se fait alors plus clairement : les relations avec les hommes perdent de l'importance dans sa vie, alors que croissent ses convictions religieuses, convictions qu'elle partagera d'ailleurs avec Mina, puisque celle-ci fait son entrée au couvent. L'espace textuel dédié à la religion grandit et montre que les protagonistes vivent un appel spirituel, qui justifie la distance prise avec la relation amoureuse. L'amitié, tout comme la religion, devient un espace dénué de personnages masculins – mise à part la lettre ponctuelle envoyée par le missionnaire – qui contribue à l'éloignement des personnages féminins de l'habituel scénario amoureux. Comme pour le personnage de Nicole dans *La plus belle chose du monde*, Mina doit renoncer à la quête amoureuse en entrant au couvent. Les stratégies narratives visant l'évolution de l'investissement religieux peuvent varier. Dans le cas de Mina, Laure Conan évince Charles de Montbrun en mettant en scène sa mort. Dans le cas de Nicole, l'autrice utilise un mécanisme plus personnel à l'héroïne, soit la découverte de la spiritualité, pour faire dévier l'intrigue autrefois amoureuse vers une autre finalité. Dans les deux cas, l'investissement religieux diminue le volume romanesque de la relation amoureuse et il accroît le rapport différentiel entre elle et la relation amicale.

à sa fille (15 fois sur 27). Il semble que la stratégie narrative ici soit d'autant plus claire : il est logique qu'au départ ce soit le personnage du père, Charles de Montbrun, qui communique à travers les dialogues, car son rôle de figure paternelle l'amène à s'exprimer à propos de l'éducation d'Angéline et à propos du futur de celle-ci. L'évincement de ce personnage constitue la solution idéale pour rendre la parole aux personnages féminins, principalement à sa fille, Angéline. Celle-ci succède à son père avec 17 prises de parole à travers un dialogue, suivie de Maurice et Mina avec 9 et 8 répliques respectivement. Il faut toutefois rappeler que la prise de parole dans cette œuvre ne se concentre pas sur les dialogues directs, mais bien par la rédaction épistolaire et par le journal intime, à travers lesquels les personnages féminins obtiennent plus d'occurrences. Mina et Angéline sont éloignées l'une de l'autre et n'ont donc pas accès aux dialogues directs. Le volume du texte attribué à l'amitié repose davantage sur la correspondance. Les dialogues présents dans le roman sont d'ailleurs rapportés à travers une correspondance, il s'agit donc de dialogues reconstitués de mémoire qui visent à restituer la scène au moment de l'échange et à la mettre en valeur au sein du récit. En ce sens, il est évident que les personnages masculins ont une présence importante dans l'intrigue, mais les choix narratifs employés par l'autrice font en sorte que le roman dirige progressivement le lecteur dans l'univers des personnages féminins, car si sont considérées les statistiques concernant les pages et les données strictement numériques relevées de façon objective dans l'œuvre, on constate que ce sont les personnages féminins qui occupent le plus d'espace romanesque.

Chez Michelle Le Normand, la mesure de ces données entourant l'amitié féminine s'avère toutefois un peu plus complexe, puisque le roman est parsemé de correspondance à laquelle le lecteur n'a pas accès. Cela s'explique par la coprésence des personnages féminins qui est plus importante. Ceci amène une nuance importante : contrairement à Angéline et Mina qui maintiennent leur amitié à distance par le biais de la correspondance, les jeunes femmes de *La plus belle chose du monde* vivent leur

amitié en étant ensemble physiquement. Le Normand offre alors au lecteur la possibilité d'assister à la relation amicale qui évolue entre les jeunes femmes. Si l'on observe le poids de cette relation en termes de pages, il devient évident que l'auteur met de l'avant l'amitié féminine en consacrant plus de quatre-vingts pages aux personnages féminins en groupe (plus de deux personnages ensemble). Ce nombre dépasse celui des pages accordées aux personnages féminins seuls, ce qui montre la volonté de l'auteur à miser sur des espaces où peut vivre l'amitié et où les personnages amicaux peuvent se réunir. Plutôt que de les présenter individuellement, les amies de *La plus belle chose du monde* peuvent être perçues comme une communauté qui devient un lieu symbolique où elles peuvent s'exprimer librement. En effet, lorsqu'elles se retrouvent entre elles, les discussions se font plus nombreuses et les prises de paroles des jeunes femmes se multiplient. De plus, cet espace réservé aux femmes groupées est aussi plus grand que celui réservé aux rencontres avec les personnages masculins (87 pages contre 4), ce qui éloigne ces personnages de l'intrigue principale. Par moment, les personnages féminins et masculins sont présents en même temps. Lorsque cette situation se produit, l'auteur organise le groupe de façon à ce qu'il soit paritaire. Néanmoins, même si l'on considère ces situations, le nombre de pages allouées aux personnages féminins en groupe ou même à celui accordé aux personnages féminins seuls surpasse celui réservé aux groupes mixtes.

À ces pages s'ajoutent les dialogues de l'œuvre qui sont majoritairement attribués aux personnages féminins. En effet, les discussions sont majoritairement menées par les amies qui ont 296 répliques réparties entre elles, alors que leurs prétendants en obtiennent 42. Lors de ces discussions, elles s'adressent principalement à l'une de leur groupe et la majorité des dialogues surviennent lorsqu'elles sont toutes les quatre présentes, ou encore, lorsqu'elles sont en groupe de deux. Lorsqu'ils prennent la parole, les personnages masculins ne s'adressent qu'à l'une d'entre elles et ne s'adressent jamais à un autre homme. Ainsi, la stratégie de Le Normand est explicite :



elle souhaite mettre de l'avant les personnages féminins en groupe, en leur consacrant la majorité de l'espace. Cette stratégie narrative permet de placer en retrait les personnages masculins, alors que les amies se retrouvent majoritairement groupées et ont un nombre de pages supérieur à celui des autres relations.

En outre, comme dans *Angéline de Montbrun*, les jeunes femmes prennent parfois la parole par la correspondance qu'elles échangent soit entre elles ou avec l'un de leurs prétendants. Cependant, contrairement à l'œuvre précédente, le lecteur n'a pas accès au contenu de ces lettres. En fait, on mentionne que lorsque Lucette passe l'été en Gaspésie avec sa marraine, le groupe d'amies s'écrit des lettres pour se raconter leur quotidien<sup>146</sup>. Ce voyage place le personnage de Lucette au centre de ces échanges épistolaires. Même si le lecteur ne peut pas lire cette correspondance, le schéma narratif demeure très semblable à celui d'*Angéline de Montbrun*, c'est-à-dire qu'il faut éloigner les membres du système amical pour qu'ils amorcent leur pratique épistolaire et qu'ils prennent la parole au sein de l'intrigue. La distance entre les jeunes femmes et le fait qu'elles ne puissent pas se réunir les motivent à prendre la plume pour entretenir leur relation, car, comme l'explique Mylène Bédard dans sa thèse sur la pratique épistolaire féminine, « La question du lieu est centrale dans la pratique épistolaire puisque la correspondance découle généralement de l'absence ou de la distance qui séparent les épistoliers<sup>147</sup> ». L'absence des amies aurait pu constituer une occasion de faire bifurquer l'intrigue vers les relations amoureuses, mais au contraire, les écrivaines utilisent ce motif pour amorcer le processus d'écriture. D'ailleurs, inversement au

---

<sup>146</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.47 et 88.

<sup>147</sup> Mylène Bédard, « Rhétorique et autoreprésentation : la pratique épistolaire des femmes en temps d'insurrections », Thèse de doctorat, Université Laval, Département d'études littéraires, Québec, 2014, f.139.

personnages masculins dans *Angéline de Montbrun*, les amies ne sont pas évincées : le lien est maintenu et même entretenu.

Chez Francine Noël, l'étude de l'espace s'avère plus complexe, car l'intrigue est plus volumineuse et foisonnante, et qu'on y retrouve de multiples personnages secondaires. Il demeure toutefois possible d'évaluer la distribution de l'espace en considérant le nombre de pages accordées à chacun des personnages. Francine Noël ouvre l'intrigue en présentant un personnage masculin et un personnage féminin, soit François et Maryse, ce qui amène le lecteur à inférer que l'histoire pourrait porter sur le triangle amoureux formé de Maryse, François et Michel, les deux prétendants de celle-ci. Or, la répartition du nombre de pages octroyées à chacun des protagonistes nous montre que les personnages féminins se voient attribuer plus d'espace dans l'œuvre que les personnages masculins (83 pages contre 3). De plus, l'intrigue amène plusieurs événements sociaux comme des fêtes, des baptêmes ou des soirées qui font en sorte que les personnages soient en groupes formés de personnages féminins et masculins (en nombre paritaire). Ces événements rendent l'interprétation des données un peu complexe, car ils provoquent des rassemblements de personnages inconnus et des figurants, parfois nommés, parfois non nommés, dont il résulte une zone grise où il est difficile de déterminer si les personnages sont majoritairement féminins ou masculins. Or, si l'on compare plutôt l'espace attribué aux groupes composés de personnages féminins à celui des groupes composés de personnages masculins, on remarque que le nombre de pages consacrées aux groupes féminins s'élève à 109 contre seulement 4 pour les groupes masculins. L'espace des discussions est aussi majoritairement occupé par les personnages féminins. Encore une fois, la difficulté lors du dénombrement des dialogues repose sur le fait qu'il y a parfois un regroupement de personnages mixtes qui discutent ensemble : il devient difficile d'établir à qui le personnage s'adresse précisément puisqu'il parle à l'ensemble du groupe. Par contre, lorsque l'on compare le nombre de répliques dites par les personnages du système

amical (Maryse, Marie-Lyre et Marité) avec celles dites par les personnages liés à l'intrigue amoureuse (Michel et François), les personnages féminins interviennent plus souvent que les personnages masculins (559 répliques dans les dialogues contre 223). Aussi, la rupture de Maryse et Michel est significative et marque un changement dans les dialogues. En effet, dès que cet événement se produit, le nombre de dialogues entre les femmes augmente. Le choix narratif de l'écrivaine d'éliminer le personnage masculin de l'intrigue lui permet de dédier encore plus d'espace romanesque aux personnages féminins en plus de contribuer à leur espace d'expression à travers les discussions.

Dans *Maryse*, bien que l'intrigue amoureuse soit présente, ce sont les relations entre femmes qui sont représentées à travers un nombre de pages élevé. Bien que les groupes paritaires soient présents dans l'œuvre, l'autrice choisit de laisser une plus grande place aux personnages féminins en groupe, ce qui accroît l'espace dévolu à l'amitié féminine. Cette stratégie déjoue les attentes du lecteur et détourne les codes du scénario *boy meets girl* pour orienter l'intrigue vers la relation amicale. En outre, malgré la date de parution plus tardive de l'œuvre de Francine Noël, on remarque que les personnages de Maryse et de Marie-Lyre entretiennent une correspondance, mode de communication qu'elles valorisent davantage que les appels téléphoniques<sup>148</sup>. Selon Louise Milot, le passage d'une configuration narrative est déterminant et contribue à mettre en lumière l'objectif de la communication<sup>149</sup>. Même si le lecteur n'a pas accès au contenu des lettres, pour les personnages, la valeur de l'écrit est plus significative que la voie orale. C'est aussi ce qui se produit dans *La plus belle chose du monde*, le

---

<sup>148</sup> Il est aussi mentionné que Marie-Lyre écrira à quelques-uns de ses amants, mais encore une fois, le contenu de ces lettres n'est pas dévoilé au lecteur. Voir Francine Noël, *Maryse*, Montréal, Éditions BQ, coll. Littérature, 1994 [1983], p.101.

<sup>149</sup> Louise Milot et Richard Duhaine, « Un laissez-passer pour l'écriture *Les Habits rouges* de Robert Roquebrune », dans *Les Figures de l'écrit*, Montréal, Les Éditions Nuit blanche, 1993, p.60-61.

lecteur n'a pas accès au contenu de ces lettres, et le nombre de celles-ci semble bien moins élevé que celui des œuvres précédentes. Les échanges épistolaires ne sont pas centraux à l'œuvre, néanmoins, il semble que leur présence soit une forme de filiation à la correspondance des deux autres œuvres à l'étude, en plus d'être significative sur le plan narratif et pour les personnages. La récurrence de la correspondance influence la pratique rédactionnelle, puisque la distance entre les amies provoque le passage à l'écriture. Le lieu épistolaire peut alors servir de tremplin pour les personnages, qui, après cette initiation à l'écriture et au fil du déroulement de l'histoire, rédigent de plus en plus.

En somme, afin de mettre de l'avant l'amitié féminine et de lui octroyer l'espace nécessaire à son plein déploiement, les autrices procèdent à l'évincement des personnages masculins. Le rapport différentiel entre l'amour et l'amitié est accentué dans et par l'espace : en accordant un espace romanesque plus substantiel à l'amitié, les autrices déjouent les attentes liées à l'intrigue amoureuse. Comme nous avons pu le constater, Conan et Noël ouvrent leurs œuvres en mettant en scène un personnage masculin et féminin, pour ensuite effacer le personnage masculin de l'espace narratif par la mort ou par la rupture. Ce dispositif permet l'exclusion définitive des hommes de la vie des jeunes femmes et offre à celles-ci l'espace nécessaire pour vivre leur amitié. Chez Le Normand, l'autrice commence tout de suite par mettre en scène les quatre personnages amies réunies. L'espace narratif est donc organisé différemment pour les trois autrices, mais il est réfléchi et infléchi en fonction de l'amitié féminine. En effet, le nombre de pages consacrées à cette relation dans les trois œuvres montre que malgré la présence de personnages masculins et malgré le fait que la relation amoureuse soit présente dans l'intrigue, elle ne se retrouve pas au cœur de celle-ci. En effet, il s'agit plutôt de détourner le centre de l'attention de la relation amoureuse et d'amener le lecteur à observer davantage la relation amicale de façon concrète et mesurable.

## 2.2 Les lieux de rencontre

Différentes études montrent que certains lieux sont attribués aux personnages féminins (souvent les lieux associés à la sphère domestique), ce qui perpétue de multiples constructions sociales bâties au fil du temps.

La relation implicite entre l'organisation spatiale et la formation du féminin est loin de se confiner aux avatars de ce monde romanesque. Plusieurs essais féministes ont démontré l'importance de l'espace dans le contrôle social imposé aux femmes. En dehors d'un affrontement avec l'espace public que l'héroïne ne peut même pas envisager sans passer par des intermédiaires, le roman de Richardson contraint la mise en place significative de la sphère du privé et son étroite relation avec la mise en place de cette « reine du foyer » qui domine son roman domestique<sup>150</sup>.

Celles-ci s'imbriquent dans le contexte social de l'époque de la publication des œuvres et témoignent de la domination masculine du discours géographique<sup>151</sup>. En effet, la nature du lieu et le sexe du personnage semblent déterminer les endroits dans lesquels ils se retrouvent. Ainsi, comme le mentionne Pascale Noizet, l'organisation spatiale d'une œuvre est la plupart du temps pensée en fonction des sexes, plaçant le personnage féminin dans un espace intérieur qui relève de la sphère domestique. Inversement, la sphère publique est plutôt associée au sexe masculin, ce qui inclut l'espace politique et qui se définit entre autres par la présence de conflits, de publicité et de danger, se traduisant alors par une ambiance qui serait susceptible d'amener les personnages vers une vie amoureuse. Les personnages féminins sont alors plutôt associés à la sphère domestique, ce qui relève de la présence familiale, donc de la douceur et de la sécurité,

---

<sup>150</sup> Pascale Noizet, « L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexogène », thèse doctorat, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 1992, f.74.

<sup>151</sup> Rosemary Chapman, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, no. 2, 1997, p.13.

en plus d'impliquer une certaine morale. Évidemment, comme il s'agit d'une sphère davantage privée, elle sous-entend une certaine intimité qui pourrait se rapprocher du secret et de la confidentialité<sup>152</sup>. Nous tenterons de déterminer si les lieux où se retrouvent les jeunes femmes confirment ou contredisent cette association entre les sphères d'activités et les sexes. Si la nature des personnages peut influencer le lieu dans lequel ils se situent, il faut aussi tenir compte du rapport inverse : le lieu peut aussi influencer l'intrigue du roman et avoir une fonction particulière pour les personnages<sup>153</sup>. Si les relations ou les personnages changent, il devient intéressant de remarquer comment les lieux se modifient et évoluent selon les changements et les déplacements des personnages<sup>154</sup>. Nous entendons observer comment le schéma spatial s'articule autour des personnages féminins, quels sont les éléments qui constituent cette organisation et comment les jeunes femmes habitent ces lieux, ensemble.

### 2.2.1 La maison

L'un des lieux qui devient significatif pour les jeunes femmes est la maison, puisque c'est souvent le premier lieu où elles peuvent se réunir entre amies. L'un des facteurs qui justifient cela est le jeune âge des personnages féminins, puisque ceux-ci sont de la génération où rentrer à la maison après l'école est habituel. Puisqu'il s'agit de l'un des premiers lieux de rassemblement des jeunes femmes, on peut aussi le considérer comme l'un des lieux d'incubation de l'amitié féminine. La maison s'associe déjà à l'intimité et elle est, pour les femmes de l'époque, le lieu de croissance

---

<sup>152</sup> Mylène Bédard (2015), *Sujets spéciaux en littérature québécoise 1 : notes de cours et illustrations*, LIT-2154. Université Laval, Département des littératures.

<sup>153</sup> Roland Bourneuf, « Organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, vol.3, no.1, 1970, p.80.

<sup>154</sup> L'inverse aurait été possible : l'intrigue et les personnages auraient pu évoluer selon le lieu si l'histoire s'était construite autour de celui-ci dans le cas d'un lieu clos ou d'un lieu particulièrement précis, tel le serait une prison, par exemple.

familiale<sup>155</sup>. Toutefois, on remarque que dans les œuvres, il s'agit plutôt de l'un des lieux où évolue la relation amicale. L'amitié féminine grandit dans la maison et, même si les amies ne se retrouvent pas uniquement dans ce lieu, il ne fait aucun doute que la l'amitié habite maison.

Dans les trois œuvres, le foyer est un lieu incontournable de rassemblements pour les femmes. Par contre, comme on a pu le constater avec les propos de Pascale Noizet mentionnés un peu plus tôt et comme Carole Després l'explique dans son article « De la maison bourgeoise à la maison moderne. Univers domestique, esthétique et sensibilité féminine », les lieux sont souvent associés à un sexe et possèdent une fonction particulière. Elle précise que la ségrégation spatiale amène à séparer les hommes et les femmes : les hommes s'installent dans le travail public alors que les femmes sont orientées dans le travail domestique<sup>156</sup>. Or, même si l'espace de la maison place les personnages féminins dans l'isolement économique et politique<sup>157</sup>, et que cette situation est susceptible de les amener à devenir un modèle féminin « idéal » pour l'époque, ces personnages féminins deviennent au fil des œuvres les « maîtresses de la maison<sup>158</sup> ». Ainsi, il devient légitime de croire que pour les jeunes femmes qui désirent se rencontrer, l'espace de la maison est essentiel. Elles s'y retrouvent à l'abri du regard masculin et peuvent discuter et agir en toute liberté. Le fait que les jeunes femmes profitent de la maison pour organiser leurs rencontres entre amies dépasse alors le cadre domestique institué par le patriarcat qui impose leur vision idéale de la maison et des tâches ménagères. Bien au contraire, les jeunes filles perçoivent ce lieu comme un espace sécuritaire, voire comme un *safe space*, où elles peuvent, selon la définition de

---

<sup>155</sup> Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, France, Éditions PUF, 2020 [1957], p.56.

<sup>156</sup> Carole Després, « De la maison bourgeoise à la maison moderne. Univers domestique, esthétique et sensibilité féminine », *Recherches féministes*, vol.2, no.1, 1989, p.4.

<sup>157</sup> *Idem*.

<sup>158</sup> *Idem*.

ce terme, s'exprimer librement sans avoir peur d'un jugement ou d'une oppression<sup>159</sup>. L'amitié déconstruit l'association au domestique et l'idée de l'isolement associée à la maison qui devient ici un lieu de rassemblement qui procure une expérience positive pour les personnages des amies.

Par exemple, chez Laure Conan, les personnages d'Angéline et de Mina se réunissent dans la demeure d'Angéline. En effet, il est mentionné que Mina avait l'habitude de passer ses vacances d'été à la résidence des Montbrun. En vieillissant et à la suite du décès de Charles de Montbrun, les deux jeunes filles se situent dans une position d'indépendance face aux figures masculines : Angéline, célibataire et orpheline, devient propriétaire du domaine et de la fortune de son père, alors que Mina oublie les habitudes liées à la ville et à la vie mondaine pour entrer au couvent. Le scénario déplace Mina de la maison au couvent, qui est un lieu habité par de multiples figures féminines. Ce choix narratif montre que ce lieu permet à Mina de déployer ses aptitudes sociales et de recentrer son regard sur sa relation avec Angéline, et ce, malgré le cloître imposé. Bien qu'elle soit affectée par la perte de M. de Montbrun, les rapports entre Angéline et Mina s'approfondissent.

Dans le cas d'Angéline, l'autrice ne déplace pas définitivement le personnage au fil de l'intrigue dans un lieu différent<sup>160</sup>, mais elle lui permet, en éliminant la figure masculine, d'obtenir la propriété du père. En effet, après le décès de son père et après le départ de Maurice, elle devient propriétaire de tout l'héritage familial. Ainsi, bien que l'autrice laisse le personnage d'Angéline dans la même maison qu'au début du roman, elle en fait la propriétaire, ce qui éloigne le personnage du rôle domestique

---

<sup>159</sup> Geneviève Pagé, « Pouvoir, inconfort et apprentissage : les cours féministes peuvent-ils et doivent-ils être des espaces préfiguratifs et sécuritaires ? », *Questions et enjeux éthiques du genre en éducation*, no.7, 2019, p.12-13.

<sup>160</sup> Elle fait un séjour au couvent lors d'un voyage de son père.



associé au lieu de la maison. En plus de ce nouveau statut, l'amitié occupe davantage d'espace à l'intérieur de la résidence d'Angéline, car c'est lorsqu'elle est propriétaire que sa relation avec Monique, la domestique du domaine, se développe davantage. Elle reprend également contact avec Marie Desroches, l'une de ses amies qu'elle n'avait pas vues depuis longtemps, en plus de communiquer avec une amie de la famille, Véronique Désileux, avant que celle-ci ne décède. Ainsi, même si le lieu de la maison est inchangé, celui-ci prend une nouvelle signification pour le personnage d'Angéline, d'une part à cause de son nouveau rôle au sein du lieu et d'autre part, par multiples relations qui y reprennent vie.

Dans *La plus belle chose du monde*, alors que le groupe d'amies est encore jeune, elles se réunissent à l'intérieur de la résidence familiale de Monique ou de Claire, où elles discutent librement après leur journée à l'école. Bien que ce lieu relève du domaine privé, les jeunes femmes franchissent symboliquement la frontière de l'espace public en exprimant leurs opinions sur différentes questions philosophiques et littéraires. En effet, à l'intérieur de la maison, dans le salon, elles discutent de sujets qu'elles ont abordés dans leurs cours, des gens qu'elles y croisent, en plus de discourir sur des questions comme « Quelle est la plus belle chose du monde<sup>161</sup> ? », et elles réfléchissent longuement sur l'importance de certaines valeurs. Elles poursuivent leurs visites chez l'une et chez l'autre, et se retrouvent, à la fin du roman, dans la résidence de Lucette. Leur quotidien est ponctué de sorties dans les lieux publics, tant pour le travail que pour leurs activités culturelles et sociales, mais, malgré tout, elles continuent de se retrouver dans une maison. Ce lieu conserve une fonction particulière pour les jeunes femmes. En effet, comme chez Laure Conan, les amies parviennent à habiter le

---

<sup>161</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.11-13.

lieu de résidence qui devient symbolique et qui correspond à l'idée du *safe space*, car il leur permet de vivre de façon authentique et de s'exprimer librement.

Ce sentiment de liberté se remarque également par le fait que les jeunes femmes deviennent propriétaires de leur lieu de résidence, car même si elles sont mariées et même si elles ont des enfants, elles contrôlent la maison qui conserve sa caractéristique de *safe space*. C'est le cas de Monique et de Lucette, qui, en dépit de la présence de leurs maris, n'hésitent pas à inviter leurs amies à venir passer un moment chez elle. Or, même si un homme s'introduit dans le décor familial, les jeunes femmes s'approprient la maison et poursuivent la tradition de se rencontrer à cet endroit. De plus, tout comme Angéline, Claire vit seule et de façon indépendante. Son statut de propriétaire est principalement dû à sa carrière prolifique en tant qu'écrivaine qui lui permet de se déplacer aisément entre les différentes villes où la sphère culturelle l'attire. Ainsi, si elles ne sont pas propriétaires à part entière de leur lieu de résidence, les personnages féminins perçoivent la maison comme un lieu de rassemblement où elles connaissent une liberté particulière.

Du côté de Francine Noël, il est mentionné qu'auparavant, Maryse et Marité se réunissaient dans la maison familiale de cette dernière. Or, au moment où se déroule le roman, elles sont devenues de jeunes adultes et elles louent chacune un appartement où elles se réunissent parfois pour souligner des événements ou simplement pour passer du temps ensemble. Au début du roman, le personnage de Maryse habite en colocation, pour ensuite emménager avec Michel. Plus tard, lorsqu'elle se sépare de Michel et que celui-ci quitte l'appartement, elle s'approprie la résidence en changeant les meubles et leur disposition. Elle s'applique à installer un nouvel espace de travail dans son appartement où elle pourra écrire des textes de fiction. La même situation se produit chez Marité, car lorsqu'elle divorce de Jean, elle devient propriétaire du domicile

familial. Ainsi, la rupture des relations amoureuses des jeunes femmes leur permet, tout comme Angéline, de s'approprier la maison.

Toujours dans l'idée de se retrouver dans une intimité que l'on peut qualifier de *safe space*, lorsqu'elles sont chez Marité, elle et Maryse profitent du moment pour discuter de leur quotidien, en plus de se confier à propos des difficultés qu'elles vivent en lien avec leurs études, leur travail ou leurs autres relations interpersonnelles. Le lieu de la résidence sert à échanger à propos de sujets qui leur tiennent à cœur.

Par conséquent, dans les trois œuvres, le lieu de la maison semble indispensable aux jeunes femmes et contribue grandement au développement et au maintien de leur amitié. Malgré le temps qui sépare la publication des œuvres, les personnages féminins perçoivent la maison comme étant un lieu d'échange, à l'intérieur duquel elles se sentent libres d'agir comme elles le souhaitent. Qu'elles se réunissent au salon ou qu'elles écrivent à leur bureau, il n'y a pas place à la censure : ensemble, elles peuvent s'exprimer librement.

Il arrive qu'une présence masculine partage le domicile, comme le font les pères et les conjoints. La maison n'est donc pas dédiée entièrement à l'amitié féminine et n'est pas non plus un lieu idyllique dénuée de responsabilité familiale. Toutefois, à l'exception des personnages de Lucette et de Monique qui cohabitent avec leurs maris, dans les trois œuvres, on remarque un schéma narratif similaire : les autrices useront d'une stratégie, soit la mort d'un personnage ou la rupture amoureuse, afin de libérer les lieux et les personnages féminins de ces hommes, et d'offrir la possibilité aux jeunes femmes de prendre possession des lieux et d'acquiescer, à l'intérieur de leur maison, cette liberté et cette autonomie d'agir. En effet, la présence masculine peut teinter l'ambiance du lieu. Comme le mentionne Virgine Fournier dans son mémoire « Mise en résit du désir, mise en abyme de l'acte d'écriture : *Angéline de Montbrun* au prisme des études

brontiennes », en parlant d'*Angéline de Montbrun*, lorsqu'un personnage masculin est présent, la maison peut même être un lieu inquiétant et potentiellement menaçant pour les personnages féminins<sup>162</sup>. Ainsi, on peut considérer que l'image de la maison qui relève du privé et du domestique est alors déjouée, puisqu'elle est habitée par la présence des amies et qu'elle est départie des personnages masculins. Les femmes prennent possession de ce lieu et elles le modifient en changeant la disposition des meubles ou bien elles y tiennent différentes activités, comme des rencontres amicales, afin de mieux se les approprier. Cette situation amène la maison à connaître un renouveau : plutôt que d'y retrouver la famille et les tâches quotidiennes comme on l'entend par l'espace privé et par l'intimité qu'elle représente, cette évolution brise les carcans liés à ce lieu et propose aux personnages une nouvelle façon de l'utiliser.

### 2.2.2 Les lieux d'enseignement

Dans les œuvres étudiées, toutes les jeunes femmes ont eu droit à une éducation, que ce soit à la maison ou dans une institution scolaire<sup>163</sup>. Elles ont toutes reçu un enseignement religieux et littéraire qui teinte leurs activités en tant qu'adultes. Ces lieux d'éducation deviennent un espace social qui laissent place aux échanges intellectuels et où les étudiantes peuvent créer de nouvelles amitiés en plus de leur donner le loisir de se voir tous les jours. Bien que le mouvement de scolarisation soit en croissance dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la présence des écoles

---

<sup>162</sup> Virginie Fournier, « Mise en résit du désir, mise en abyme de l'acte d'écriture : *Angéline de Montbrun* au prisme des études brontiennes », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département des études littéraires, novembre 2019, f.98.

<sup>163</sup> Ces établissements dédiés à l'éducation ont été créés d'abord et avant tout pour les enseignements religieux. En effet, à l'époque de la Nouvelle-France, les Ursulines, premières institutrices au Québec, ont pour but de transmettre les valeurs catholiques aux enfants. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les jeunes filles fréquentant les établissements scolaires apprennent les fondements de la religion, en plus de se familiariser avec les lettres, les chiffres et quelques travaux manuels comme le filage et la couture. Voir Andrée Dufour et Micheline Dumont, *Brève histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Boréal, p.15-16 et 21.

religieuses en milieu rural est plutôt rare<sup>164</sup>, ce qui explique pourquoi Angéline et Mina reçoivent une partie de leur éducation à l'intérieur de la maison familiale. En ce sens, pour elles, la maison familiale représente plus d'un lieu à la fois ; soit le lieu des vacances, de la famille et de l'intimité, et l'établissement scolaire dans lequel elles apprennent côte à côte.

Du côté des jeunes filles de *La plus belle chose du monde*, l'école à laquelle elles ont accès transmet une éducation religieuse en plus d'offrir différents cours de lettres, de mathématiques et de philosophie. Comme l'éducation est offerte par des membres féminins de la communauté religieuse (Sœurs et Mères), pour les étudiantes de l'œuvre, l'école se définit comme un lieu de transmission et d'enseignement par les femmes et pour les femmes<sup>165</sup>. Ce lieu clé est l'un des points centraux de l'œuvre, car dès les premières pages, le lecteur voit les jeunes filles en place sur les bancs d'école. Le milieu scolaire devient l'endroit où elles se retrouvent fréquemment, alors qu'elles habitent encore dans leur maison familiale. L'établissement prend ainsi une importance supplémentaire, car il leur permet de se voir au quotidien et d'entretenir leur relation : il constitue alors un lieu d'ancrage à leur amitié. Ce lieu de socialisation devient essentiel à la relation d'amitié, en plus de leur apprendre plusieurs notions d'ordre intellectuel qui deviendront primordiales pour leur futur, puisque ces femmes éduquées pourront prendre part à la société dont elles font partie. En effet, l'école leur permet de s'initier aux lettres, par conséquent, les jeunes femmes sauront s'exprimer par le biais

---

<sup>164</sup> Les enfants sont moins nombreux, et donc, les salaires des institutrices sont plus bas, dans un contexte où les subventions gouvernementales sont aussi en baisse. L'intérêt à enseigner en région est donc plus lent à se développer. Le père d'Angéline avait alors deux options : l'envoyer au couvent et qu'elle soit loin de lui, ou prendre lui-même en charge son éducation. Voir Andrée Dufour et Micheline Dumont, *Brève histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Boréal, p.60-61.

<sup>165</sup> Cette séparation entre les hommes et les femmes dans les lieux d'éducation relève d'une prescription religieuse qui interdit la réunion des garçons et des filles dans un même local (Voir Dufour et Dumont p.19).

de l'écriture, qui deviendra en elle-même un soutien à leurs relations interpersonnelles lorsqu'elles auront quitté l'école. L'importance de ce lieu pour les jeunes femmes et l'affection qu'elles lui portent amplifient le rôle de l'école qui agit comme un pont vers leur avenir professionnel et personnel.

Dans l'œuvre de Francine Noël, les lieux de formation ont aussi une présence essentielle pour les personnages féminins. En effet, Maryse et Marité sont amies depuis l'enfance et elles se sont suivies de près dans leur parcours universitaire. Bien qu'elles aient choisi des domaines d'études différents, elles s'encouragent à persévérer afin d'atteindre leurs objectifs professionnels. Lorsqu'elle assiste à ses cours universitaires, Maryse rencontre Marie-Lyre avec qui elle développe une amitié qui devient centrale dans l'œuvre et dans la vie des jeunes femmes. Le bâtiment scolaire représente le lieu de naissance de leur amitié en plus de contribuer à son maintien, car c'est en faisant connaissance dans ce lieu qu'elles découvriront qu'elles ont plusieurs points en commun, ce qui les amène à se réunir et à créer ensemble des œuvres uniques (création littéraire et théâtrale). Or, dans ce roman, le lieu scolaire donne naissance à l'amitié et aide à son déploiement.

Ainsi, le milieu scolaire acquiert des fonctions qui vont au-delà de la transmission des connaissances. Il leur enseigne des apprentissages qui leur permettront de s'accomplir professionnellement et personnellement en plus de contribuer au maintien de leur relation par le biais de l'épistolaire qui nécessite la connaissance des lettres. Cependant, il joue un rôle important quant à la relation amicale, car il permet la rencontre entre les personnages et contribue à l'entretien de cette relation, tant par le biais des rencontres nombreuses que par les possibilités que donne l'éducation aux femmes.

### 2.2.3 Le couvent

Mina, personnage d'*Angéline de Montbrun*, et Nicole, personnage de *La plus belle chose du monde*, choisissent d'entrer au couvent afin de répondre à leur appel spirituel. Ainsi, les deux jeunes femmes renoncent aux lieux imprégnés de présence masculine pour choisir un lieu où elles seront entourées d'autres femmes qui forment une communauté précieuse où elles pourront s'accomplir. Même si les autres personnages des œuvres impliqués dans la relation amicale ne les suivent pas dans cette voie, et même si l'amitié est affectée par leur entrée en religion, Mina et Nicole pourront développer d'autres liens avec les femmes à l'intérieur du couvent. En fait, si l'on se fie à l'ambiance des couvents proposée par le genre romanesque, les femmes y vivent des amitiés sincères et y développent une sororité qui traversera les années<sup>166</sup>. Or, même si l'entrée au couvent risque d'affecter leurs relations amicales, Mina et Nicole choisissent de se réaliser professionnellement au sein d'une communauté exclusivement féminine. À cette époque, la vocation religieuse est l'une des avenues professionnelles envisageables pour les femmes. Devant les activités de la vie mondaine pour l'une et devant les avances d'un prétendant pour l'autre, le couvent représente un choix personnel et attirant où elles pourront s'épanouir. Bien que ce choix signifie qu'elles soient physiquement distancées de leurs amies, elles maintiendront tout de même leur communication avec celles-ci par la correspondance.

### 2.2.4 Les lieux publics

En plus de se retrouver dans leurs demeures et dans les milieux scolaires qu'elles fréquentent, les amies se rencontrent dans plusieurs lieux publics. Dans *Angéline de Montbrun*, dans la seconde partie du roman, Angéline se promène sur la

---

<sup>166</sup> Meaghan B. Cronin, « Maiden Mothers and Little Sisters the convent novel grows up » dans *Between Human and Divine*, Michigan, Catholic University of America Press, p.263.

grève près de la plage avec Monique<sup>167</sup>. C'est sur cette plage que la jeune fille renoue avec Marie Desroches, une amie qu'elle voyait davantage lorsqu'elle était enfant, qu'elle visitera à nouveau depuis cette rencontre fortuite dans la nature. Marie l'invite à se rendre chez elle pour prendre le temps de discuter. Elles marchent ensemble en direction de la résidence de Marie. En plus de se rencontrer dans un lieu extérieur, elles se déplacent ensemble d'un lieu à l'autre. Dans ce livre, les déplacements entre amies sont plutôt rares ; comme Angéline habite à la campagne, elle ne participe pas aux mondanités de la ville et n'a pas accès aux différentes expériences culturelles. Malgré cette absence de la ville et de ce type d'activités, chez Conan, le lieu public sert alors de lieu de retrouvailles pour les jeunes femmes.

Ensuite, chez Le Normand, on remarque que les jeunes femmes, comme elles habitent en ville, profitent davantage de la diversité des lieux publics. Leurs sorties témoignent de leur statut économique plutôt aisé qui leur donne accès à ces multiples activités culturelles. En fait, elles iront à la bibliothèque, elles fréquenteront différents cafés<sup>168</sup> et se divertiront de plusieurs spectacles, comme Lucette et Claire qui assisteront à quelques soirées consacrées à la littérature<sup>169</sup>. Par exemple, « [e]nsemble elles iraient changer leurs livres à la bibliothèque Fraser<sup>170</sup> » en passant « [d]e l'avenue Laval à la rue de l'Université [...]»<sup>171</sup> tout en « [r]egardant les vitrines, splendides à l'approche des Fêtes [...]»<sup>172</sup>. Lors de cette même sortie, elles croisent d'autres de leurs amies : « Une véritable procession défilait sur le trottoir. C'était la promenade à la mode, de cinq à six, sur la rue Sainte-Catherine Ouest. Lucette et Claire saluèrent

---

<sup>167</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.94.

<sup>168</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p. 122.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p.120-121.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.119.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p.120

<sup>172</sup> *Idem.*



des amies, d'anciennes collègues de classe, qu'elles ne revoyaient jamais ailleurs<sup>173</sup>. » Après cette promenade, elles prennent le tramway pour se rendre dans un café<sup>174</sup>. Le choix narratif est intéressant, car le lecteur se déplace avec Lucette et Claire lors de leur sortie. Le trajet est expliqué et détaillé, et même le vocabulaire met en valeur leur amitié, puisque l'on mentionne qu'elles iront « ensemble » et qu'elles croisent d'autres femmes qu'elles ne voient « jamais ailleurs ». Le déplacement nous amène à voir la solidarité qui siège au sein de la relation comme une aide à occuper l'espace public. L'espace public leur permet donc de côtoyer d'autres femmes et de s'ouvrir sur le monde qui les entoure. C'est ensemble qu'elles découvrent la beauté de la ville et le plaisir que leur procurent ces sorties culturelles.

Toujours lors de cette sortie, tant dans les déplacements que lorsqu'elles sont assises à l'intérieur du café, l'autrice met en lumière l'entrain des amies qui discutent : « [...] elles parlèrent sans un instant de trêve<sup>175</sup>. » Elles profitent de ce moment et prennent conscience de ce plaisir : « Elles avancèrent avec plus d'enthousiasme, les yeux clairs sous le ciel nuageux. Leurs vingt ans illuminaient cette fin d'après-midi trop tôt dévorée par la nuit<sup>176</sup>. » Elles s'amuse, plaisantent et rient ensemble<sup>177</sup>. Cette expérience de circuler dans la ville et de faire une activité culturelle est positive pour les amies qui en ressortent heureuses. La narration est explicite sur le fait qu'il s'agit d'un bon moment vécu dans un lieu extérieur. Les lieux publics et l'amitié travaillent de pair ici : le scénario place les amies en groupe, et la présence rassurante d'une amie permet de franchir collectivement la frontière entre le privé et le public. En plus d'avoir

---

<sup>173</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.121.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p.122.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p.122.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p.122 et 123.

une occasion de se voir, le but de ces sorties est de partager une expérience artistique ou culturelle.

Du côté de Francine Noël, tout comme dans l'œuvre de Le Normand, on peut comprendre par les habitudes de vie des jeunes femmes qu'elles sont dans des situations suffisamment aisées pour se permettre quelques sorties divertissantes. Par exemple, elles se retrouvent à plusieurs moments dans leur restaurant de prédilection *La Luna de papel*. Elles y discutent et y écrivent parfois, le but premier de leur sortie étant de se voir et d'aborder différents sujets de leur quotidien. Elles sortent de façon ponctuelle faire des courses, assister à une fête ou voir un spectacle. Leurs sorties semblent davantage être motivées par le désir de se réunir, de se divertir et de découvrir des réalisations artistiques, en plus d'être parfois motivées par des aspirations politiques. En effet, lors d'une manifestation pour le droit à l'avortement libre et gratuit, des centaines de femmes, dont Maryse, Marité et Marie-Lyre et plusieurs de leurs amies, se réunissent dans la rue pour exprimer leur opinion :

Elles marchaient depuis longtemps déjà. Il neigeait et, à travers la neige fondante, Maryse voyait toutes ces femmes réunies pour la même raison, des femmes de tous les âges : il y avait là Marie- Lyre, Louise et Marité qui avait aidé à l'organisation de la marche, il y avait Gervaise, Ginette, Nicole, Norma, Rose, Lisette, Mélissa, Odette, Louise, Lise, Monique Laviolette, Mona, Laura, Jeanne, Judith, Louise Laurin, Françoise, Dona, Hélène, Elvire Légarée, Esperanza, Karen, Jocelyne et sa fille Sophie, Louise, Marie, Madeleine, Michèle, Marie-Claire, Micheline, Ariane et sa sœur, Louise, Alice, Chantal, Élise Laurelle, Ophélie, Carmen, Louise, Louise, Doris, Danielle, Lorraine, Christine, Jacinthe, Yolande, Francine Fauchée, Solange, Véronique, Louise, Frédérique, Joanne, Juanita, Mercedes, Marthe, Rose-Aimée, Paule, Isabel et sa mère, Elizabeth, Palmyre Duchamp et Louise Lalonde... Il y avait toutes les autres que Maryse connaissait de vue seulement ou pas du tout, et parmi lesquelles elle

marchait, portée par leur mouvement. Toutes ces femmes réclamaient l'avortement libre et gratuit<sup>178</sup>.

Les manifestantes sont nommées par leur prénom ou par leur nom complet, ce qui peut montrer, dans le cas d'Elvire Légarée ou de Francine Fauchée par exemple, une distance avec le personnage. À l'inverse, Marie-Lyre et Marité ne sont nommées que par leur prénom, ce qui dénote la proximité qu'elles ont avec Maryse. De plus, on indique parfois le lien de parenté mère-fille qui unit deux personnages ; stratégie qui montre que la lutte est intergénérationnelle. Le passage illustre que même les femmes qui ne peuvent pas être nommées sont toutefois connues de Maryse et qu'elles se reconnaissent. La majorité des personnages de cette citation ne sont pas mentionnés à d'autres moments dans l'histoire. S'ils sont nommés dans ce passage, c'est que l'on souhaite souligner l'ampleur de l'occupation du lieu public et confirmer l'importance de la cause pour laquelle ces femmes militent. En ce sens, la quantité de femmes présentes à la marche témoigne de leur prise de conscience de leur pouvoir collectif et de leur prise de possession de la rue en grand groupe, en plus de l'occuper politiquement en revendiquant le droit à l'avortement libre et gratuit.

Le lieu public conserve sa double utilité : les jeunes femmes désirent se rencontrer et revendiquer, et le lieu public *sert* aux jeunes femmes qui peuvent exprimer leur opinion publiquement dans l'espoir que la situation politique liée à l'avortement change. De plus, Marie-Lyre participe à l'organisation de la marche : les rencontres sont donc organisées par les femmes et ont pour but de modifier leur condition sociale liée à la grossesse. Marie-Lyre intègre également l'espace public en écrivant des lettres et des chroniques engagées dans différents journaux<sup>179</sup>. Cette volonté de prendre place dans l'espace public se manifeste également par le souhait de pouvoir s'exprimer

---

<sup>178</sup> Francine Noël, *Maryse, op.cit.*, p.466-467.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p.75.

collectivement à propos de certains enjeux sociaux et politiques, et de dénoncer les injustices auxquelles font face les minorités, dont celles vécues par les femmes de la relation amicale<sup>180</sup>. Par conséquent, dans le cas de *Maryse*, les lieux publics font partie du quotidien des jeunes femmes qui n'hésitent pas à les intégrer de façon plus engagée lorsqu'elles souhaitent faire entendre leurs voix.

De façon générale, l'organisation des lieux et le schéma spatial de ceux-ci s'articulent autour des personnages, de leurs choix et de leur évolution. Comme les jeunes femmes en groupe s'encouragent dans leurs découvertes artistiques et s'intéressent à la culture, c'est *ensemble* qu'elles choisiront les lieux publics où elles assisteront à plusieurs spectacles, expositions où vernissages. Ces sorties culturelles soudent l'amitié et l'amitié génère des occasions de sorties. Même si les lieux et les espaces publics étaient susceptibles de représenter la peur ou de faire vivre une forme d'oppression<sup>181</sup> pour les femmes, lorsqu'elles sont en groupe d'amies, elles arrivent à franchir les frontières de ces lieux publics occupés majoritairement par des hommes. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que les autrices appliquent une stratégie particulière quant à la présence des hommes dans les lieux publics : ils ne sont pratiquement pas scénarisés dans l'action mise en scène dans ces lieux<sup>182</sup>. Ils se retrouvent évincés de ces endroits par les autrices qui mettent l'accent sur la présence féminine. Or, si les femmes habitent les lieux publics *ensemble*, il devient aussi intéressant d'admettre qu'elles sont *multiples*<sup>183</sup> et que *plusieurs* femmes prennent

---

<sup>180</sup> Les femmes, en ce qui concerne la manifestation, et les gens francophones et les immigrants, en ce qui concerne les textes de Marie-Lyre.

<sup>181</sup> Rosemary Chapman, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *loc. cit.*, p.14.

<sup>182</sup> Dans *Maryse*, il arrive que les personnages masculins soient présents dans un lieu public, mais ils seront toujours en présence de personnages féminins. Par contre, ces derniers sont maintes fois seuls dans ces espaces.

<sup>183</sup> Rosemary Chapman, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *loc. cit.*, p.15.

place dans ce lieu public, et donc, que chacune des unités de ce groupe choisit individuellement d'être dans ces lieux. Donc, l'amitié féminine ouvre les portes vers l'espace public. Ce soutien – par le biais de motifs différents – encourage alors les personnages féminins à se regrouper en traversant les différentes frontières.

### 2.3 Conclusion

L'un des éléments stables concernant les lieux est que les personnages qui forment la relation amicale prennent place au sein des œuvres de façon significative, soit en s'imposant notamment sur le plan matériel du roman. En effet, les pages qui leur sont attribuées, le nombre de fois où leurs noms sont prononcés ainsi que leur implication dans les dialogues surpassent ceux des autres personnages. Ce dispositif narratif qui consiste à éliminer les figures masculines de l'espace romanesque est commun aux trois romans et amène les amies à devenir centrales à l'intrigue. Ce dispositif permet une transition progressive vers un espace narratif féminin. Elles participent au déroulement de l'action en se réunissant à la maison, à l'école ou dans différents lieux publics. Bien que l'école et la maison soient des lieux occupés de façon semblable par les personnages, le couvent et les lieux publics sont plutôt différents. En effet, alors que Conan et Le Normand mettent de l'avant cet espace religieux, Noël ne l'inclut pas du tout dans l'intrigue. À l'inverse, cette écrivaine diversifie les lieux extérieurs où se rencontrent les jeunes femmes. Cette variation est due notamment à l'époque de parution des œuvres et aux habitudes qui se modifient au fil du temps, car on remarque qu'il y a une progression entre les intrigues, c'est-à-dire que le nombre de lieux publics fréquentés par les jeunes femmes augmente entre chacun des romans.

Ces lieux contribuent à la création et à la croissance de l'amitié féminine, cependant, bien qu'ils aient une symbolique particulière, ils ne sont pas aussi importants que le fait de se réunir. Le lieu est placé au service de l'amitié en augmentant

la qualité et la durée de celle-ci<sup>184</sup>, mais bien plus encore, à travers ces différents lieux, les personnages amicaux réalisent qu'ensemble, ils peuvent franchir les limites de l'espace physique et se déplacer d'un lieu à l'autre, qu'il soit privé, public, politique ou social.

Peu importe le lieu dans lequel elles sont réunies, lorsqu'elles se retrouvent entre amies, on peut sentir l'authenticité qui teinte l'ambiance du groupe. Elles expriment leur bien-être et leur plaisir d'être ensemble, en plus de ressentir une grande liberté qui leur permet de s'exprimer et de se déplacer dans les lieux souhaités sans se restreindre. Ces sentiments sont présents dans tous les lieux où elles sont ensemble, ce qui nous laisse supposer que la relation de l'amitié devient un lieu en elle-même, puisque c'est à travers celle-ci que les personnages arrivent à se conforter dans leur véritable identité. C'est ce lieu de l'amitié qui se déplace, s'installe et se déploie dans les endroits concrets. À travers la relation, les jeunes femmes ont un espace pour réaliser leurs désirs personnels ou professionnels, en plus de pouvoir exprimer leurs véritables pensées. Dans la suite de ce mémoire, nous nous attarderons à ces différentes possibilités qu'offre l'amitié aux personnages.

---

<sup>184</sup> Tristan Landry, « Lieux de pouvoir et micropolitique de la mémoire. L'exemple de la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou », *loc. cit.*, p.75-76.

## CHAPITRE III

### LE DÉPLOIEMENT DE L'AMITIÉ FÉMININE : UNE SÉQUENCE ROMANESQUE RÉCURRENTÉ

Les figures féminines des romans ont des intérêts communs qui font en sorte qu'elles se réunissent<sup>185</sup>, entreprennent des études, réfléchissent à leur carrière et font des sorties culturelles. Cette expérience amicale leur permet de transformer leur identité sociale et de se construire à travers l'écriture. Leur relation est alors empreinte de sororité et de complicité en plus d'avoir des impacts sur leur vie. Ces différents impacts ainsi que les stratégies narratives mises en place par les écrivaines pour les mettre en valeur contribuent à l'organisation du processus agentif des personnages féminins. Dans ce chapitre, nous étudierons les impacts de l'amitié féminine romanesque sur ces deux volets, soit le processus agentif social ainsi que le processus de l'agentivité par l'écriture des héroïnes.

#### 3.1 La consolidation de l'amitié

Afin de préparer le processus de l'agentivité sociale des personnages, les écrivaines doivent mettre la relation amicale à l'avant-plan de l'intrigue pour consolider cette relation aux yeux du lecteur et dans le cœur des héroïnes. Dans un

---

<sup>185</sup> Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood*, loc. cit., p.169.

contexte où les hommes tiennent un discours qui dévalorisent les femmes en groupe<sup>186</sup>, les autrices tentent de déjouer cette perception et montrent que l'amitié de qualité a une fonction pour les personnages féminins sur le plan affectif et au sein de l'intrigue, que ce soit par les mots employés par les personnages ou encore par les gestes posés envers leurs amies.

Les trois romans montrent alors que l'on tente de définir les paramètres de l'amitié en rapport avec ceux de la famille, car les écrivaines proposent d'intégrer l'amitié à la famille, lorsqu'une amie devient marraine d'un enfant, par exemple. Ces éléments du discours mettent de l'avant le fait que la relation est un choix et qu'elle est imprégnée de sentiments authentiques plutôt que par des conventions.

Les amies se perçoivent de façon positive et se décrivent en concordance avec cette vision. En ce sens, la manière dont elles s'interpellent témoigne de leur affection. Les multiples adresses « Chère sœur<sup>187</sup> », « Ma belle fleur des champs <sup>188</sup> », « Chère amie<sup>189</sup> », « Ma belle<sup>190</sup> », « Je vous embrasse comme je vous aime <sup>191</sup> » montrent l'ampleur de l'affection partagée entre Angéline et Mina. Même Mina et Emma S. emploient des appellations similaires comme « Ma chère amie » qui montrent également leur proximité. Malgré le fait que ces termes fassent partie des formules d'ouverture et de fermeture liées à la pratique épistolaire de l'époque<sup>192</sup>, leur récurrence

---

<sup>186</sup> bell hooks, « Sisterhood : Political solidarity between women », *Feminist review*, no. 23, 1986, p.127.

<sup>187</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.46.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p.47.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p.48.

<sup>190</sup> *Idem.*

<sup>191</sup> *Ibid.*, p.49.

<sup>192</sup> Sarah Templier, « Elizabeth Willing Powel et la société de la plume : discours sur la place et l'éducation des femmes et l'agentivité féminine dans l'écriture épistolaire », *Cahiers d'histoire*, vol. 32, no. 1, été 2013, p.22.



montre que leur relation dépasse parfois les limites de l'amitié pour s'apparenter à de la sororité. En outre, Angéline tient un discours à propos de la valeur de leur amitié :

Merci et encore merci de vos si bonnes lettres. J'ai l'air ingrate mais je ne le suis pas. À part quelques billets bien courts à ma tante, je n'écris absolument à personne. Il me vient quelques lettres de celles qu'on appelait mes amies. (Pauvres amitiés ! pauvres amies!) Je vous avoue que, d'un jour à l'autre, je crois moins à *leur sympathie profonde*<sup>193</sup>.

Angéline valorise les lettres de Mina, car elle est la seule personne externe à sa famille avec qui elle correspond. Elle souligne qu'elle et Mina ont une amitié réelle, sincère et profonde lorsqu'on la compare à ses autres relations amicales plus superficielles. Ceci montre l'affection qui unit les jeunes femmes, qui se préparent également au lien matrimonial qui unira leurs deux familles<sup>194</sup>.

En ce sens, l'amitié peut devenir une relation choisie. Par exemple, dans *La plus belle chose du monde*, Lucette soulève le fait qu'elle ne ressent pas de réelle connexion avec sa famille, alors qu'elle se sent comprise avec ses amies<sup>195</sup>. En outre, au moment où Lucette devient maman, elle choisit de nommer sa fille Nicole, soit le même prénom que son amie qui est entrée chez les Carmélites. Ce geste peut devenir une façon de partager la filiation, puisque Nicole, au couvent, n'aura jamais d'enfants, ou encore, il peut être interprété comme une façon d'intégrer l'amitié à la famille.

Dans le cas de Maryse, l'amitié surpasse les liens familiaux, puisque la protagoniste n'arrive pas à ressentir autant d'affection pour sa sœur de sang que pour ses amies. Par exemple, lorsque Maryse répond au téléphone, elle ne peut cacher sa

---

<sup>193</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.89.

<sup>194</sup> C'est ce qu'elles croient à ce moment de l'histoire, car Maurice et Angéline vont rompre leurs fiançailles.

<sup>195</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.24.

déception devant l'interlocutrice : « Une voix de femme lui parvint, une voix familière. Une fraction de seconde, elle pensa à Marité, la seule qu'elle aurait aimé entendre, mais à l'accent et au débit poussif, elle reconnut presque immédiatement sa sœur Maureen<sup>196</sup>. » Elle aurait préféré entendre la voix de Marité plutôt que celle de Maureen, sa sœur, puisque la relation qu'elle entretient avec cette dernière est moins profonde et semble dénuée d'affection sincère, à l'inverse de Marité qui est choisie. Cette notion de choix est récurrente, car lors de la naissance de son enfant, Marité demande à Maryse d'être la marraine de celui-ci<sup>197</sup>, ce que Maryse accepte avec plaisir.

En plus de mettre en valeur l'amitié face à la famille, on montre que l'importance accordée aux amies surpasse celle attribuée à la relation amoureuse. Par exemple, alors que Maurice est obnubilé par la beauté d'Angéline et qu'il est sur le point de lui avouer son amour, Angéline ne pense qu'à Mina<sup>198</sup>. Même Lucette, qui rend visite à Jean Sylvestre, est heureuse de le voir, mais choisit de partir pour retrouver Claire<sup>199</sup>. Maryse aussi priorise sa relation avec Marité, car lorsque Michel affirme qu'il n'a aucun intérêt à fréquenter Marité, Maryse n'en tient pas compte et demeure impliquée dans la vie de son amie jusqu'à la fin du roman. Lors du mariage de Marité, Maryse préfère s'y rendre seule que de rater l'événement : « Maryse avait hâte d'y assister ; elle n'avait jamais vu de noces chics. Mais Michel lui avoua qu'il détestait Marie-Thérèse. Pour des raisons obscures. Il n'aimait pas non plus les noces. Il n'irait pas. [...] finalement elle se présenta seule et endimanchée à la chapelle du Sacré-Cœur

---

<sup>196</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.36.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p.111.

<sup>198</sup> Ces éléments sont écrits sous forme de discours rapportés à travers une lettre de Maurice à Mina, ce qui met l'accent sur les propos et sur la situation, puisqu'ils sont suffisamment important pour être écrits sous une autre forme narrative. Voir Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Éditions BQ, coll. « Bibliothèque québécoise », 2015 [1882], p.33.

<sup>199</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.119.

[...] <sup>200</sup>. » L'aversion de Michel pour les amies de Maryse se manifeste à nouveau lorsque celle-ci lui présente Marie-Lyre : « Elle l'avait même présentée à Michel qui ne l'avait pas aimée. C'était étonnant, tout de même, une si belle fille ! Michel s'était contenté de déclarer que Marie-Lyre était une vraie folle, catégorie de femmes qui semblait surpeuplée<sup>201</sup>. » Aux yeux de Maryse, la relation amicale est plus importante que l'opinion de son amoureux, qui, d'ailleurs, généralise grossièrement à propos des figures féminines du roman. L'amitié est mise à l'épreuve par les personnages masculins qui tentent de déconstruire les liens qui unissent les personnages féminins. Néanmoins, les marques d'affection présentes dans les discours des personnages du système amical montrent que l'amitié l'emporte, car cette remise en question proposée par Michel est refusée par le personnage de Maryse qui confirme la valeur de sa relation avec ses amies. D'ailleurs, c'est après cette scène du roman que les jeunes femmes deviennent plus intimes et qu'elles se voient davantage<sup>202</sup>.

Les écrivaines évincent les partenaires amoureux, et donc la relation matrimoniale en germe, en plus de permettre à l'amitié de faire de l'ombre à l'autre grand système social qui régule la vie des femmes : la famille. Il semble important pour les écrivaines de rappeler au lecteur par les différents signes et par les appellations utilisées par les personnages que le système amical demeure toujours actif malgré les épreuves de l'intrigue.

### 3.1.1 La première fonction de l'amitié : vivre le quotidien *ensemble*

Il va de soi que lorsque l'on observe une relation amicale entre les personnages féminins, on note que les femmes offrent une présence rassurante à leurs amies. Au

---

<sup>200</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.60.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p.75.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p.108 et 101.

moment où celles-ci traversent une épreuve, le scénario leur propose une forme de réconfort auprès de l'une des leurs. Nancy F. Cott explique que cette sensibilité est particulière à la relation entre femmes :

The sex-role division of the eighteenth century impelled women toward friendship and sisterhood with one another for two corollary reasons. Women characterized by "heart" presumably would seek equivalent sympathies in their friends. And just as women were viewed as inferior to men in rationality, men could not be expected to respond in kind to women's feelings<sup>203</sup>.

Nancy F. Cott précise tout de même qu'à l'intérieur des romans du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, les personnages féminins étaient perçus comme inférieurs aux personnages masculins, et donc que ceux-ci ne « s'abaissaient » pas à exprimer tant d'émotions empathiques. Or, cette particularité de pouvoir exprimer de la sympathie est l'une des raisons qui poussent les femmes les unes vers les autres et qui contribuent à leur bien-être mutuel. Elles ont des habiletés sociales pour éprouver du souci envers leurs amies, et elles amènent un climat d'entraide sur le plan personnel et professionnel.

Cette sympathie et cette proximité qui existent au sein du microcosme sont d'autant plus importantes lorsque les amies font face à un moment significatif. Par exemple, le deuil d'un parent proche est une expérience éprouvante<sup>204</sup> pour les jeunes femmes, à laquelle les amies répondront par leur soutien. C'est le cas d'Angéline, qui, après la mort de son père, est détruite<sup>205</sup> et sombre dans une période de deuil où Maurice et Mina interviennent pour l'aider<sup>206</sup>. La douleur du deuil entraîne la chute

---

<sup>203</sup> Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood*, loc. cit., p.168.

<sup>204</sup> Il s'agit aussi d'une épreuve commune : Angéline, Monique et Maryse vivent le décès de leur père respectif.

<sup>205</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.78.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p.78.

d'Angéline, qui provoque le départ de Maurice, ce qui ne laisse, finalement, que Mina auprès d'elle, avant que celle-ci ne quitte pour le couvent. Alors que le deuil se mue en remise en question, les malaises physiques apparaissent dans le quotidien de la jeune femme. À travers cette maladie, Angéline écrit à Mina : « Du reste, que votre bonne amitié me rassure<sup>207</sup> » et encore « Chère sœur, dans les premiers mois de mon deuil, vous avez été un ange pour moi<sup>208</sup>. » Malgré les aspects négatifs qui alourdissent la vie d'Angéline et malgré l'absence physique de Mina, la jeune femme trouve du réconfort dans l'existence même de l'amitié ainsi que dans les lettres envoyées par son amie. En plus de devoir supporter la perte de son père, Angéline doit également accepter le départ de Maurice : « Mon amie, priez pour moi. Chère Mina, je ne suis plus rien, ou au plus, je suis peu de choses pour votre frère ; mais vous êtes et vous serez toujours ma sœur chérie<sup>209</sup>. » Angéline met en valeur le caractère unique de son amie, qui, à l'inverse de Maurice, montre que la relation est pérenne en plus de devenir un élément précieux à sa guérison.

Cette situation est similaire à celle de Monique qui vit aussi le deuil de son père. Alors que Lucette et Claire sont à l'extérieur de la ville, c'est Nicole qui répondra de sa présence aux besoins de son amie.

Tout de suite, Nicole était venue. Lucette écrivit de Percé une grande lettre tendre, et Claire, de Saint-Jérôme. Toutes les deux participaient à l'épreuve de Monique ; elles préféraient peut-être exprimer leur peine par écrit. Il est si difficile de dire de vive voix la sympathie que l'on ressent. Nicole négligeait Alain pour être auprès de Monique. Elle l'accompagna dans les

---

<sup>207</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.90.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p.92.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p.91.

pénibles courses qu'entraîne un deuil, la reconforta surtout de sa présence, de sa chaude amitié<sup>210</sup>.

À ce moment, Nicole fréquente Alain, cependant, elle met cette relation de côté pour accorder plus de temps à Monique, ce que cette dernière apprécie grandement : « L'amitié vigilante, dévouée de Nicole lui mettait aux yeux des larmes de reconnaissance<sup>211</sup>. »

Maryse aussi traverse le deuil de son père qui s'avère être plus difficile que ce qu'elle ne le croyait<sup>212</sup>. Face à ce décès, elle préfère la solitude à la compagnie, et cela inquiète ses amies : « Marité posait beaucoup de questions, elle s'inquiétait du silence de Maryse et la suppliait de lui écrire<sup>213</sup>. » Marie-Lyre fait de son mieux pour aider Maryse : « Elle passait des heures à parler de cela avec Marie-Lyre qui ne parvenait pas à la faire sortir de l'appartement. Consternée mais compatissante, son amie venait la voir presque à chaque jour et elle essayait de la distraire avec ses aventures tragico-comiques [...]»<sup>214</sup>. » Bien qu'elle ne puisse pas mettre fin à la douleur de Maryse, Marie-Lyre tente de l'apaiser le temps de ses visites quotidiennes.

Les relations amoureuses deviennent par moment des épreuves pour les héroïnes, que ce soit à cause d'une rupture, d'une altercation ou d'un espoir hors de portée des protagonistes. Par exemple, lorsque Mina semble découragée par ses amours absentes, Emma tente de la reconforter :

---

<sup>210</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.83.

<sup>211</sup> Les mots employés montrent l'opinion de Monique quant à la valeur de leur amitié. Voir *Ibid.*, p.84

<sup>212</sup> Peu de temps après le décès de son père, Maryse rompt avec Michel. Les deux événements contribuent à sa douleur. Ce scénario est donc le même que celui d'*Angéline de Montbrun*.

<sup>213</sup> Francine Noël, *Maryse*, op. cit., p.430.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p.431.

Sans flatterie, je m'étonne qu'il tienne si longtemps. Chère Mina, vous m'avez donné bien des soucis. Vous voulez vous marier, et, sous des dehors un peu frivoles, vous cachez tout ce qu'il faut pour n'aimer jamais qu'un homme qui ait du caractère, de la dignité, de la délicatesse, et – j'en demande pardon à ces messieurs – tout cela me semble bien rare. [...] Courage, ma chère. On vous trouve bien un peu frivole, mais on finira par s'avancer, et cette fois-là, j'espère que vous mettrez vos coquetteries de côté [...] <sup>215</sup>.

Emma constate la valeur de son amie qui mériterait, selon elle, un mari exemplaire. Elle arrive à voir au-delà des apparences superficielles de Mina et connaît sa véritable personnalité.

Lucette et Monique vont aussi partager leurs déceptions sentimentales. En fait, Monique réalise que la vie matrimoniale est beaucoup moins joyeuse que ce qu'elle imaginait. Le mari de Monique s'absente souvent de la maison, ce qui lui cause une grande solitude qui est heureusement comblée par la présence de Lucette <sup>216</sup>. Le poids de cette solitude s'accroît au fil du roman et des années qui passent ; Monique sent qu'elle perd sa personnalité à travers son mariage et son rôle maternel. Lucette s'informe régulièrement de son état, en plus d'être présente pour lui remonter le moral <sup>217</sup>. L'inverse est aussi vrai, puisque lorsque Lucette se marie avec Guy Beaulieu, elle constate que la routine familiale est épuisante. À ce moment-là, elle se rapproche de Monique et comprend la réalité quotidienne de son amie <sup>218</sup>.

La vie familiale est aussi difficile pour Marité, qui connaît, comme Monique, le mariage et la maternité auprès de Jean Duclos. Pour Marité, la naissance de leur enfant amplifie le sentiment de la pression sociale qui entoure la maternité et accentue les

---

<sup>215</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.68.

<sup>216</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.142.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p.143-144, 138 et 176.

<sup>218</sup> Francine Noël, *Maryse*, op. cit., p.191.

problèmes de leur couple. Elle trouvera appui auprès de Maryse, qui écoutera ses confidences. De plus, alors que les discussions à propos de l'allaitement sont réprimées par la mère de Marité qui trouve le sujet vulgaire, Marité se tourne vers l'oreille attentive de son amie Maryse. L'allaitement prive Marité de toute forme de liberté et l'oblige à rester constamment près de son enfant en plus de lui causer des douleurs physiques<sup>219</sup>. Elle réalise que la maternité est beaucoup moins parfaite que ce qu'elle croyait, et la seule personne prête à l'écouter parler de sa situation est Maryse.

D'ailleurs, cette dernière sera présente également lorsque Marité et Jean divorceront : aussitôt, Marité contacte Maryse pour discuter de l'événement<sup>220</sup>. Maryse s'inquiète pour elle et ira l'aider à plusieurs reprises avec les tâches domestiques<sup>221</sup>. Maryse aura aussi besoin de ses amies lorsqu'une dispute violente éclate entre elle et Michel. Marité l'écoute et tente de rester objective et lucide quant à la situation qui, pour Maryse, demeure teintée des sentiments qu'elle ressent envers Michel<sup>222</sup>. Marité sera même en colère après leur rupture, car elle voit que Maryse paie le prix matériel de la séparation<sup>223</sup>. Cet événement brise la conception de l'amour qu'a Maryse et la désillusionne de l'image qu'elle s'était faite de sa relation avec Michel.

Les figures féminines vivent aussi des moments heureux qu'elles souhaitent souligner avec leurs amies, ou encore, elles manifestent de l'intérêt pour leur vie quotidienne, comme Mina le fait envers Angéline : « Vous me demandez des détails sur la vie que je mène. Vous voulez savoir qui je reçois, ce que je fais<sup>224</sup>. » Alors

---

<sup>219</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.124 à 127.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p.132.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p.212.

<sup>222</sup> Francesca D. Benedict, « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », *Voix et Images*, vol.18, no.2, hiver 1993, p.270.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p.270 et p.378.

<sup>224</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.90.



qu'elles sont séparées par la vocation religieuse de Mina, cette dernière s'intéresse toujours à son amie, tout comme Lucette, qui vient tout juste d'apprendre qu'elle passera l'été à Gaspé, souhaite aussitôt en informer ses amies : « Il fallait absolument que, tout de suite, Lucette vît son amie Claire pour lui apprendre la grande nouvelle<sup>225</sup>. » Elle partage sa joie avec ses amies qui l'accompagnent même à la gare le jour de son départ<sup>226</sup>. Les amies sont conscientes de ce que représente ce voyage pour Lucette et choisissent de lui accorder de l'importance. Elles créent un rituel pour souligner cet événement et le valorisent tout autant que Lucette. Lorsqu'elles seront séparées, elles lui écriront plus d'une fois pour s'informer de ses activités. Ces lettres ont une valeur considérable pour Lucette qui attend les missives de ses amies avec impatience<sup>227</sup>, malgré son quotidien animé par le dynamisme du voyage.

L'entrée de Nicole chez les Carmélites provoque plusieurs réactions. Déjà, alors qu'elle s'apprête à leur apprendre la nouvelle, Lucette remarque son air heureux : « Tu rayannes. Il y a quelque chose, sûrement. Dis-le tout de suite, veux-tu, Nicole<sup>228?</sup> » Devant tant de joie, Lucette ne peut qu'être heureuse pour son amie, surtout que depuis quelque temps, elle et Monique s'inquiétaient pour Nicole qui semblait plus réservée et mystérieuse qu'à l'habitude<sup>229</sup>. Monique et Lucette seront secouées à l'annonce de cette nouvelle, car même si cela répond à l'appel de la vocation de Nicole, elles savent qu'elles seront privées de la présence de celle-ci au sein du groupe<sup>230</sup>. La narration progresse de la tristesse au bonheur et montre que les personnages amicaux modulent leurs émotions en fonction de la démarche de leur amie.

---

<sup>225</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.42.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p.88.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p.158.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p.144.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p.160.

La mise en récit du « départ » semble être représentée comme un événement où les amies manifestent leur soutien les unes aux autres, car même lorsque Marie-Lyre quitte Montréal pour Paris pendant quelques mois, Maryse réagit de la même façon que les jeunes femmes de *La plus belle chose du monde*, soit en se montrant heureuse pour son amie, et ensuite en lui exprimant qu'elle va lui manquer. Elles s'encouragent alors dans leurs ambitions, ce qui, d'ailleurs, est l'une des grandes forces du scénario amical<sup>231</sup>. Les écrivaines créent un scénario afin que l'amitié survive à travers ces épreuves, et cette mise en récit propose que la relation persiste et continue de se renforcer avec le temps.

Lorsque l'on observe ces trois premières étapes de la mise en récit, soit la validation et l'affirmation de la valeur de la relation amicale, et les épreuves vécues par les amies et les moments du quotidien que l'on souhaite souligner, on constate que le système amical répond aux besoins affectifs des membres du groupe. Les péripéties vécues par les protagonistes mettent la relation amicale à l'épreuve. En effet, la trame narrative entraîne l'héroïne dans différentes situations problématiques communes aux trois scénarios, comme le deuil ou la rupture amoureuse, qui agissent comme une révélation pour la relation amicale. Il semble d'ailleurs que le couple hétérosexuel épanoui ne peut coïncider ni exister dans le même espace qu'une amitié soutenue. Ce type de soutien et d'accompagnement – même en pensée, en ce qui concerne l'épistolaire – durant lequel les femmes s'emplissent d'affection l'une pour l'autre, témoigne d'une grande amitié<sup>232</sup>.

---

<sup>231</sup> Elaine Audet, *Le cœur pensant, Courtepointe de l'amitié entre femmes*, op. cit., p.16.

<sup>232</sup> Janice Raymond, *A passion for friends : A philosophy of female affection*, États-Unis, Éditions Spinifex Press, 2001, p.218.

En outre, le fait d'insister sur la valeur de la relation permet de modifier la perception du lecteur quant à la fonction de « fille de » et de « femme de » associée aux personnages féminins. En effet, la dimension sociale et la grande implication de l'amitié dans la vie des personnages se voient amplifiées par les preuves fournies par la mise en récit. Ces preuves montrent que les personnages féminins ont la fonction « d'amie » avant toute autre fonction reliée à la famille ou à la relation amoureuse. L'utilisation de l'amitié féminine dans les romans permet alors de contrer les perceptions qui enferment les personnages féminins dans une relation hiérarchique avec des figures masculines. Ces étapes sont nécessaires pour la suite du cheminement des héroïnes et des personnages amicaux. La valeur de l'amitié, le soutien qu'elle procure ainsi que sa présence au quotidien préparent les personnages féminins à percevoir le monde différemment.

### 3.1.2 Une nouvelle vision du monde

La mise en récit du système amical dans l'histoire de l'héroïne lui permet d'amorcer une transformation qui aura des conséquences sur la suite de l'intrigue. Durant cette période de transition, la protagoniste connaît une nouvelle prise de conscience. En octroyant l'espace à l'amitié et en l'impliquant au sein de l'intrigue, les autrices ouvrent la voie à de nouvelles possibilités romanesques pour les personnages féminins.

Par exemple, après avoir reçu le soutien de Mina, Angéline réussit à mettre de côté sa rupture amoureuse et considère davantage sa vie spirituelle. En effet, tout juste après avoir écrit à Mina pour lui signifier à quel point celle-ci l'avait aidée à traverser ces terribles épreuves, Angéline s'exprime à propos des relations amoureuses : « Oui, Mina a choisi la meilleure part. L'amour chez l'homme est comme ces feux de paille qui jettent d'abord beaucoup de flammes, mais qui bientôt n'offrent plus qu'une cendre

légère que le vent emporte et disperse sans retour<sup>233</sup>. » Angéline, avec le réconfort de Mina, constate que les relations amoureuses sont éphémères en plus de devenir dénuées d'intérêt. En les comparant à la vocation religieuse, Angéline réalise que Mina a fait le meilleur choix, soit celui qui valorise davantage la spiritualité. Au début de l'intrigue, la cour de Maurice teintait le quotidien de la jeune femme et semblait la diriger vers un avenir matrimonial. Or, la complicité de Mina provoque une modification de la perception d'Angéline : l'amour conjugal lui semble maintenant superficiel.

En se détachant de l'histoire d'amour telle qu'elle était écrite par les hommes, Angéline de Montbrun affirme sa fidélité à une autre vision de l'amour, où les femmes ne sont plus que de pauvres victimes d'une passion masculine inconstante. Au prix d'une souffrance personnelle extrême – souffrance partagée par les femmes qui lui ont servi de modèle –, Angéline de Montbrun est capable d'affirmer son pouvoir sur sa propre vie et sur sa propre vision de la réalité humaine<sup>234</sup>.

Même Mina, qui désirait elle aussi trouver l'amour, remet en question ce destin lors des échanges avec Emma : « Vous dites, chère amie, que la seule chose triste, ce serait d'être aimée par-dessus tout<sup>235</sup>. »

Monique se questionne également à propos de ce qu'elle croyait être le bonheur. Elle ressent une solitude constante dans sa maison familiale, alors qu'elle imaginait la vie matrimoniale comme la vie rêvée. Elle invite Lucette régulièrement pour avoir de la compagnie. Après les bons mots de Lucette qui tente d'apaiser sa solitude, la discussion se poursuit à propos de la recherche du bonheur. Lucette affirme :

---

<sup>233</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.93.

<sup>234</sup> Mary Jean Green, « Laure Conan et Madame de La Fayette : la réécriture de l'intrigue féminine », dans *Relire « Angéline de Montbrun » au tournant du siècle*, Montréal, Nota Bene, 2004, p.203.

<sup>235</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.54.

Le bonheur, il est en soi, paraît-il. On le fait nous-mêmes. Je n'ai jamais oublié ce jour que nous avons passé au couvent Villa Maria, avec Mère Sainte-Marie. Il faisait un temps merveilleux [...] Mère avait dit tout à coup : « Mes petites filles, on fait soi-même son bonheur ». Elle l'avait répété deux fois, sans explication. J'avais cru qu'elle allait nous faire un sermon. Aujourd'hui, je réentends sa phrase, et je l'interprète comme une simple constatation qu'elle nous servait d'exemple, sans intention de prêcher, sous l'impulsion du moment. Elle devait soudain se sentir heureuse et contente de son choix.

– Elle avait raison pour elle peut-être mais pas pour moi, dit Monique ; non, je ne fais pas moi-même mon bonheur, je le défais. J'aime Maurice. J'aime mes enfants. Mais ce n'est pas tout le temps le bonheur. Il y a toujours des montagnes d'inquiétudes, de soucis, de désirs non réalisés, obsédants<sup>236</sup>.

Les échanges avec Lucette lui font réaliser que sa vie n'est pas aussi heureuse qu'elle ne l'aurait cru. Monique prend conscience qu'elle avait idéalisé cette vie matrimoniale et familiale. Après cette discussion, les amies savent qu'elles doivent elles-mêmes faire des choix en fonction de leur propre bonheur et chercher à aller au-delà des attentes liées à la vie de famille.

Ce type de réalisation se produit aussi chez le personnage de Maryse. Alors que Marie-Lyre vit une rupture, elle rencontre Maryse pour discuter de ses problèmes de cœur. Marie-Lyre affirme :

– [...] C'est ça mon problème. Maudits hommes, je les haïs tous!

– Moi aussi, fit Maryse, par sympathie.

---

<sup>236</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.145-146.

Et elle se mit à parler de Michel, qui n'était pas odieux, bien sûr, mais il y avait un malaise entre eux. Elle se dit : « Comment ça se fait donc qu'avec MLF, je finis toujours par parler contre Michel, c'est curieux ça<sup>237</sup>. »

La colère de Marie-Lyre concernant ses propres histoires permet à Maryse de poser un regard différent sur sa relation avec Michel. En lui montrant les points négatifs de sa vie amoureuse, Marie-Lyre amène Maryse à réaliser qu'elle-même ne vit pas une relation idyllique. Comme Maryse le souligne, ce n'est qu'en présence de Marie-Lyre qu'elle se permet cette ouverture et cette sincérité par rapport à sa relation.

Un peu plus tard, Maryse a une autre prise de conscience à la suite d'un épisode violent entre elle et Michel. Lorsque ce dernier la blesse physiquement, Maryse se tourne vers Marité<sup>238</sup>. Maryse termine sa discussion ainsi : « Par contre, tu sais, je pense que je ne vivrai pas toujours avec lui. J'aurais le goût de connaître d'autre monde ... En tout cas, je ne le laisserai jamais recommencer<sup>239</sup>. » Au début du roman, Maryse ne souhaitait qu'une chose : devenir l'amoureuse de Michel avec qui elle imaginait un avenir heureux. Au fil de l'intrigue, la relation se dessine de plus en plus négativement, ce que Maryse réalise seulement en discutant avec ses amies. Elle prend conscience de son propre pouvoir d'agir, c'est-à-dire qu'elle peut mettre fin à la relation et entreprendre des actions qui mèneront à son bien-être.

La présence du système amical s'apparente à un dispositif mis en place pour offrir la possibilité à l'héroïne de prendre conscience des éléments qui entravent son parcours agentif, et lui permet de réaliser qu'elle n'est pas dans l'obligation de se limiter à ces situations. Elle arrive à faire une introspection et à développer un nouveau

---

<sup>237</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.139.

<sup>238</sup> À noter qu'elles se tournent l'une vers l'autre : le système du soutien affectif est alors réciproque.

<sup>239</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.320.

point de vue sur sa propre vie, et donc, à se projeter au-delà du scénario amoureux convenu. Selon bell hooks, cette prise de conscience est essentielle :

Before we can resist male domination we must break our attachment to sexism ; we must work to transform female consciousness. Working together to expose, examine, and eliminate sexist socialization within ourselves, women would strengthen and affirm one another and build a solid foundation for developing political solidarity<sup>240</sup>.

Le potentiel de cette nouvelle vision personnelle du monde se développe et tend vers l'espace collectif, social et politique. Il émerge donc de ces discussions une envie chez les protagonistes d'explorer de nouvelles avenues pour la suite de l'intrigue, ce qui engendre le début du parcours agentif.

### 3.2 L'agentivité sociale

Le parcours agentif de l'héroïne s'amorce à la suite de cette prise de conscience engendrée par l'amitié. L'héroïne sait maintenant qu'elle a des adjuvants pour avancer dans son parcours agentif. Ce concept d'agentivité, selon Barbara Havercroft, constitue une façon « [d']agir sur et dans sa vie par l'écriture et la réflexion<sup>241</sup>. » Elle précise : « l'agentivité implique une interaction complexe entre le sujet féminin et sa société, dans la mesure où ses actions sont susceptibles d'apporter des transformations sociales sur le plan des normes, des limites, des possibilités et des contraintes<sup>242</sup>. » À travers l'amitié, les personnages féminins accèdent à une vision collective qui leur permet de dépasser leurs actions et leurs points de vue individuels. Dans cette section, nous observerons comment la relation amicale influence le rapport entre le sujet féminin et

---

<sup>240</sup> bell hooks, *Feminist Theory : from margin to center*, South End Press, Boston, 1984, p.47.

<sup>241</sup> Barbara Havercroft, « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », *Dalhousie French Studies*, no. 47 (été 1999), p.108.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p.94.

la société. Comme l'explique Véronique Lord, ce concept peut se décliner dans plusieurs sphères de vie des personnages :

L'agentivité est la capacité d'agir en fonction de ses propres intérêts (Gardiner, 1995, p. 4), ce qui implique de s'autodéterminer, de prendre des décisions et d'agir de manière autonome (Messer-Davidow, 1995, p. 26). Elle suppose la possibilité d'effectuer des changements dans trois registres : la conscience individuelle, la vie personnelle et la société (Messer-Davidow, 1995, p. 28) et éventuellement de faire un lien entre expérience personnelle et réalité collective, entre malaise ou souffrance vécue sur le plan individuel et oppression par les institutions sociales et politiques (Messer-Davidow, 1995, p. 40). Comme le soulignent les théoriciennes auxquelles nous faisons appel, l'agentivité prend toujours place à l'intérieur de rapports de pouvoir (Gardiner, 1995, p. 6)<sup>243</sup>.

Nous étudierons la façon dont la relation amicale contribue à la capacité d'agir des figures féminines ainsi que les résultats de ces actions sur la vie des protagonistes. Cette indépendance permet aux figures féminines de se dissocier des intrigues romanesques qui seraient susceptibles de les ranger dans un cadre hégémonique où elles se retrouvent impuissantes. Il devient alors intéressant d'observer comment le système amical sert à influencer les transformations sociales et professionnelles vécues par les personnages féminins, et de quelles façons s'articule le processus de ces changements.

D'ailleurs, si l'amitié s'avère aussi valorisée et aussi influente sur les figures féminines, le système amical met en récit une sororité qui stylise les rapports des femmes entre elles de manière beaucoup plus vaste qu'avec les actants masculins. La sororité est un concept qui tient compte de plusieurs nuances politiques et sociales. D'ailleurs, bell hooks précise que la sororité a souvent été associée à la situation dans

---

<sup>243</sup> Véronique Lord, « Une voix féminine contestataire des années 1930: agentivité et écriture dans *Dans les ombres* d'Éva Sénécal », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2009, p.20.



laquelle les femmes sont victimes d'oppression<sup>244</sup>. Or, ce qui unirait les femmes serait la prise de conscience commune et les actions mises en place pour reverser les idéologies patriarcales qui les confinent dans un rôle précis et solitaire<sup>245</sup>. Le système amical est déjà empreint d'une sororité qui se consolide au fil du parcours agentif des personnages. En effet, la sororité agit de concert avec l'agentivité et offre aux héroïnes un soutien unique qui contribue à leur épanouissement. C'est ce qu'explique bell hooks dans son ouvrage *Feminist Theory : from margin to center* :

Women came together in small groups to share personal experiences, problems, and feelings. From this public sharing comes the realization that what was thought to be individual is in fact common : that what was thought to be a personal problem has a social cause and a political solution. [...] Women learn to see how social structures and attitudes have molded them from birth and limited their opportunities. They learn to develop self-esteem and to appreciate the value of group solidarity<sup>246</sup>.

Les héroïnes, dans le but de s'affranchir des limites qui restreignent les possibilités qui s'offrent à elles, agissent ensemble pour obtenir un changement sur le plan personnel, social et politique. Ceci constitue la définition de la sororité : il s'agit de se réunir pour arriver à transformer une réalité existante<sup>247</sup>. Nous observerons les modifications possibles de l'agentivité sociale des personnages de l'amitié féminine lorsque la sororité s'immisce dans la relation.

Dans cette optique sociale, il est d'autant plus important de considérer la période dans laquelle l'œuvre est parue. En effet, les actions et changements opérés par Angéline et Mina seront différents de ceux faits par Maryse et Marité, puisque l'époque

---

<sup>244</sup> bell hooks, « Sisterhood : Political solidarity between women », *Feminist review*, no. 23, 1986, p.129.

<sup>245</sup> *Idem*.

<sup>246</sup> bell hooks, *Feminist Theory : from margin to center*, *op. cit.*, p.48.

<sup>247</sup> Estelle Ferrarese, « bell hooks et le politique : la lutte, la souffrance et l'amour », *Recherches féministes*, vol. 25, no. 1, 2012, p.186.

dans laquelle elles évoluent suscite des ambitions et des gestes bien différents, mais qui se rapprochent par le sens qu'ils donnent à la vie des personnages.

Le processus agentif alors commence par la prise de parole des protagonistes. Les encouragements et les discussions qui surviennent au cœur du système amical incitent les personnages féminins à se découvrir afin qu'elles arrivent à se sentir suffisamment libres et acceptées pour exprimer leurs opinions quant à la religion, la littérature, et la politique.

### 3.2.1 Adopter ou défier : poser sa réflexion religieuse

Les personnages amicaux ont des discussions qui suscitent parfois la remise en question ou la consolidation des enseignements religieux. Chez Conan, Mina, dans la première partie du livre, est davantage attirée par les sorties mondaines que par les pratiques religieuses, mais la mort de Charles de Montbrun, les encouragements d'Angéline et l'échange épistolaire tenu avec Emma l'amènent à réfléchir sur les valeurs qui entourent sa vie, ce qui l'entraîne à choisir la voie de l'investissement spirituel en entrant au couvent<sup>248</sup>. Leurs discussions lui ont permis de se construire un nouveau point de vue à propos de la vie spirituelle. Au moment où elle voit Mina prendre le voile, Angéline découvre elle aussi un nouvel intérêt pour la religion : « Autrefois, gâtée par le bonheur, je ne comprenais pas la vie religieuse, je ne m'expliquais pas qu'on pût vivre ainsi, l'âme au ciel et le corps dans la tombe. Maintenant, je crois la vocation religieuse un grand bonheur<sup>249</sup>. » Devant la nouvelle ferveur religieuse de Mina, et puisqu'elle-même est allée au couvent pour vivre son deuil, Angéline croit maintenant que la vocation religieuse est une possibilité pour

---

<sup>248</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.79.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p.131.

s'accomplir professionnellement et personnellement, alors qu'elle la trouvait auparavant incompréhensible.

À l'inverse, dans *La plus belle chose du monde*, Claire affiche rapidement la distance qu'elle ressent face à la religion : « Claire, au contraire, accusait Dieu de cruauté, ne comprenait pas pourquoi tant de souffrances sévissaient partout. [...] Lucette, qui comme Nicole, tenait de sa mère une religion comportant la patience, l'endoctrinait [...] <sup>250</sup> . » Lucette et Claire s'opposent quant à leur position religieuse, bien qu'elles fréquentent toutes les deux la même école catholique. Elles respectent cette différence et discutent des raisons qui les poussent chacune dans leurs idées respectives.

Le fait que la religion soit au cœur des discussions entre les personnages féminins rend possible la remise en question des croyances. La mise en récit ne vise pas nécessairement l'affranchissement de la spiritualité, mais sert plutôt d'initiation à la liberté de pensée. Cela génère d'ailleurs de nouveaux questionnements pour Lucette et Monique qui adhéraient autrefois aux principes religieux, car elles douteront à leur tour de leurs convictions. Après la lecture d'une lettre de Claire dans laquelle elle raconte son quotidien mouvementé, les deux autres amies discutent : « La religion impose ses lois morales, et les théories qui prêchent l'égalité des sens et de l'âme ne peuvent s'accorder avec elle. Comment s'accorderaient-elles ? [...] Peut-on demeurer catholique sincère et, sous prétexte d'être humain, empiéter sur la marge<sup>251</sup> ? » Malgré ses convictions, Lucette conteste certains enseignements, surtout qu'elle-même, à ce moment de l'histoire, se retrouve au centre de plusieurs prétendants qui la courtisent.

---

<sup>250</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.35.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p.173.

En ce sens, l'amitié motive les discussions et l'introspection des personnages afin qu'ils arrivent à se construire de nouvelles réflexions ou à remettre en question leurs opinions.

Si toutefois on avance dans le temps pour rejoindre le personnage de Maryse en 1970, les personnages féminins ont une tendance marquée vers l'affranchissement de la pensée religieuse. Par exemple, Maryse dépeint son éducation au couvent comme étant négative et elle refuse que toute forme de religion teinte sa vie. Cette autonomie se fait surtout par le refus de certains gestes, comme lorsque Marité et son conjoint, malgré la pression exercée par les parents, refusent de faire baptiser leur enfant. Néanmoins, de façon symbolique, Marité demande à Maryse d'être la marraine de l'enfant. Ce choix concorde avec la pensée de Marité, car bien que la notion de marraine soit religieuse, l'absence du baptême officiel ainsi que l'aversion de la religion par Maryse<sup>252</sup> montre qu'il s'agit d'une décision qui réinvente le concept. En nommant son amie comme marraine, Marité s'assure que Maryse sera toujours présente dans la vie de l'enfant et, surtout, dans la sienne. Il s'agit ici de former une entente qui stabilisera la relation des jeunes femmes au fil du temps au-delà du mariage et de la maternité.

Le rapport à la religion n'est pas identique chez les personnages du système amical. Les années qui séparent les œuvres, la vocation religieuse ou les choix personnels révèlent que les membres du microcosme peuvent avoir des opinions différentes et que celles-ci sont mouvantes tout au long de l'intrigue. Les choix narratifs montrent que la réflexion à propos de la religion évolue au cœur des discussions tenues entre les amies. En ce sens, la mise en récit crée plusieurs renversements de la pensée

---

<sup>252</sup> Maryse a fait son éducation dans une école religieuse où son expérience est teintée négativement par le souvenir de Sœur Sainte-Monique qui agissait avec méchanceté envers elle. Puisqu'elle était au couvent par charité, elle devait faire des corvées dans l'établissement ; elle était donc mise à l'écart des autres pensionnaires.

des personnages, comme on peut le voir avec le personnage de Mina qui troque ses habitudes mondaines pour la piété chrétienne. La situation de Maryse est l'inverse de celle de Mina, c'est-à-dire qu'elle a connu une enfance religieuse, mais une fois devenue adulte, elle refuse les rites catholiques. Dans *La plus belle chose du monde*, Nicole entre au couvent alors que Claire semble incapable d'adhérer aux principes religieux. La narration montre alors le système amical en équilibre quant à la religion : alors qu'un personnage la remet en question, un autre personnage y adhère complètement. Néanmoins, l'amitié survit aux changements sociaux en général et à la place de la religion en particulier, car même si les opinions se modifient au fil de l'intrigue, la relation amicale se maintient. Cette ouverture quant à la divergence d'opinions est permise grâce à la relation qui est déjà consolidée : l'héroïne peut affirmer sa pensée franchement.

### 3.2.2 L'émergence d'une parole autonome par le commentaire littéraire

Comme le mentionne Lucie Robert dans son article portant sur la naissance de la parole féminine dans la littérature québécoise, l'écriture au féminin « contribue à l'émergence d'une parole féminine autonome, c'est-à-dire d'une parole qui construit son propre point de vue<sup>253</sup>. » La parole féminine autonome se manifeste chez les écrivaines<sup>254</sup> qui transmettent ce désir d'expression à leurs protagonistes. Toujours selon Lucie Robert, la formation des opinions des femmes relève de leurs discussions à propos de leurs lectures. En parlant de Didi Lantagne, personnage principal de *La*

---

<sup>253</sup> Lucie Robert, « D'Angéline de Montbrun à la *Chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol.20, no.1, 1987, p.102.

<sup>254</sup> Comme Lucie Robert l'explique, les écrivaines de l'époque sont considérées plutôt marginales, d'une part par leurs styles et leurs genres qui se détachent de l'hégémonie masculine, et d'autre part par le public auquel sont destinés leurs textes. En outre, elles demeurent marginales par le manque de légitimation accordée à leurs œuvres. Voir Lucie Robert. « D'Angéline de Montbrun à la *Chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », Québec, *Études littéraires*, vol.20, no.1, 1987, p.101-102.

*Chair décevante*<sup>255</sup>, elle affirme que « La création d'un point de vue spécifiquement féminin dans le roman passe ainsi par la critique des formes artistiques et littéraires qui constituent l'essentiel de la consommation culturelle des femmes à cette époque<sup>256</sup>. » Les écrivaines donnent l'espace nécessaire à leurs héroïnes pour qu'elles développent leurs propres opinions et qu'elles se sentent valorisées par l'expression de leur pensée.

Cette évolution des points de vue s'opère dès les premières pages de *La plus belle chose du monde*, où les amies discutent de plusieurs sujets, notamment de littérature. Cette passion partagée les entraîne vers différentes lectures et suscite des réflexions sociales propres à chacune. Par exemple, Claire et Lucette vont souvent ensemble à la bibliothèque et s'expriment à propos des œuvres qu'elles ont lues : « Claire avait toujours des livres à lui prêter, et Lucette lui en rapportait qu'elles discutaient avec feu. Elles différaient invariablement d'opinions<sup>257</sup>. » La littérature place les jeunes femmes au cœur de débats où elles défendent leur position à plusieurs reprises. Le récit de cette habitude littéraire montre qu'elles doivent établir leur argumentation et la mettre à l'épreuve devant leur amie. Cet exercice se déroule néanmoins dans un climat où elles sentent qu'elles ont la possibilité de le faire : à cette étape du processus, la relation est déjà consolidée. La dernière phrase de la citation montre qu'à l'intérieur de la relation, les opinions ne sont pas hiérarchisées, au contraire, le discours met en valeur l'égalité des points de vue.

À l'inverse, lorsque Monique tente de discuter des œuvres qu'elle a lues avec Jacques Préfontaine, son prétendant, ce dernier ne réagit pas avec autant d'ouverture :

---

<sup>255</sup> Jovette Bernier, *La chair décevante*, Montréal, Éditions Fides, 2014, 120 p.

<sup>256</sup> Lucie Robert, « D'Angéline de Montbrun à la *Chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *loc. cit.*, p.108.

<sup>257</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.35.

Elle lui prêtait des livres ; quand il les lui rapportait, son interprétation du sujet semblait complètement fautive. Pour un roman bien plus innocent que ceux qu'elle lisait, hélas! d'ordinaire, il lui fit une scène. [...] Jacques prétendit que Monique n'avait savouré cette lecture que pour les situations irrégulières qui s'y trouvaient.

Elle en fut rouge jusqu'aux cheveux, eut envie de le gifler<sup>258</sup>.

En prêtant des livres à Jacques, Monique s'attend à ce qu'ils en discutent comme elle le fait avec ses amies. Or, elle reçoit le jugement de Jacques comme un coup de fouet, puisqu'il réagit avec mépris à propos des romans, sans même en avoir compris l'essentiel, selon Monique. Cette réaction engendre une grande colère pour Monique, ce qui montre que l'espace de discussion au sujet des arts et de la littérature semble plus limité et unidirectionnel lorsqu'elle intègre un personnage masculin, tandis que si les jeunes femmes sont uniquement entre elles, le climat semble libre et respectueux. En effet, lorsque Monique se retrouve avec ses amies, plutôt que de se sentir incomprise, elle se sent valorisée :

Quelle différence, si Nicole, Claire ou Lucette l'accompagnaient. Animées, piquantes, les discussions se succédaient. Monique répétait modestement :

– Que nous sommes intelligentes, quand nous sommes ensemble <sup>259</sup>!

Cette dernière phrase met en lumière le fait que le système amical donne l'occasion aux amies de se percevoir comme étant intelligentes. L'ambiance est très différente lorsque Monique est seule avec Jacques, puisqu'elle a l'impression qu'entre amies leur intellect est mis en valeur par la qualité de leurs échanges qui se déroulent dans le plaisir et l'ouverture, et non dans la colère et le jugement. Par les choix narratifs,

---

<sup>258</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.55.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p.58.

l'amitié permet aux figures féminines de porter un nouveau regard mélioratif sur elles-mêmes. Son groupe d'amies valorise grandement le volet intellectuel, car au moment où elles discutent de ce que pourrait être la plus belle chose du monde, l'une des réponses suggérées est que cela pourrait être les choses de l'esprit et l'intérêt magique de la lecture<sup>260</sup>. Elles apprécient cette matière, tellement qu'elles suivront un cours du soir à l'université pour approfondir leurs connaissances : « C'était vraiment l'amour de la littérature qui maintenant les ramenait à la Faculté des Arts. – Et le plaisir de sortir ensemble, disait Monique<sup>261</sup>. » Ces deux éléments agissent l'un sur l'autre : leur amour de la littérature les rassemble et devient du même coup un prétexte pour leur rencontre.

Dans *Maryse*, la personnalité insoumise de Marie-Lyre aidera aussi Maryse à prendre la place qui lui revient dans le milieu universitaire. Maryse exprime que son grand intérêt pour ses études est malheureusement accompagné d'un malaise constant<sup>262</sup>. La rencontre de Marie-Lyre, qui se déroule dans un cours à l'université, lui permet de se sentir mieux intégrée et de se rallier aux propos émis par la jeune femme. Car Marie-Lyre, à l'inverse de Maryse, a une présence en classe qui ne passe pas incognito : elle s'oppose souvent aux dires de l'enseignant. Déjà, alors qu'elles ne se connaissent pas, Maryse remarque que Marie-Lyre s'affirme avec confiance : « Depuis qu'elle était en littérologie, elle avait pris de l'assurance à propos des textes. Il y avait, dans sa classe, une fille superbe, aux cheveux noirs et luisants, et qui avait dit un jour que Freud était suspect. Cette déclaration avait beaucoup plu à Maryse<sup>263</sup>. » L'affirmation du point de vue des personnages féminins suit alors un scénario clair : la relation amicale rend possible la réflexion libre concernant les textes littéraires.

---

<sup>260</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.195.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p.23-24 et 27.

<sup>262</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.54.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p.69.



Lorsque cette première étape est réalisée, Maryse affirme sa propre pensée devant un personnage masculin. Alors que Coco Ménard tente de lui faire une analyse freudienne de ses rêves, Maryse reprend les propos de Marie-Lyre et ose répondre à son colocataire que ses analyses sont inadéquates et même inutiles. L'étape préliminaire de la discussion entre amies permet à la protagoniste d'établir un point de vue personnel qu'elle sera en mesure d'exprimer par la suite.

Les discussions suscitées par la lecture rejoignent l'idée du *safe space*, qui certes, comme mentionné au deuxième chapitre, peut prendre place dans un lieu précis, mais qui s'installe aussi à l'intérieur de l'amitié même, puisque les amies se sentent libres de s'exprimer sur tous sujets, comme la critique d'œuvres littéraires qui contribuent à l'autonomisation de la parole. Après les discussions qu'elles ont entre elles, les amies sont en mesure de reproduire les habitudes d'affirmation auprès des protagonistes externes au système amical.

### 3.2.3 Les réflexions politiques et philosophiques

Cet espace accorde aux amies la possibilité de s'exprimer à propos de littérature, mais aussi en matière de sujets politiques et philosophiques. D'ailleurs, Mina affirme son patriotisme dans une lettre à Emma : « Je donnerais à tous l'élan patriotique. J'éteignais les lustres des bals, je supprimais l'extravagance des banquets, tout ce qui se dépense inutilement, je persuadais à chacun et chacune de le donner pour la colonisation. [...] Nous sommes nés de la France et de l'Église <sup>264</sup> ». L'accumulation des actions montre l'ampleur de son engouement. Ce n'est qu'avec Emma qu'elle s'ouvre au point où elle révèle sa véritable pensée quant à l'amour de sa patrie<sup>265</sup>. Cette

---

<sup>264</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.52-53.

<sup>265</sup> Bien qu'elle ne remette pas elle-même en question son intelligence et sa curiosité en quelques lignes suivant cet extrait, Emma valorise ses propos et en les questionnant et en les prenant au sérieux. Elle perçoit Mina d'un œil plus juste et optimiste que Mina ne se perçoit elle-même.

réflexion mènera à son éloignement de la mondainité et à son dévouement complet au couvent.

Aussi, après la mort de son père, Angéline réfléchit et se prononce quant à ses opinions politiques. M. de Montbrun est un adepte des valeurs patriotiques françaises et encourage sa fille à apprécier les écrits de Lorimier et de Garneau. Lorsqu'Angéline les relit seule, elle tente de construire sa propre opinion quant à son amour de la patrie :

Souvent mon père et moi le lisions ensemble. « Ô ma fille, me disait-il parfois, quels misérables nous serions, si nous n'étions pas fiers de nos ancêtres ! » Il s'enthousiasmait devant ces beaux faits d'armes, et son enthousiasme me gagnait.

Maintenant, je connais le néant de bien des choses. Que d'ardeurs éteintes dans mon cœur très mort! [...]

Pour faire ce qu'il a fait [Garneau], il faut aller au bout de ses forces, ce qui demande bien des efforts sanglants. Ah! Je comprends cela. Sans doute, je n'y puis rien, mais j'aime mon pays, et je voudrais que mon pays aimât celui qui a tant fait pour l'honneur de notre nom. J'espère qu'au lieu de plonger dans l'ombre, la gloire de Garneau ira s'élevant<sup>266</sup>.

Au moment où Angéline est seule, elle apprend à exprimer son opinion en donnant ses impressions et en distinguant dans son discours les paroles de son père et les siennes à travers un « je » personnel et affirmatif.

Chez Le Normand, les amies s'interrogent dès les premières pages sur ce qui constitue la plus belle chose du monde, puis reviennent sur le sujet de façon ponctuelle jusqu'à la fin du roman, en frôlant d'autres questionnements philosophiques concernant

---

<sup>266</sup> D'ailleurs, le père d'Angéline est monarchiste. Voir Laure Conan, *Angéline de Montbrun, op. cit.*, p.144-146.

leur but sur terre, leur avenir et leur bonheur<sup>267</sup>. Elles discutent également de politique, car au moment où elles réfléchissent à la nature de leur bonheur, l'envie de se rencontrer est suscitée par la fin de la guerre : « Mais le onze, la bonne nouvelle revint indéniable, et le bonheur put librement envahir les âmes. Claire éprouve le désir de revoir ses amies. [...] – La guerre est finie, est-ce croyable <sup>268</sup> ? », dit Nicole aux autres. Elles se tiennent alors au courant de l'actualité et elles sont conscientes du monde qui les entoure.

Ces discussions à propos de sujets politiques et ce désir d'être informées de l'actualité s'observent aussi chez Francine Noël, alors que Maryse se sent acceptée et dénuée de toute pression lorsqu'elle discute avec Marité :

Marité enchaîna sur la Commission Bird et Maryse eut beaucoup de difficulté à se concentrer sur ce que celle-ci disait. [...] le texte qu'elle avait sous les yeux n'était pas plus compréhensible que les paroles de Marité et que toutes les discussions qu'elle avait dû subir depuis sa rencontre avec Michel. C'était absurde, car il ne s'agissait, ici, que de cuisine. Elle avait mal au cœur et elle éprouvait, comme toujours quand des sujets politiques étaient abordés en sa présence, un léger vertige. Elle regarda Marité dans les yeux et se surprit à dire avec assurance et même désinvolture :

-Qu'est-ce que c'est, déjà, la Commission Bird ?

Sans se démonter et sans lui reprocher son ignorance, Marité le lui avait expliqué... Cette soirée avait marqué un jalon important dans l'évolution de l'amitié des deux femmes : l'attitude de Marité était tout le contraire de celle de Michel et, commentées par elle, les questions politiques prenaient un sens.

---

<sup>267</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.111-114.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p.109.

Après cette conversation, Maryse se mit à suivre avec intérêt les débats autour de la Commission Bird [...] <sup>269</sup>.

Dès les premières lignes, Maryse exprime son malaise face à la discussion qui prend une tournure politique ; elle se sent nerveuse et explique ses émotions par son manque de confiance qui surgit lorsqu'elle parle de ce sujet avec Michel. Or, Marité, qui est souvent en opposition avec Michel, répond à la question de Maryse sans porter de jugement envers son amie et tente plutôt de l'inclure dans la discussion. Maryse se sent alors plus confiante et intéressée par ces sujets sociopolitiques. L'amitié permet à Maryse de s'initier et de s'ouvrir aux codes de l'actualité. Comme l'explique Francesca D. Benedict dans son article « La prise de parole dans *Maryse* de Francine Noël », Maryse évolue quant à son affirmation : « Au début, Maryse est totalement dominée par le langage de Michel, elle s'y perd, elle est incapable de s'exprimer dans ce langage qui lui échappe<sup>270</sup>. » Elle est donc rejetée de toute forme de dialogue avec Michel, car il ne considère pas ses opinions comme étant valables<sup>271</sup>. Or, le système amical permet à Maryse de se distancer des idées de Michel, de participer aux discussions et de se construire un point de vue concernant différents sujets. Il contribue également au changement de la perception qu'a Maryse d'elle-même, c'est-à-dire qu'elle peut, elle aussi, réfléchir et s'exprimer sur des sujets dits « intellectuels ».

On ne peut passer sous silence le fait que le sujet concerné est la Commission Bird, qui est une enquête qui vise à dresser le portrait de la situation de la femme au Canada, en plus de proposer des recommandations pour réduire les inégalités entre les

---

<sup>269</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.77.

<sup>270</sup> Francesca D. Benedict, « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », *Voix et Images*, vol.18, no.2, hiver 1993, p.266.

<sup>271</sup> En effet, Benedict renchérit en expliquant que les opinions et les sentiments de Maryse ne sont pas reconnus s'ils divergent de ceux exprimés par les hommes. Voir Francesca D. Benedict, « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », *Voix et Images*, vol.18, no.2, hiver 1993, p.268.

hommes et les femmes. Marité arrive à intéresser Maryse aux enjeux féministes qui traversent leur époque. D'ailleurs, elles auront ce type de conversation à d'autres reprises dans l'œuvre<sup>272</sup> : elles parleront, entre autres, de la contraception et de la façon dont elles sont traitées par les gynécologues masculins<sup>273</sup>. L'ouverture de Marité pousse Maryse à s'informer et à vouloir discuter davantage de ces différents enjeux sociaux. Maryse sera plus sensible à ces inégalités entre les hommes et les femmes et sera même encline à participer à des événements qui dénoncent ces éléments.

Même la perception de sa vie personnelle se modifie après cette discussion avec Marité. En effet, alors que Maryse et ses colocataires ont mangé ensemble, elle remarque qu'à la fin du repas, les garçons se lèvent de table et vont s'asseoir au salon. Marie-Lyre et elle doivent nettoyer les restes de table : « – Faut pas se laisser faire, dit Marie-Lyre, on va tout de même pas travailler pendant qu'y niaient ! Après tout, c'est ta soirée off, Maryse. Laisse tomber ton chiffon-J, on va se faire du fun, nous autres aussi<sup>274</sup>. » Marie-Lyre manifeste son désaccord et encourage Maryse à délaissier les tâches ménagères qui ne devraient pas relever uniquement de sa responsabilité. Ceci remet en question la perception de Maryse quant à la place de la femme à la maison<sup>275</sup>.

La mise en récit montre que la relation amicale initie l'héroïne à des sujets spirituels, littéraires et politiques. Elle ouvre la possibilité pour la protagoniste

---

<sup>272</sup> Elles parleront du FLQ et de leurs actions. Voir Francine Noël, *Maryse*, Montréal, Éditions BQ, coll. Littérature, 1994 [1983], p.145-146.

<sup>273</sup> Elles parlent des effets secondaires douloureux et désagréables de leur méthode de contraception, et du fait que Marie-Lyre déteste les médecins qui semblent tous juger sa vie sexuelle. Voir Francine Noël, *Maryse*, Montréal, Éditions BQ, coll. Littérature, 1994 [1983], p.191.

<sup>274</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.108.

<sup>275</sup> Marie-Lyre dénonce cette réalité plus d'une fois dans le roman. En effet, un peu plus tard (p.197), lors d'une autre discussion avec Maryse à propos des tâches ménagères, elle mentionne à Maryse que les femmes ont « une vocation de torcheuses » et qu'elles sont toutes « des femmes de ménage ». La honte de ne pas avoir une résidence propre revient à Maryse, et non à Michel. Ainsi, cette réflexion sur la place de la femme à la maison influence la vision de Maryse.

d'engendrer un processus réflexif qui lui est propre, afin d'arriver à prendre la parole et à exprimer ses opinions. Celles-ci se développent et s'individualisent au cœur du microcosme amical qui l'entoure et qui est prêt à accueillir ses propos. Cette ouverture à la discussion qu'ont les amies permet une affirmation de soi nouvelle, et ce développement de l'esprit critique contribue au processus agentif<sup>276</sup>. Les figures féminines pourront modifier la perception qu'elles ont d'elles-mêmes et pourront acquérir une nouvelle confiance sur le plan intellectuel afin de s'affirmer davantage auprès des protagonistes masculins. Benedict précise « [d]ans le monde de l'amitié féminine, le contact intellectuel entre femmes est producteur d'intelligence, il permet l'évolution [...] <sup>277</sup> ». Ce contact intellectuel entre les femmes des romans qui nous concernent prend une dimension politique et sociale qui va au-delà de la résistance patriarcale et qui prend en compte la construction et l'affirmation du sujet féminin.

#### 3.2.4 Une ombre sur l'amitié : quand les rivalités s'en mêlent

Malgré le fait que, parfois, les amitiés semblent idéalisées, quelques rivalités entre les personnages féminins se taillent une petite place au sein des intrigues. Car si Mina affirme qu'Angéline est « la plus charmante et la mieux élevée des Canadiennes<sup>278</sup> », elle ressent par moment de l'envie à son égard. Les hommes que Mina porte dans son cœur, soit son frère et Charles de Montbrun, concentrent leurs regards sur la parfaite Angéline qui perçoit à ce moment l'amitié comme « seconde, subordonnée à la romance hétérosexuelle<sup>279</sup> », selon Mina. D'ailleurs, Angéline profite de l'écoute de Mina pour exprimer à quel point tout le monde est heureux dans cette maison où tout semble divin et sublime. Mina, à qui l'on reproche sa superficialité, ne

---

<sup>276</sup> Véronique Lord, « Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans *Dans les ombres* d'Éva Sénécal », *loc. cit.*, p.93.

<sup>277</sup> Francesca D. Benedict, « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », *loc. cit.*, p.267.

<sup>278</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.21.

<sup>279</sup> Lori Saint-Martin, « Mina Darville, Roman inédit », *loc. cit.*, p.107.

peut s'empêcher d'envier cette perfection<sup>280</sup>. Pour elle, c'est plutôt l'inverse : devant les échecs amoureux et son sentiment de ne pas pouvoir atteindre la perfection de son amie, elle se confie à Emma : « Angéline a toute mon amitié, toute ma confiance, mais elle m'est trop supérieure à certains égards. Aucune poussière n'a jamais touché cette radieuse fleur, et conséquemment je m'observe toujours un peu ; avec vous, je suis plus libre<sup>281</sup>. » Elle ressent un sentiment d'infériorité envers l'incomparable jeune femme de Valriant<sup>282</sup>. Malgré tout, Mina occupe la fonction de confidente pour son amie Angéline<sup>283</sup>. Mina arrive à mettre ses sentiments de côté lorsque son amie a besoin d'elle, car « [c]hez Laure Conan, l'amitié entre femmes est un amour éternel, tendre pacte de fidélité<sup>284</sup>. » En effet, alors que les tragédies se multiplient pour les femmes du roman, l'amitié de Mina surpasse sa jalousie.

Chez Le Normand, les tensions se manifestent lorsque le mariage s'interpose entre les amies. Alors que Monique se marie avec Maurice, Claire, Lucette et Nicole ne peuvent s'empêcher de commenter ce choix qui ne semble pas les satisfaire. Pour elles, ce Maurice Longpré représente un obstacle à leur amitié :

Déjà, certains soirs, Monique manquait, à cause de lui, une de leurs réunions. [...] C'était un intrus. Monique parlait beaucoup à son fiancé de

---

<sup>280</sup> Comme l'explique Heinich, « L'ambivalence est ici évidente (et peut-être constitutive de l'amitié féminine ?) entre la générosité de faire partager son bonheur et la perversité de souligner par contraste le malheur de l'autre [...] » Mina, en se comparant à Angéline, voit l'écart immense entre leurs vies : celle d'Angéline brille de réussite et celle de Mina ne connaît que des échecs. Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, France, Éditions Gallimard, coll. Nrf essais, 1996, p.109.

<sup>281</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.53.

<sup>282</sup> Lori Saint-Martin, « Mina Darville : roman inédit », *loc. cit.*, p.108.

<sup>283</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.22.

<sup>284</sup> Lori Saint-Martin, « Mina Darville, Roman inédit », *loc. cit.*, p.107.

ses trois amies, elle les expliquait ; mais dans son égoïsme d'amoureux, il ne songeait nullement, lui, à proposer de les rencontrer plus souvent<sup>285</sup>.

Le sujet des amitiés de Monique au cœur de la discussion montre qu'elle souhaite que ses amies soient intégrées à leur quotidien. Or, Maurice refuse cette proposition. Le mot « intrus » témoigne de l'opinion des trois jeunes femmes : Maurice nuirait à leur amitié. Ce double refus met en lumière le fait que les deux types de relations sont donc très peu compatibles. Néanmoins, elles gardent le silence devant Monique et l'encouragent dans la voie matrimoniale, car elles ne souhaitent que le bonheur de leur amie. Finalement, ces inquiétudes seront calmées par le fait que Maurice doit voyager pour son travail, ce qui laisse plusieurs moments de liberté pour les rencontres amicales.

Cependant, elles peuvent parfois ressentir de l'envie à l'égard de leurs amies. Claire, malgré son détachement face au catholicisme, envie par moment Lucette pour ses convictions religieuses : « – Je devrais être comme toi. C'est parce que je suis méchante, peut-être, et que je ne veux pas assez prier, que j'ai tant peur de n'être pas heureuse<sup>286</sup>. » Malgré le fait qu'elle n'adhère pas aux propositions religieuses, elle remet en question son mode de vie et le compare à celui de Lucette, qui, selon Claire, détient la clé du bonheur.

Pour Maryse, la rivalité se manifeste surtout envers Francine Fauchée qui fait partie du groupe d'amis de Michel. Celle-ci est admirée de tous les hommes qui se taisent et n'osent l'interrompre lorsqu'elle se lance dans un discours<sup>287</sup>. Nous pouvons nous interroger à propos de l'élément qui suscite de l'envie chez Maryse : s'agit-il de l'attention que Michel porte à Francine, ou encore, cette envie concerne-t-elle plutôt la

---

<sup>285</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.136-137.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p.37.

<sup>287</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.97.



capacité de Francine à discourir devant les autres et des marques de respect qu'elle obtient du public ? Ce dernier aspect peut motiver Maryse à se dépasser et à entreprendre son processus de prise de parole. Malgré tout, à la fin de l'histoire, lorsque les femmes du roman sortent dans les rues de Montréal pour manifester pour le droit à l'avortement libre et gratuit<sup>288</sup>, la cause politique déloge toutes les tensions interpersonnelles qui teintaient leur relation. Francine Fauchée, Maryse et plusieurs autres personnages féminins marcheront et agiront ensemble dans la sphère publique, et en oublieront les tensions d'ordre personnel.

Bien que la rivalité se faufile à l'occasion dans le système amical, elle le fait de façon momentanée. Elle se présente lors d'une compétition amoureuse où l'attention masculine est à la clé. La disparition de la rivalité féminine va de pair avec la stratégie narrative de l'évincement des personnages masculins. Les autrices font donc d'une pierre deux coups ; elles libèrent les amies de leur compétition et elles leur ouvrent un nouveau champ de possibilités quant à leur futur maintenant délié du mariage. En effet, lorsque l'idée du mariage apparaît dans l'imaginaire des jeunes femmes, elle entraîne avec elle « l'obligation d'évoluer [pour les filles à marier] dans un espace de rivalité, une situation hautement concurrentielle<sup>289</sup>. » Les personnages masculins prennent le temps des jeunes prétendantes, les empêchant d'être avec leurs amies, ils observent une autre femme que leur compagne, ou encore, ils ne savent plus où donner de la tête parmi les femmes qui sont dans leur vie. Or, lorsque Maurice quitte Valriant, lorsque Maurice Longpré voyage pour le travail, et après la rupture de Maryse et Michel, les hommes sont évincés de la trame narrative et les différends entre les amies les suivent à l'extérieur de l'intrigue.

---

<sup>288</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.466-467.

<sup>289</sup> Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, *op. cit.*, p.50.

En outre, la rivalité est désamorcée si le moment est critique ou si l'on entre dans la sphère publique. Les femmes interrompent les tensions du quotidien et priorisent leur lien sororal et solidaire, comme au moment où Maryse et Francine militent en faveur de l'avortement. Si, dans certains cas, l'entrée dans la sphère publique peut générer des rivalités, lorsque l'on franchit le pas, l'entraide prend le dessus afin de s'encourager vers la réussite. D'ailleurs, bell hooks affirme que la véritable sororité se manifeste dans une relation lorsque les confrontations ont été abordées dans la relation<sup>290</sup>. Le fait que la relation traverse ces différents conflits amène une nouvelle proximité entre les membres du système amical. La rivalité peut d'ailleurs amener les femmes à se dépasser<sup>291</sup>. Par exemple, Mina est jugée pour son côté mondain et subit, par le regard des hommes, la comparaison avec Angéline. Bien qu'une partie de son choix d'entrer au couvent soit lié au décès de Charles de Montbrun et aux autres événements tragiques qui se produisent, l'idée de se remettre en question et la motivation à « devenir meilleure » a germé dans son esprit. Dans la comparaison, les femmes se poussent à se dépasser elles-mêmes. En somme, bien qu'elle semble idéalisée par moment, l'amitié féminine connaît des nuances ; on ne peut nier que la rivalité est une partie de l'amitié, car « À se débarrasser de sa rivale, elle se priverait de sa seule véritable amie et complice<sup>292</sup>. »

---

<sup>290</sup> bell hooks, « Sisterhood : Political solidarity between women », *Feminist review*, no. 23, 1986, p.127.

<sup>291</sup> Selon Éleine Audet, la rivalité entre femmes permet à l'héroïne de s'affirmer et de se réaliser dans ses propres choix. Cela entraîne également une opportunité de se positionner sur le plan de la domination, en obtenant du pouvoir sur quelqu'un. Ainsi, même lorsque la rivalité s'installe, les femmes peuvent développer leur capacité à affirmer et à défendre leurs opinions, en plus de s'affranchir et de faire un pas vers l'autonomie. Malgré les quelques discordes qu'il peut survenir dans les amitiés féminines, il faut tout de même souligner que les personnages féminins traversent ces obstacles et permettent à l'amitié de survivre tout au long du roman. Voir Éleine Audet, *Le cœur pensant, Courtepointe de l'amitié entre femmes*, Québec, Éditions Le loup de gouttière, 2000, p.12.

<sup>292</sup> Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, op. cit., p.100.

### 3.2.5 L'agentivité professionnelle

Les regroupements amicaux entre femmes permettent aux figures de repenser les possibilités qui s'offrent à elles et de s'unir contre des normes auxquelles elles ne souhaitent pas se conformer. Cette citation de Lori Saint-Martin montre les effets de la relation sur ce plan :

L'amitié entre les femmes est donc à la fois la grande sacrifiée de l'ordre patriarcal et un puissant instrument de résistance. Moyen d'échapper aux rôles patriarcaux pour penser autrement l'identité (Audet, 2000: 12), elle aide les femmes à s'aimer elles-mêmes et entre elles, de manière à renforcer leur autonomie, valider leurs perceptions et leur donner une force et une confiance en elles qui leur permet de « rester debout »<sup>293</sup>.

Le système amical contribue au parcours agentif des personnages en les aidant à prendre conscience de leurs forces et de leurs compétences. La série d'étapes préliminaires aux actions agentives est nécessaire pour l'héroïne qui peut maintenant entrevoir une agentivité possible au sein de l'intrigue.

### 3.2.6 La vocation religieuse

Alors que pour certaines, l'autonomie s'acquiert par l'affranchissement de la pensée religieuse, pour d'autres, selon les époques, il s'agit de la voie qui leur permettra de s'accomplir professionnellement et personnellement. « Pour certaines femmes, la religion représentait un refuge et n'incitait guère à la remise en question de l'ordre établi. Pour d'autres, au contraire, elle agissait comme un puissant stimulant invitant au dépassement personnel, à l'action sociale et à la revendication féministe<sup>294</sup> »,

---

<sup>293</sup> Lori Saint-Martin, « " L'amitié, c'est mieux que la famille. " Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *loc. cit.*, p.77-78.

<sup>294</sup> Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.49, no.2, automne 1995, p.171.

affirme Christine Hudon dans son article sur la spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle. L'idée du refuge rejoint en partie les motivations de Mina et Nicole, car elles ont un réel appel de la vocation. Leur entrée au couvent montre qu'elles se refusent à l'aventure amoureuse, préférant un avenir consacré à leurs aspirations personnelles, ce qui rejoint la proposition féministe mentionnée par Hudon. En effet, comme l'explique Lucie Robert en parlant d'*Angéline de Montbrun* :

De ce point de vue, les trois narratrices du roman, Mina Darville, sœur de Maurice, Emma S., compagne de Mina, et Angéline elle-même, peignent un univers masculin superficiel qu'elles condamnent toutes les trois en choisissant de se retirer du monde. Incapables de trouver un compagnon de vie à la hauteur de leurs aspirations, de leur soif de valeurs absolues, Emma et Mina entrent au cloître<sup>295</sup>.

Tout comme Emma et Mina, Nicole n'arrive pas à trouver ce qu'elle cherche dans sa relation avec Alain et se tourne vers le couvent. Leur refus de la relation amoureuse montre qu'elles agissent d'une part pour elles-mêmes, et d'autre part, contre l'hégémonie matrimoniale. Elles se dirigent vers une carrière où elles trouveront satisfaction, car l'investissement personnel dans l'Église peut avoir une fonction émancipatrice<sup>296</sup>. C'est le cas de Nicole qui, dès l'adolescence, fait preuve d'altruisme et aide beaucoup au couvent<sup>297</sup>, car elle croit que le bonheur réside dans les bonnes actions<sup>298</sup>. Avant qu'elle ne prenne sa décision, entrer au couvent représentait pour elle un acte courageux et héroïque<sup>299</sup>. Elle concrétise alors ce qui était auparavant

---

<sup>295</sup> Lucie Robert, « D'*Angéline de Montbrun* à la *Chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *loc. cit.*, p.103.

<sup>296</sup> Cette satisfaction que ressent Nicole fait écho au chaminement de Le Normand, car elle-même se tourne vers la religion lorsque tout semble s'écrouler dans sa vie personnelle. Voir Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.49, no.2, automne 1995, p.180.

<sup>297</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.17.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p.129.

<sup>299</sup> *Idem.*

impensable, soit de devenir elle-même religieuse. L'accomplissement personnel se poursuit une fois à l'intérieur du couvent, puisque malgré le fait que la pratique religieuse soit répétitive, « [d]errière des propos à première vue répétitifs et stéréotypés sur les cérémonies religieuses et sur les pratiques de piété perce une grande diversité de commentaires reflétant la personnalité de chacune, son milieu social et familial, ainsi que son éducation <sup>300</sup> ». Les jeunes femmes se retrouveront, en quelque sorte, dans un autre système amical où elles pourront s'affirmer.

En outre, les pratiques religieuses semblent être un refuge pour Angéline et Mina qui ont vécu plusieurs épreuves<sup>301</sup>. À travers ses souffrances, Angéline gagne en ferveur religieuse et se tourne vers Dieu pour obtenir du réconfort. Certes, cet appel est généré par la disparition de son père dont elle doit faire le deuil, mais il semble que les occurrences du mot « Dieu » mentionnées au deuxième chapitre (environ 154 occurrences) montrent que l'intérêt d'Angéline dépasse ce besoin et est réellement lié à sa foi personnelle qui grandit et dans laquelle elle s'investit. Cet amour pour Dieu se développe de plus en plus lorsque Mina a quitté pour le couvent. Le fait que son amie choisisse la religion amène Angéline à percevoir la foi comme une nouvelle voie de sortie pour fuir son malheur. Ces différents départs semblent agir comme levier à l'investissement de soi dans la religion, car, tout comme Angéline, Mina choisit la spiritualité après le décès de M. de Montbrun.

---

<sup>300</sup> Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p.181.

<sup>301</sup> La mort de Charles de Montbrun, l'accident d'Angéline et le départ de Maurice viendront bousculer leur quotidien.

Emma, l'amie de Mina, joue aussi un rôle important en ce qui concerne sa décision et l'aide à comprendre ses propres sentiments<sup>302</sup>. Alors que Mina considère que la vie religieuse est, certes, admirable, mais triste et austère, l'échange épistolaire qu'elle a avec Emma montre que sa perception évolue. En effet, alors qu'elle ne trouve aucun prétendant suffisamment sérieux pour entrevoir un mariage, Mina s'assombrit. Dans cet état d'esprit, les appels à Dieu sont plus fréquents et elle souligne que malgré le caractère austère de la religion, peut-être que c'est par la dévotion que viendra le bonheur. C'est ce dialogue avec Emma qui l'amène à percevoir la religion et le couvent sous un autre œil, et qu'elle arrivera à comprendre que l'on peut être heureuse en choisissant cette voie.

Même si les amies qui entrent au couvent ne sont pas présentes physiquement lors des rencontres de la cellule amicale, elles n'en sont pas automatiquement évincées. Elles sont toujours considérées comme un membre au sein du microcosme, cependant, leur présence se manifeste différemment. Néanmoins, avant qu'Emma ne prononce ses vœux, Mina lui manifeste ses inquiétudes quant à leur amitié :

Je crains que l'austérité religieuse ne nuise à notre intimité. Il y a une foule de riens féminins qu'il faut dire : l'amitié sans confiance, c'est une fleur sans parfum. Puis, parfois, il faut si peu de chose pour changer l'amitié en indifférence. Il me semble, qu'à certains moments, le cœur est beaucoup comme ces mers du nord qu'une pierre lancée, que le moindre choc va glacer de toutes parts, une fois l'été fini. Prenons garde<sup>303</sup>.

Ce discours sur l'amitié formulé par Mina montre la valeur nécessaire pour que la relation se maintienne. Elle mentionne que l'amitié est fragile et modifiable, ce qui

---

<sup>302</sup> Estelle Dansereau, « Un face à face : le discours épistolaire comme acte de langage dans *Angéline de Montbrun* », dans *Relire « Angéline de Montbrun » au tournant du siècle*, Montréal, Nota Bene, 2004, p.321.

<sup>303</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.56.

sous-entend qu'elle se soucie de sa relation avec Emma. Même si cette dernière est au couvent, leur amitié n'est pas atténuée, tout comme lorsque Mina choisit la voie de la religion, sa relation avec Angéline ne ternit pas. Le scénario déconstruit les doutes de Mina et fait en sorte que les amitiés continuent à se déployer à travers la correspondance.

Pour Nicole, entrer au couvent représente une marque d'héroïsme profond, car elle se sent valorisée par son choix<sup>304</sup>. Or, Claire, Lucette et Monique ne peuvent s'empêcher de penser à Nicole lorsqu'elles se réunissent : « C'est là que le quatuor a tenu sa dernière réunion ; quatuor, car le souvenir de Nicole vit entre elles comme une présence réelle<sup>305</sup> ». Bien que le cloître s'imisce entre les amies, la narration montre que l'absence et l'éloignement ne sont pas suffisants pour évincer Nicole du système amical, car l'affection demeure présente entre les amies. Au contraire, les choix narratifs placent les personnages dans différentes situations professionnelles sans dissiper l'amitié. Les autrices mettent à profit la distance physique entre les personnages et montrent que l'amitié est une relation qui peut survivre, et qui continue d'évoluer, même si les personnages suivent leur quête religieuse.

### 3.2.7 La réalisation professionnelle

La quête professionnelle des personnages ne se réalise pas nécessairement par la religion ni même par un métier concret : c'est la nature des activités et des responsabilités de l'héroïne qui se modifie, afin qu'elle devienne plus indépendante sur le plan financier. Par exemple, Angéline devient gestionnaire du domaine familial à la mort de son père, en plus de devoir s'occuper des avoirs de Véronique Désileux, qui mourra également. Devant autant de changements et malgré son immense souffrance,

---

<sup>304</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.129.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p.192.

la jeune femme réussit à entrevoir un avenir où elle serait socialement présente pour Valriant :

Aussitôt que mes forces seront revenues, je tâcherai de me faire des occupations attachantes. J'aimerais à m'occuper activement des pauvres, comme mon cher bon père le faisait, mais je crains que ces pauvres gens ne croient bien faire, en me parlant de ma figure, en m'exprimant leur compassion, en me tenant mille propos odieux. Craintes puérides, vaniteuse faiblesse qu'il me faudra surmonter.<sup>306</sup>

Le discours d'Angéline met en valeur le fait qu'il est important qu'elle se mette à se soucier des autres plutôt que de se soucier de son apparence<sup>307</sup>. Devant son ennui et ses doutes, elle se confie à Mina. Elle aide Angéline à y voir plus clair et à penser « à ceux qui sont plus à plaindre que moi<sup>308</sup> », comme elle l'affirme. Le schéma narratif met de l'avant une situation dans laquelle l'héroïne doute de ses capacités et la narration répond en mettant de l'avant l'appui de son amie. Car, un peu plus tard, elle fera un don à un missionnaire<sup>309</sup> avec lequel elle correspond, ce qui montre qu'elle reprend le rôle de son père pour la communauté de Valriant et qu'elle se taille une place au sein de l'organisation sociale.

Chez Le Normand, alors que Claire connaît un certain succès en France grâce à ses écrits, Lucette devient accompagnatrice<sup>310</sup>, ce qui lui permet de gagner sa vie en animant des conférences et en donnant des concerts. Lucette est heureuse de sa carrière et souhaite que celle-ci se poursuive, même après avoir eu des enfants. À la suite de discussions avec Monique qui a de la difficulté à accepter le fait que sa maternité et sa

---

<sup>306</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.84.

<sup>307</sup> Rappelons-nous qu'elle est défigurée depuis sa chute au couvent.

<sup>308</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.90.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p.154.

<sup>310</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.141.



vie familiale ont éliminé sa vie personnelle, Lucette ressent le besoin de conserver son emploi qui, malgré ses responsabilités professionnelles, lui offre la liberté. Surtout qu'au XX<sup>e</sup> siècle, le « métier d'épouse et de mère était présenté comme inconciliable avec tout autre métier, a tel point qu'une femme qui voulait exercer une autre occupation voyait *ipso facto* son statut matrimonial contraint<sup>311</sup> ». Néanmoins, Lucette arrive à concilier sa carrière de pianiste avec sa vie de famille, ce qui se reproduit chez les personnages de *Maryse*.

Avant de commencer à écrire de façon plus sérieuse, Maryse trouve un emploi d'enseignante dans un cégep où elle acquiert une indépendance financière, car son salaire lui permet de payer son loyer<sup>312</sup>. Ainsi, lorsque Michel quitte l'appartement, elle subvient elle-même à ses besoins matériels. Elle est consciente que cette autonomie est accessible, car elle a vu Marité conserver son emploi d'avocate après son divorce et même après la naissance de Gabriel. Ici, l'intrigue a déjà mis en valeur l'indépendance de Marité, et c'est grâce à ce modèle préétabli que Maryse sent qu'elle peut réussir.

En bref, les figures féminines valorisent leurs amitiés et les entretiennent avec soin. Les autrices accordent un volume textuel important et un vocabulaire précis à la mise en place de l'amitié, afin que celle-ci arrive à surpasser les autres relations (familiales ou amoureuses de l'intrigue). L'amitié grandit au même rythme que les personnages qui entrent dans le monde adulte. Les figures féminines traversent les étapes déterminantes de leur vie accompagnés de leurs amies : la construction du personnage et la consolidation de l'amitié vont de pair, car l'amitié contribue à

---

<sup>311</sup> Isabelle Boisclair, « L'écrivaine québécoise au vingtième siècle. Parcours d'un sujet problématique », *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, vol.3, no.2, 2000, p.127.

<sup>312</sup> Francine Noël, *Maryse, op. cit.*, p.343 et 404.

l'évolution de l'agentivité sociale du personnage en l'aidant à réaliser sa valeur personnelle et à comprendre l'ampleur de ses capacités professionnelles.

### 3.3 La construction de l'agentivité par l'écriture

L'agentivité sociale entraîne, dans les trois romans du corpus, une agentivité par l'écriture. En effet, pour les personnages féminins des romans, le désir de l'écriture découle de leur intérêt littéraire développé en groupe et de leur prise de conscience de leur capacité d'agir. Avant d'en arriver à l'écriture, elles doivent surmonter plusieurs obstacles, notamment la pression sociale pour se marier et pour remplir leurs fonctions maternelles<sup>313</sup>. Ces obstacles rencontrés par quelques-unes des protagonistes se voient remis en question par l'entremise du système amical lors de la phase de l'agentivité sociale. La relation amicale peut continuer de contribuer à l'agentivité, cette fois-ci par l'écriture. La pratique de l'écriture leur permet de se mettre en récit et de se positionner comme sujet, en plus de leur procurer un lieu où elles sont libres de s'exprimer comme elles le souhaitent. Comme l'explique Barbara Havercroft, l'écriture leur permet aussi de grandir sur le plan personnel :

Au contraire, l'accent porte ici sur la narration du self-empowerment, de la découverte du soi, multiple et divisé, en dépit des embûches du patriarcat. Si « succès » du sujet féminin autobiographique il y a, il réside plutôt dans l'acquisition d'une voix qui lui est propre, et dans la capacité d'agir dans sa vie, de réaliser son potentiel malgré les difficultés sociales, familiales et culturelles<sup>314</sup>.

---

<sup>313</sup> Patricia Smart, « Être écrivaine et " reine du foyer " dans les années 1920 et 1930, Les journaux intimes de Michelle Le Normand », *Voix et Images*, vol.39, no.2, hiver 2014, p.43.

<sup>314</sup> Barbara Havercroft, « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire de France Théoret* », *loc. cit.*, p. 94.

Lorsqu'elles écrivent, les femmes arrivent à trouver une voix qui leur est propre. La pratique de l'écriture contribue à l'acquisition d'un sentiment de satisfaction et d'accomplissement pour les jeunes femmes. Cette pratique est souvent récompensée dans les œuvres, soit par la publication ou la reconnaissance des pairs. L'écriture plus personnelle trouve écho chez les personnages des amies qui peuvent s'y reconnaître :

En prenant la parole, les femmes créeront obligatoirement une nouvelle voix : la voix féminine, décrivant le monde de leur point de vue, décrivant leur expérience. Cette prise de parole est importante, car elle permet de développer un langage commun, un nouveau « verbe » qui rend accessibles et exprimables l'expérience et les connaissances des femmes<sup>315</sup>.

Francesca D. Benedict montre cette double réalité de l'écriture au féminin qui rend publique l'expérience féminine et qui ouvre un nouvel espace d'expression et où les femmes peuvent se découvrir et prendre conscience du pouvoir qu'elles peuvent avoir sur elles-mêmes<sup>316</sup>.

### 3.3.1 L'épistolaire

Les figures féminines du système amical se prêtent à la correspondance qui a toujours été un genre privilégié pour les femmes qui désiraient braver les obstacles liés à l'écriture, et ce depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>317</sup>. Dans les romans, on remarque que l'épistolaire a deux fonctions : d'une part, les lettres permettent aux personnages de garder contact malgré la distance qui les sépare, d'autre part, elle leur permet de s'initier à la pratique de l'écriture. En effet, il s'agit d'une forme plus intime dans laquelle les autrices peuvent se construire et se livrer à leur destinataire.

---

<sup>315</sup> Francesca D. Benedict, « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », *loc. cit.*, p.272.

<sup>316</sup> Barbara Havercroft, « Quand écrire c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », *loc. cit.*, p.94.

<sup>317</sup> Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan*, *op. cit.*, p.98.

Cette pratique nécessite que la narration omnisciente soit délaissée, afin de laisser l'entière de l'espace à la voix de la correspondante elle-même, qui révèle ses pensées et son quotidien, ce qui ouvre les portes à une nouvelle authenticité<sup>318</sup> qui est partagée avec le personnage amical. La lettre devient naturelle et intime<sup>319</sup> et amène les autrices à raconter leurs activités quotidiennes empreintes de leur point de vue subjectif ; la lettre confirme alors sa fonction de transmission de pensées<sup>320</sup>. Mylène Bédard explique cette fonction de la lettre qui ouvre la possibilité aux femmes de se définir elles-mêmes :

Par conséquent, le poids des contraintes qui pèse sur les femmes et leurs discours met en valeur les transgressions, les effets de détournement qui sont produits lorsqu'une épistolière se construit une image d'elle-même plus conforme à ses aspirations individuelles qu'aux rôles fonctionnels et au discours de la Nature qui font alors autorité en matière de repères identitaires du féminin<sup>321</sup>.

La lettre permet une construction véritable de soi pour l'épistolière qui se détache des attentes qui pourraient être associées à son rôle ou à son genre féminin. Par exemple, dans la correspondance entre Mina et Emma, les jeunes femmes, en plus de se raconter leur quotidien, expriment leurs opinions. Plus précisément, Mina réfléchit à propos de la religion et à l'idée de se dédier entièrement à celle-ci, puisqu'Emma est elle-même au couvent. La relation épistolaire influence sa réflexion, car un peu plus tard, elle suivra Emma dans sa vocation religieuse. En ce sens, la lettre représente un espace où

---

<sup>318</sup> Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan, op. cit.*, p.243.

<sup>319</sup> Julie Roy, « Stratégies épistolaires et écritures féminines les canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839) », Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2002, f.103.

<sup>320</sup> *Ibid.*, f.102.

<sup>321</sup> Mylène Bédard, « Les stratégies épistolaires et les rébellions identitaires dans la correspondance (1830-1840) de Julie Bruneau-Papineau », *Recherches féministes*, vol.24, no.1, 2011, p.10.

les jeunes femmes apprennent à se connaître et à développer leur esprit critique, ce qui correspond au « laboratoire identitaire » dont parlent Brigitte Diaz et Jürgen Siess :

Ce laboratoire identitaire qu'est la correspondance a ceci de spécifique que, contrairement au protocole solitaire du journal intime, l'épistolier convoque impérativement sur lui le regard de l'autre. De l'autre auquel il s'adresse, il attend une légitimation de sa personne et de son personnage, et cette attente semble d'autant plus forte que l'épistolier est une femme. Dans le climat de confiance du duo ou du réseau, la lettre se signale aux femmes comme une modalité privilégiée d'accès à soi, propice à engager une véritable « culture de soi »<sup>322</sup>.

Or, nonobstant le fait que la lettre demeure un lieu où les formules littéraires de politesse sont de mises (code épistolaire), elle devient un lieu où l'on peut se libérer des conventions sociales qui encerclent habituellement les femmes de cette époque<sup>323</sup>. Avec Emma, Mina « [...] est capable de suggérer un vrai échange entre amies (ce qui ne ressort pas de ses lettres avec Maurice), se montrant digne de cette amitié, et d'arriver à une meilleure connaissance de soi [...] »<sup>324</sup>. En ce sens, comme l'épistolaire permet une transparence et une honnêteté singulière, Mina confie aussi à Emma ses réelles pensées à propos de la relation entre Maurice et Angéline. Donc, si les lettres de Mina à Maurice ne servent qu'à rassurer son frère, et si les lettres de Maurice à Angéline sont au service de la conquête amoureuse, il semble que ce laboratoire identitaire devient possible dans le roman seulement lorsque deux personnages féminins correspondent.

---

<sup>322</sup> Brigitte Diaz et Jürgen Siess [dir.], *L'épistolaire au féminin Correspondances de femmes*, Presse universitaire de Caen, 2006, p.9.

<sup>323</sup> Mylène Bédard, « Rhétorique et autoreprésentation : la pratique épistolaire des femmes en temps d'insurrections », Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2014, f.120-121.

<sup>324</sup> Estelle Dansereau, « Un face à face : le discours épistolaire comme acte de langage dans *Angéline de Montbrun* », dans *Relire « Angéline de Montbrun » au tournant du siècle*, Montréal, Nota Bene, 2004, p.321-322.

Ce caractère intime et la confiance établie entre le destinataire et la rédactrice des lettres permettent à cette dernière de prendre la posture qu'elle désire et qui lui convient à travers ses mots. « Mais perçant cette inquiétude, c'est aussi l'énergie d'une conquête qui porte ces correspondances, celle de l'écriture : l'ego qui prend forme et consistance dans la lettre est toujours déjà *ego scriptor*. La correspondance devient le banc d'essai, le champ d'expérimentation d'un être, mais aussi d'une œuvre en gestation <sup>325</sup>. » La rédaction des lettres témoigne d'un lien privilégié entre les participantes de la correspondance, puisqu'elles légitiment les écrits de l'autre en acceptant l'image que l'autrice propose d'elle-même. Cette construction de soi par la main de l'autrice entraîne une émancipation de celle-ci qui s'affirme par le geste de l'écriture et par sa définition d'elle-même, ce qui contribue également à son processus agentif. La correspondance donne aux héroïnes l'occasion de mettre à profit leurs aptitudes scripturaires et de travailler à élargir et à cultiver ce volet intellectuel.

Ces femmes prennent la parole et s'inscrivent dans la pratique épistolaire afin de s'affirmer à travers un « je » intime. Leurs discours se distinguent par leur sincérité et par la prise de conscience de leur voix : « Les épistolières et les héroïnes de roman revendiquent avec la même force la vérité des sentiments. La transparence des cœurs et l'authenticité de la confiance constituent des thèmes majeurs dans les romans et dans les correspondances <sup>326</sup> ». Cette franchise renforce le lien qui unit les correspondantes. Ce sentiment engendre un climat sain qui se rapproche du *safe space* dont il était question dans le chapitre précédent, montrant que la lettre est un espace où les protagonistes impliqués dans une relation d'amitié ont la liberté de s'exprimer. En effet, même lorsque les jeunes femmes se retrouvent séparées, l'espace de la lettre

---

<sup>325</sup> Brigitte Diaz et Jürgen Siess [dir.], *L'épistolaire au féminin Correspondances de femmes, op. cit.*, p.11.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p.31.

devient le moyen de prédilection qui permet la préservation de l'amitié. Il semble que l'éloignement dans l'amitié féminine se manifeste inévitablement dans chacun des romans. Ce mécanisme de scénarisation prend alors un nouveau sens : le choix de l'épistolaire contribue à l'agentivité des personnages, car en plus de les amener vers l'écriture, la lettre offre une liberté et une affirmation de soi aux personnages féminins.

L'organisation des échanges épistolaires de Laure Conan montrent que la relation entre Mina et Angéline résiste à la distance. L'épistolaire est au service de la relation puisqu'à travers la correspondance, Mina est présente pour Angéline lors de sa période sombre : « Mon amie, vous savez que je ne me plains pas volontiers, mais votre amitié est si fidèle, votre sympathie si tendre, qu'avec vous mon cœur s'ouvre malgré moi<sup>327</sup> ». Malgré son humeur maussade et son manque d'assiduité à répondre à Mina, Angéline demeure active dans la correspondance, et grâce à la valeur de la relation, elle arrive à se montrer authentique. En outre, à l'intérieur de ces lettres, les jeunes femmes se racontent leur quotidien : « Vous me demandez des détails sur la vie que je mène. Vous voulez savoir qui je reçois, ce que je fais<sup>328</sup>. » La correspondance répond au scénario de l'éloignement et sert à maintenir la relation dans le quotidien des personnages, même s'ils ne sont pas ensemble physiquement.

D'autres jeunes femmes correspondent de façon ponctuelle, par exemple, Véronique Désileux écrit à Angéline tout juste avant sa mort et souhaite, dans sa lettre, offrir ses avoirs à Angéline. Cette dernière devient donc l'héritière de la ferme et du mobilier<sup>329</sup> qui appartenaient à Mlle Désileux. La lettre a donc un objectif utilitaire pour Mlle Désileux, qui, dans l'urgence, souhaite s'adresser à Angéline une dernière

---

<sup>327</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p.105.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p.96.

fois avant de mourir. Ses derniers souhaits reposent sur cette amitié et ce lien d'entraide, puisqu'elle fait confiance à Angéline pour la gestion de ses possessions et qu'elle désire lui exprimer toute son affection avant qu'elle ne puisse plus le faire<sup>330</sup>.

La structure narrative des œuvres en regard de l'épistolaire est similaire dans *La plus belle chose du monde*, car au moment où Lucette se trouve en Gaspésie pour y passer l'été, les jeunes femmes entretiendront une correspondance afin de maintenir leur relation<sup>331</sup>. Comme nous l'avons déjà mentionné, lors de son voyage, nous avons constaté que Lucette attend avec impatience les lettres de ses amies et qu'elle est très enthousiaste de les lire. Lucette accourt vers le bureau de poste dans la hâte de retrouver ses amies sur papier. Lorsque Lucette ouvre les lettres, elle constate que son auteur est en fait Jean Sylvestre. Elle est aussitôt déçue, car elle aurait souhaité que les lettres proviennent de ses amies. Ainsi, chez Le Normand, les lettres servent à maintenir la relation active entre les jeunes femmes, et ces mêmes lettres amènent chez elles des émotions positives : le simple fait de les recevoir est un baume sur leur ennui. De plus, lorsque le personnage de Claire<sup>332</sup> est à Paris, elle écrit des lettres à Lucette et Monique qui en discutent et comprennent que leur amie ne va pas bien : « Ses lettres indiquent un nouvel état d'esprit<sup>333</sup>. » L'usage de la lettre semble différent ici, puisque l'écriture permet à Claire de transmettre une vision d'elle-même précise et destinée à ses amies, qui, comme le mentionnaient Diaz et Siess, pose un regard<sup>334</sup> sur cette vision intime qui leur est transmise. Or, le lecteur n'a pas accès aux lettres. Le fait que la narration

---

<sup>330</sup> Les sentiments exprimés par Mlle Désileux et par Angéline montrent que l'amitié transcende les classes sociales.

<sup>331</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.88.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p.145 et 172.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p.172.

<sup>334</sup> Brigitte Diaz et Jürgen Siess [dir.], *L'épistolaire au féminin Correspondances de femmes*, *op. cit.*, p.9.



contourne le contenu de celle-ci montre que pour les amies il ne s'agit pas uniquement de ce qui est écrit : le simple fait de recevoir une lettre soude davantage l'amitié.

Si les jeunes femmes sont d'autant plus complices par la réception des lettres de leurs amies, on constate que l'inverse est aussi vrai, c'est-à-dire que ce sentiment est partagé par celle qui rédige les lettres. On peut voir cette réciprocité avec le personnage de Marie-Lyre qui voyage à Paris et qui écrit à Maryse, qui elle, est restée à Montréal : « Au début de l'été, Maryse reçut de Marie-Lyre une lettre qui commençait par l'avertissement suivant : " Ceci est ma dernière missive, ma chère Maryse, car je rentre bientôt ... " Venait ensuite un compte rendu enthousiaste des hauts faits du MLF auquel Marie-Lyre avait adhéré depuis peu<sup>335</sup>. » En plus de traiter du quotidien de Marie-Lyre, la lettre a une valeur politique, car elle s'exprime à propos de sa participation au Mouvement de libération des femmes. De son point de vue, elle présente à Maryse les actions qui ont été posées et ses opinions au sujet du mouvement. Le scénario mis en place montre que l'une des fonctions de l'écriture repose sur le fait que Marie-Lyre exprime des réflexions relevant du domaine social et politique à son amie. Ceci contribue à créer un climat favorable à la réflexion et à la prise de décision. Un peu plus tard, au retour de Marie-Lyre, elles participeront à la marche pour le droit à l'avortement, ce qui témoigne de l'évolution des réflexions amenées par Marie-Lyre dans l'esprit de son amie. Or, en plus d'être bénéfique pour le maintien de la relation, la correspondance provoque des effets positifs pour les participantes tant sur le plan émotif que sur le plan réflexif.

Dans les trois œuvres, on remarque un schéma narratif semblable. D'abord, les jeunes femmes seront physiquement éloignées afin de les mener vers l'écriture. En effet,

---

<sup>335</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.328.

elles devront prendre la plume pour maintenir la relation, car la correspondance est nécessaire à l'amitié. À travers leurs mots, la relation s'enrichit et se développe, car elles racontent à leurs amies comment se déroule leur quotidien, leur sentiment à travers celui-ci, en plus de discuter d'éléments sociaux tels que les mouvements féministes et la religion. La proximité entre les personnages devient plus profonde, car le « je » très intime devient partagé avec le destinataire. Cette transmission de cette vision de soi se produit seulement entre deux correspondantes du microcosme amical. L'épistolaire exerce alors plus d'une fonction : en plus de permettre la survie de la relation, le personnage tente l'expérience de l'écriture dans laquelle il peut s'affirmer et forger diverses opinions, ce qui contribue également à la réflexion de son destinataire.

### 3.3.2 Les pratiques d'écriture

L'épistolaire initie les jeunes femmes à l'écriture et les motive à rédiger d'autres types de textes intimes<sup>336</sup>. En effet, lorsqu'Angéline doit vivre constamment avec le poids du deuil et de la solitude, l'écriture de son journal intime « feuilles détachées » occupe son temps libre et agit à titre d'exutoire : « Cette noble jeune fille, qui s'isolait dans sa douleur, avec la fière pudeur des âmes délicates, écrivait un peu quelques fois. Ces pages intimes intéresseront peut-être ceux qui ont aimé et souffert<sup>337</sup>. » Angéline, qui autrefois était décrite comme une jeune fille sans faille, peut exprimer sa véritable personnalité à travers l'écriture de son journal intime sans se soucier de l'image de la perfection. Elle se permet de révéler ses émotions plus sombre, en toute humilité. La dernière phrase résonne avec la pratique de Madame de Montbrun, la mère d'Angéline,

---

<sup>336</sup> Nathalie Heinich explique qu'il peut y avoir un statut d'épouse de l'esprit, de la science et de la culture. Elle décrit ce statut de femme comme étant celui de « vierge héroïque », ce qui correspond à la femme savante, poétesse et intellectuelle. Ce statut peut être passager comme permanent. Nathalie Heinich, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, France, Éditions Gallimard, coll. Nrf essais, 1996, p.29.

<sup>337</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun, op. cit.*, p.80.

dont les écrits intéressent Angéline et Mina qui ont lu son journal. La rédaction du journal intime se voit aussi chez d'autres personnages, comme celui de Véronique Désileux, l'amie décédée d'Angéline, qui laisse des traces écrites derrière elle : « Parmi les livres de Mlle Désileux, j'ai trouvé un livret dont presque toutes les feuilles sont arrachées [...] Pauvre fille ! elle avait aussi un confident. Je ferai comme elle avant de mourir<sup>338</sup>. » Déjà, les feuilles arrachées du journal de Mlle Désileux font écho au titre de celui d'Angéline – « feuilles détachées » – par leur assonance. L'amitié entre les deux personnages pousse Angéline vers l'écriture. L'intertextualité entre les deux journaux intimes montre qu'Angéline souhaite, elle aussi, prendre la plume.

Cette étape de l'écriture se prolonge dans les romans plus récents où l'écriture du journal intime se transforme en texte de création littéraire. Dans *La plus belle chose du monde*, Claire, l'écrivaine, souhaite être publiée. Après ses nombreuses lectures, elle se sent prête à mettre ses idées sur papier :

Au début, les casiers du petit meuble ne continrent que des enveloppes, quelques feuilles de papier, un cahier cartonné, son journal, sa plume. Aujourd'hui, il regorgeait de paperasses, de cahiers de cinq sous où Claire écrivait. Secrètement elle préparait un volume de vers. Elle avait beaucoup étudié. Le fruit de tant d'années passées dans la lune mûrissait. Elle écrivait facilement, avec joie ; sans cesse, quelque poème germait dans sa tête blonde. Elle ne savait pas si son travail valait quelque chose, mais elle était confiante. Écrire lui donnait une sensation d'ivresse, celle de posséder les raisons les plus profondes de vivre, de ne pas exister en vain<sup>339</sup>.

Son travail lui procure du bonheur, et même si elle est incertaine de la valeur du résultat, elle persévère en raison de son amour pour les lettres. Après plusieurs heures de travail, lorsqu'elle se sent prête à tenter le coup, elle envoie ses poèmes à un périodique qui

---

<sup>338</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p.148.

<sup>339</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.92.

publie ses vers sous pseudonyme. Ses incertitudes quant à la qualité de ses poèmes s'entremêlent avec la fierté de les avoir publiés. Son amie Lucette, qui a lu les poèmes sans savoir que son amie en était l'autrice, lui en parle aussitôt :

-As-tu vu ces vers qui paraissent depuis quelque temps sous la signature de Jacqueline André ? Ils me plaisent beaucoup. On dirait que l'une de nous les a écrits : c'est notre jeunesse, ce sont nos impressions, ce sont nos amours ? Mais nous, nous ne saurions les exprimer aussi bien.

Désormais, Claire eut confiance en elle-même ; ce mince éloge inachevé lui suffisait comme stimulant<sup>340</sup>.

Les actions des personnages se font écho et évoluent : Lucette aide Claire en l'encourageant, et Claire s'inspire de ses amies pour l'écriture des poèmes. Le scénario montre que l'ordre des étapes du processus est important, puisque l'étape antécédente durant laquelle les protagonistes consolidaient leur relation amicale agit comme source d'inspiration pour Claire. En outre, la caution de l'amie remplace celle de la critique littéraire et est suffisante pour légitimer ses écrits. L'amitié contribue à l'agentivité par l'écriture entre autres parce que Claire réalise une œuvre individuelle qui traduit leur expérience collective. Par ses écrits, elle tente de rendre justice à leur complicité<sup>341</sup> et de mettre en lumière leur propre vision du monde.

---

<sup>340</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, op. cit., p.95.

<sup>341</sup> Comme le suggère Barbara Havercroft en parlant de *Journal pour mémoire* de France Théoret, lorsque le personnage et l'autrice agissent de concert, on peut constater une forme d'agentivité « au deuxième degré ». En effet, dans « ce geste métatextuel réflexif, Théoret dit explicitement ce qu'elle est en train de faire, ce qui souligne en même temps le rôle décisif de l'écriture dans son parcours, tant dans le passé que dans le présent » (p.106) Si Le Normand s'inspire de sa propre vie pour l'écriture de son roman et qu'elle écrit comme le fait le personnage de Claire, ce geste métatextuel s'applique également à Le Normand qui, elle aussi, s'est inspirée de ses amies pour les personnages de son œuvre. Voir Barbara Havercroft. « Quand écrire c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », *Dalhousie french studies*, vol.47, été 1999, p.106.

Le personnage de Maryse se prête aussi à l'écriture, et comme Claire et Angéline, elle reçoit de l'aide de la part de ses amies :

- Je suis ta muse, dit-elle, un soir, grimpée sur le divan du salon, ses cheveux luisants dans l'éclat du feu du foyer.

Maryse se mit à rire :

-Non, surtout pas !

Elle revit la triste Elvire, immobile et pathétique sur le divan, enfermée dans son rôle de muse comme le poisson rouge dans son bocal. MLF n'était pas une muse mais son égale, sa répondante.

-Tu es ma *paire*, dit Maryse<sup>342</sup>.

Maryse suggère que ce qui distingue la création littéraire féminine de celle des hommes est que les femmes *agissent* ensemble pour arriver à réaliser leur pièce de théâtre. On constate le prolongement de l'œuvre de Le Normand, dans laquelle Claire écrivait de façon individuelle pour représenter la réalité du groupe. Francine Noël poursuit cette mise en scène en plaçant deux personnages amicaux dans une rédaction commune.

Avant que les jeunes femmes ne rédigent ensemble, Maryse croise la route d'un poète nommé Oubedon qui se sert d'une femme, Elvire Légarée<sup>343</sup>, en mentionnant qu'il s'agit de sa muse. D'ailleurs, le prénom « Elvire » fait écho à la muse de Lamartine, ou encore, au personnage de Molière qui représente une figure de l'innocence. Son prénom la destinait déjà à être passive dans le processus créatif. Or, comme le précise Francesca D. Benedict, « [l]a création féminine ne se nourrit pas de servilité, mais

---

<sup>342</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.502.

<sup>343</sup> Benedict explique aussi que cette situation s'oppose à ce que Maryse et Marie-Lyre tentent de faire. Voir Francine Noël, *Maryse*, Montréal, Éditions BQ, coll. Littérature, 1994 [1983], p.93.

d'égalité [...]»<sup>344</sup>. En affirmant à Marie-Lyre qu'elle est sa paire, Maryse permet l'ouverture d'un échange<sup>345</sup>, où elles sont toutes les deux actantes dans la situation, plutôt que d'être considérées comme un objet, comme l'est d'Elvire Légarée.

Au moment où elle dit à Marité qu'elle est sa paire, les deux amies sont en vacances, près de la mer :

Mais plus elle travaillait sur les textes des autres, plus elle prenait conscience d'avoir, elle aussi, d'elle-même, quelque chose à dire. [...] Maryse lui avait fait lire ses premiers brouillons et, tout de suite, celle-ci avait été emballée. Les deux filles s'étaient vues plusieurs fois au cours de l'hiver et, pour mettre au point le spectacle qu'elles préparaient, elles s'étaient allouées un mois de réclusion à la mer<sup>346</sup>.

Maryse demande l'approbation de Marie-Lyre en lui faisant lire ses brouillons. Leur mois de création devient un temps d'introspection qui leur permet de créer, puisqu'elles s'encouragent mutuellement à le faire. Auparavant, Maryse pouvait détruire ses créations artistiques : « Elle prit les esquisses auxquelles elle travaillait depuis quelques heures et les déchira<sup>347</sup>. » Or, l'amitié modifie le rapport à l'art de Maryse et agit comme moteur à la pratique de l'écriture.

Après avoir subi les humiliations réservées aux gens de sa classe, au pensionnat, après avoir entretenu pendant cinq ans une relation amoureuse à sens unique avec Michel, elle décide de se (re)prendre en main et de se (re)faire une identité, une nouvelle personnalité. C'est par l'écriture qu'elle accède finalement à la parole<sup>348</sup>.

---

<sup>344</sup> Francesca D. Benedict, « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », *loc. cit.*, p.266.

<sup>345</sup> *Idem.*

<sup>346</sup> Francine Noël, *Maryse*, *op. cit.*, p.501-502.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p.38.

<sup>348</sup> Aurélien Boivin, « *Maryse* ou la chronique d'une génération qui se cherche », *Québec français*, numéro 110, été 1998, p.93.

L'écriture devient alors un outil d'expression pour les jeunes femmes, puisque « [c]'est en fait l'accès à l'écriture qui reflète l'acquisition de la liberté tant désirée, comme l'écriture [...] constitue le dernier acte, et le plus décisif de libération<sup>349</sup>. » Leur conception du succès n'est pas nécessaire à l'agentivité : le simple fait d'acquérir sa propre voix et de réaliser l'amplitude de sa capacité d'agir malgré les difficultés sociales, familiales et culturelles<sup>350</sup> suffit à la réussite. Il semble aussi clair que l'écriture contribue à la définition de soi de Maryse, car, comme mentionné lors de la description des personnages, cette dernière provient d'un milieu qui s'éloigne de la communauté intellectuelle qu'elle fréquente à l'université. L'écriture lui permet donc de trouver sa propre place entre ses origines et ce nouveau monde dans lequel elle évolue<sup>351</sup>. Bien que cette pratique soit individuelle, les encouragements émis par leurs amies donnent suffisamment confiance à la protagoniste pour lui permettre de passer à l'acte.

On remarque d'ailleurs un prolongement entre les romans : au départ, les figures écrivent, car elles ont vu d'autres le faire (Angéline), ensuite elles s'inspirent de leurs amies pour leur création (Claire) et finalement, elles participent ensemble à la production littéraire (Maryse et Marie-Lyre). Ces modulations montrent que l'amitié est impliquée de façon différente dans la création littéraire, mais il est évident que les deux relations sont liées.

---

<sup>349</sup> Barbara Havercroft, « Quand écrire c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », *loc. cit.*, p.93.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p.94.

<sup>351</sup> Stéphanie Nutting, « *Bonheur d'occasion* et *Maryse* : lectures croisées, lecture en ronds », *Voix et Images*, vol.18, no.2, hiver 1993, p.256.

### 3.4 Conclusion

Bref, le processus agentif se décline en plusieurs étapes et requiert une stratégie narrative particulière dans laquelle l'héroïne se développe à travers une nouvelle intrigue orientée vers l'agentivité. Ces éléments qui tissent le destin des héroïnes tendent à être constants malgré les années qui séparent les œuvres. Cette constance entre les œuvres fait écho au scénario motif commun des best-sellers élaboré par Jacques Lemieux et Denis Saint-Jacques<sup>352</sup> qui affirment que les best-sellers ont une structure narrative commune, même si les années de parution des romans sont éloignées. Il en est de même pour l'étude *La corrida de l'amour* de Julia Bettinotti, qui explique que les romans Harlequin présentent un scénario *boy meets girl* avec des codes d'écriture définis. En effet, les mécanismes de présentation des personnages et les péripéties qui modifient la relation respectent une séquence précise, tout en comptant des nuances propres à l'histoire<sup>353</sup>. Dans les romans d'amitié de notre corpus, l'organisation romanesque semble la même, c'est-à-dire que l'on note un scénario récurrent, avec des étapes précises dont l'enchaînement est préétabli, qui contiennent chacune quelques éléments variables.

D'ailleurs, ces scénarios prennent vie à l'intérieur du genre romanesque, qui permet entre autres aux autrices d'explorer les personnages féminins et de se questionner à propos de leur identité et de leur agentivité<sup>354</sup>. Un constat émerge de cette

---

<sup>352</sup> Cette étude du scénario observe les best-sellers de 1970 à 1982 et, même si les écrivains s'accordent une liberté quant à certains éléments de l'histoire, leurs œuvres proposent une *fabula* relativement stable. Voir Jacques Lemieux et Denis Saint-Jacques. « Un scénario motif dans le champ des best-sellers », *Voix et Images*, vol.15, no.2, 1990, 10 p.

<sup>353</sup> Par exemple, dans le roman Harlequin, la rencontre amoureuse est une étape commune à tous les scénarios. Cependant, la forme de la rencontre amoureuse peut varier. Voir Julia Bettinotti, *La corrida de l'amour*, Montréal, XYZ éditeur, 1990, p.76-77.

<sup>354</sup> Julia Elizabeth Morris, « L'imaginaire au travail : le roman d'apprentissage au féminin », thèse de doctorat, Université d'Ottawa, Département de Français, 2010, f.60.



affirmation, c'est-à-dire que les autrices, à travers les amitiés féminines, s'approprient le genre romanesque et que les intrigues de leurs romans s'apparentent au roman d'apprentissage. En effet, les trois romans du corpus montrent la construction des personnages féminins par leur agentivité. Le roman d'apprentissage au féminin se compose souvent d'un « processus du "devenir" ou de la venue à soi-même<sup>355</sup> » qui propose une narration centrée sur « la construction, formation ou élaboration en termes identitaires, se révèle également propice à la représentation de la libération féminine parce qu'il vante la centralité du travail pour l'épanouissement de soi<sup>356</sup>. » Au fil de ce scénario agentif, les personnages féminins sont confrontés au monde qui les entoure, doivent se transformer. En ce sens, l'amitié est le moteur de l'apprentissage pour les personnages féminins qui évoluent à travers le scénario agentif.

Les étapes qui fondent les récurrences de ce scénario s'amorcent par l'organisation de l'agentivité sociale. Les autrices montrent la valeur de la relation et la stabilisent dans l'intrigue. La relation devient un pacte scellé entre les personnages qui sert de point de repère pour l'héroïne. Ce point d'ancrage met de l'avant le fait que s'il pouvait y avoir des embûches à la relation, elles ne seront pas de taille pour diviser le microcosme. Ce dernier aide l'héroïne à percevoir le monde de façon différente. Elle prend conscience de ses capacités et réalise que son potentiel peut l'amener à s'affirmer et à se fabriquer des occasions orientées vers ses souhaits professionnels. L'affirmation du personnage s'installe de façon progressive et commence par la prise de parole avant de se diriger vers les gestes significatifs à son agentivité. Ici, les éléments sont variables. En tenant compte du contexte sociohistorique dans lequel les héroïnes évoluent, les choix concernant leurs objectifs

---

<sup>355</sup> Julia Elizabeth Morris, « L'imaginaire au travail : le roman d'apprentissage au féminin », thèse de doctorat, Département de Français, Université d'Ottawa, 2010, f.60.

<sup>356</sup> *Idem*.

diffèrent. Par exemple, chez Conan, les personnages féminins accordent une valeur et une importance à la religion. Chez Le Normand, les personnages ne sont pas toujours en accord avec les principes religieux, dans le cas de Claire, par exemple, mais la religion occupe parfois une place dans l'agentivité sociale de ces personnages (comme pour celui de Nicole). Or, à l'inverse, pour les personnages de Francine Noël, il semble important pour leur parcours agentif de se séparer des pratiques religieuses, et même de s'y opposer.

Alors que la position quant à la religion s'oppose pour quelques figures, il semble qu'elles aient en commun l'envie d'écrire. En effet, il paraît inévitable que l'un des membres du microcosme soit attiré à se réaliser par l'écriture : l'épistolaire, le journal ou la création littéraire appellent les personnages féminins. La forme de l'écriture peut donc varier, tout autant que la finalité de la pratique : certaines accèderont à la réussite en écrivant de façon plus intime et en accédant à une paix d'esprit, comme dans le cas d'Angéline, alors que d'autres atteindront leur objectif par la publication, comme c'est le cas de Claire. Dans tous les cas, le système amical participe à l'écriture, soit en étant le destinataire des lettres, soit en étant le sujet des histoires racontées, ou encore, en participant au processus d'écriture. Cette étape marque un passage pour l'agentivité des personnages qui semblent atteindre un résultat tangible de leur évolution.

En comparant les trois romans, on remarque aussi une évolution de ce scénario dans lequel différentes étapes s'approfondissent et se complexifient. Si l'on tient compte de la religion et de l'écriture, on observe une progression entre les œuvres. Même la prise de parole s'accroît au fil des années : alors qu'Angéline s'affirme avec Mina, les quatre jeunes femmes de *La plus belle chose du monde* le font entre elles et devant un personnage masculin, et dans l'univers de *Maryse*, certains personnages s'expriment sur une plateforme publique (spectacle ou chronique journalistique). Au

fil du temps, les personnages se tournent de plus en plus vers l'espace social. En ce sens, le scénario demeure constant, mais il est possible d'approfondir et de mettre en lumière l'une de ces étapes.

Le scénario est au profit de l'amitié qui grandit au cours des péripéties. La séquence des actions est cohérente et convaincante, car si les personnages doutent par moment de la survivance de l'amitié, la narration élimine leurs questionnements en montrant que les actions permettent l'évolution de la relation plutôt que son évincement. En effet, d'une œuvre à l'autre, si certains éléments de contenu peuvent varier, le scénario conserve l'ordre des étapes menant à l'agentivité des personnages qui le constituent. Ces étapes s'affinent pendant l'intrigue et se resserrent sur l'affirmation des personnages. Ainsi, à la fin des romans, l'objectif de la quête est atteint, car les figures féminines arrivent à se définir elles-mêmes et se détachent des statuts d'« épouse de » ou de « fille de »<sup>357</sup>, puisque la famille et le couple semblent s'écarter progressivement de l'intrigue au même rythme que l'amitié gagne en valeur, en qualité et en stabilité.

L'organisation de la fiction allant de la situation initiale à la situation finale montre qu'il y a une reconfiguration des normes sociales, car l'amitié et l'agentivité des protagonistes l'emportent sur les attentes amoureuses. Ces personnages amicaux pavent la voie à l'agentivité à l'héroïne en amorçant eux-mêmes leur parcours agentif et en se réalisant professionnellement. La synergie entre les personnages est encouragée par le scénario, car le scénario lui-même est au service de l'amitié. En effet,

---

<sup>357</sup> Isabelle Boisclair, « L'écrivaine québécoise au vingtième siècle. Parcours d'un sujet problématique », *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, vol.3, no.2, 2000, p.128.

chacune des étapes du schéma narratif est un élément essentiel au déploiement de l'héroïne, mais aussi au maintien de la relation.

## CONCLUSION

*Angéline de Montbrun, La plus belle chose du monde et Maryse* sont trois romans qui déploient un ensemble de stratégies plaçant la relation amicale au cœur des enjeux romanesques. Alors que l'amitié pourrait n'être qu'un thème parmi d'autres au sein de romans, elle s'avère un levier pour les écrivaines qui font de cette amitié stylisée un mécanisme de transformation pour les héroïnes. Au terme de ces trois analyses, nous sommes en mesure de constater que la version romanesque de cette relation est profonde, présentée de manière détaillée, et semble portée par le souhait de continuer à faire des personnages amicaux ayant des personnalités complètes et uniques, qui ont des projets propres et des perspectives professionnelles leur permettant de franchir des frontières qui tendent à cadrer les actions des femmes au sein des différents états de société qui les concernent.

Afin de consolider le microcosme amical, les trois romans, pourtant publiés à plusieurs décennies d'écart, modélisent l'amitié par un ensemble de stratégies semblables. En premier lieu, les figures amicales se ressemblent et sont montrées comme étant en quelque sorte le miroir les unes des autres. Les personnages amicaux sont construits à l'aide de caractéristiques qui les font d'abord correspondre au modèle proposé par leur entourage, ou du moins, celui de leurs proches. Leur beauté, leur intelligence, leur créativité, leur écoute, leur débrouillardise et leur générosité sont des qualités qui suscitent l'admiration. Ces personnalités qui frôlent la perfection sont inévitablement courtisées par les personnages masculins à un moment ou l'autre de l'intrigue. Or, si la stratégie de création des personnages amicaux repose sur leurs qualités exemplaires, elles ont les capacités nécessaires pour que leur quête s'oriente

vers d'autres ambitions que celles de la relation amoureuse hétérosexuelle. Les stratégies d'écriture préconisées par les trois écrivaines tendent à prendre leur distance avec les intrigues conçues en fonction des relations amoureuses pour mieux laisser place au déploiement de la relation amicale.

Alors que les personnages masculins se limitent le plus souvent à apprécier l'apparence physique de celle qu'ils convoitent, les personnages des amies de l'héroïne dessinent un portrait beaucoup plus complet de la protagoniste, portrait qui permet de mettre en valeur sa capacité d'entreprendre des actions qui lui permettront davantage d'autonomie. En ce sens, les personnages féminins sont construits par les autrices en fonction de la relation amicale. Elles leur attribuent des qualités sociales et un caractère unique qui servent au déploiement de leur intrigue personnelle en plus de contribuer au développement de l'amitié.

Ensuite, comme nous avons pu le voir, l'espace romanesque est aussi réfléchi en rapport à l'amitié. Le nombre de pages, les occurrences nominales et les dialogues servent la relation amicale. En octroyant un nombre de pages élevé aux figures féminines, les autrices choisissent d'orienter l'intrigue vers elles : l'amitié habite alors l'espace matériel nécessaire à son déploiement. La gestion de l'espace se fait aussi par les lieux dans lesquels se retrouvent les amies. En plus d'accueillir momentanément l'amitié, ces lieux ont tous une signification plus dense. Par exemple, l'association entre les lieux d'enseignement et l'amitié contribue de façon indirecte à l'éducation des jeunes femmes. La présence de l'amitié dans un lieu peut influencer la perception qu'ont les personnages de ce lieu. La même chose se produit avec la maison, qui pourrait être perçue comme restrictive puisqu'elle renvoie à l'univers domestique, pourtant, les personnages féminins s'approprient l'espace intérieur en invitant leurs amies régulièrement. L'amitié permet alors de redessiner les paramètres du lieu.

Ce recadrage des lieux est récurrent dans l'intrigue. Par exemple, l'amitié se déplace dans l'espace public. Les sorties culturelles, leurs activités professionnelles et même les manifestations deviennent des façons d'habiter collectivement les lieux publics. L'amitié permet d'attribuer une nouvelle signification aux lieux, et donc, la relation devient plus importante que les endroits fréquentés. En fait, la relation amicale elle-même devient un espace où les amies se sentent libres et authentiques.

Si l'amitié est un espace où les protagonistes se sentent en confiance, elle leur permet d'être plus libres et de choisir comment elles déploient leur potentiel. De la prise de parole au développement professionnel, la présence active des amies est constamment associée au parcours agentif social de la protagoniste. Bien que l'intrigue focalise sur les actions en regard de l'héroïne, la relation s'avère multilatérale, c'est-à-dire que l'héroïne encourage aussi ses amies à poursuivre leurs rêves. Le processus agentif social du système amical devient ainsi progressivement le centre de l'intrigue. En effet, les péripéties, parfois vécues comme des épreuves difficiles, font progresser le parcours agentif. L'influence de la relation amicale donne les outils nécessaires pour surmonter ces obstacles. Ce processus est graduel, chacune des étapes du scénario mis en place prépare le récit à la prochaine péripétie tout en contribuant à l'agentivité. Par exemple, la valeur de la relation est montrée par l'affection exprimée par les protagonistes, qui ensuite pourront s'encourager à prendre la parole à propos de sujets littéraires et d'enjeux sociaux, voire politiques. Devant les réactions positives de leurs amies face à cette prise de parole, elles réaliseront l'ampleur de leurs aptitudes et entreprendront des actions concrètes liées à leur développement professionnel et à leurs projets de vie. Ces prédispositions liées à l'agentivité sociale mènent les personnages à l'écriture. L'agentivité par l'écriture permet aux protagonistes de trouver leur propre voix. Bien qu'il puisse s'agir d'une activité individuelle, le microcosme s'intègre à la pratique, soit à titre d'inspiration, soit en tant que participante à la correspondance ou en tant que coéquipière.

Durant l'entièreté du processus, les relations amicales sont montrées de façon positive, c'est-à-dire que le scénario combiné à la fonction de l'amie créent un contexte favorable à l'évolution de l'héroïne. Ce sont ces différentes nuances du scénario qui lient le roman d'amitié à l'agentivité. D'ailleurs, le roman d'amitié se conclut sur la réussite du scénario agentif du microcosme amical : les objectifs des personnages sont atteints.

Malgré les décennies qui séparent le moment de leur parution et malgré les époques bien différentes où se situent les intrigues, on remarque plusieurs constantes dans la mise en scène de l'amitié romanesque des trois œuvres à l'étude. Les personnages se ressemblent par leurs qualités exemplaires et leur amour des lettres, les stratégies narratives placent les amies au cœur du roman, et le processus agentif comporte plusieurs étapes similaires. Certes, plusieurs éléments sont variables, par exemple, la place et la perception de la religion, mais aussi la situation amoureuse ou les carrières des amies, qui varient toutes considérablement.

À travers notre étude, nous avons pu constater que l'amitié féminine résiste également à de multiples péripéties. En effet, si les amours s'estompent pour des raisons souvent superficielles, comme dans le cas d'Angéline de Montbrun, les amitiés survivent aux changements et aux crises, comme l'appel de la vocation, lors de laquelle les amies restent solidaires et encouragent la protagoniste à opter pour la voie qui la rendra heureuse. En ce sens, dans la configuration des trois romans à l'étude, l'amitié semble parfois idéalisée, car même si des rivalités peuvent survenir à travers l'intrigue, elles s'effacent rapidement et laissent place à un esprit plus sororal.

L'étude est alors représentative du microcosme amical, mais elle ne peut offrir une généralisation. L'écart temporel entre la publication de *Le Normand* et celle de *Noël* (46 ans d'écart) s'explique par le fait que nos critères de sélection ne nous ont pas



permis de trouver d'autres romans qui mettent en scène des amitiés féminines au centre de leurs intrigues entre les deux. Cette absence nous incite à réfléchir d'une part à nos critères, d'autre part aux causes possibles. Serait-il possible, par exemple, que dans les années 1960 et 1970, au Québec, le genre privilégié pour mettre en valeur l'agentivité des femmes ait plutôt été le théâtre ? Cela suggérerait-il que les amitiés féminines romanesques ne sont, ne serait-ce que momentanément, plus aussi spontanément porteuses d'agentivité ? Le théâtre féministe des années 1970 en particulier a été largement investi pour raconter le quotidien au féminin afin de rendre la parole aux femmes, en plus de vouloir explorer la construction du social féminin. Par exemple, le théâtre de Pol Pelletier met en lumière l'aspect sororal des relations féminines<sup>358</sup>. En outre, si l'on observe les représentations de l'amitié dans les romans pendant ces mêmes années, elles tendent plutôt vers une relation bilatérale. Si l'on pense par exemple au roman *Le Survenant* (1945) de Germaine Guèvremont, on y retrouve des amitiés bilatérales qui ne sont pas nécessairement au cœur de l'intrigue et qui rencontrent plusieurs obstacles, mais qui reviennent de façon ponctuelle. Alors, quelques étapes de la présente étude peuvent se retrouver dans ce roman, comme le soutien de Marie-Amanda auprès d'Angéline lorsqu'elle vit une déception amoureuse, mais d'autres s'en éloignent.

Certains éléments de l'analyse du système amical féminin que notre étude a contribué à révéler pourraient certainement par ailleurs s'appliquer de manière plus large. Par exemple, les amitiés masculines ont aussi leur scénarios privilégiés, déjà par l'appellation *bromance* qui a été popularisé il y a quelques années, qui exprime l'état fusionnel amical existant entre les protagonistes. Les dynamiques de la relation sont susceptibles de ressembler à celles de notre étude, cependant, nous n'avons pas fait

---

<sup>358</sup> Lucie Robert, « Théâtre et féminisme au Québec », *Québec français*, no.137, 2005, p.45.

appel à ce comparatif. L'étude de l'amitié masculine dans les romans peut compter quelques ressemblances (tels que les espaces exclusifs, les mises en scène de la création du groupe et les dynamiques de discussion) avec les concepts présentés dans l'essai *Le boys club* (2019) de Martine Delvaux, dans lequel l'auteur étudie les représentations cinématographiques et télévisuelles des groupes de personnages masculins.

Certains romans plus récents se rapprochent davantage de notre étude, par exemple, l'œuvre *Nous Deux* (1993), de Solange Chaput-Rolland, présente des personnages féminins qui sont liés par l'amitié et ont, eux aussi, des caractéristiques semblables tant sur le plan physique que sur leurs intérêts, qui font écho à celles des personnages du corpus. Même s'il ne s'agit pas d'un roman classique comme ceux du corpus étudié, l'histoire présente une amitié composée de deux personnages et propose une construction du scénario très semblable à celui de notre étude. Par exemple, les personnages d'Anna-Maria et d'Emmanuelle sont toutes deux décrites comme étant jolies et brillantes, et comme les jeunes femmes du présent corpus, elles sont également célibataires et portent un intérêt particulier aux arts. En effet, l'une d'elles est artiste peintre, alors que l'autre est écrivaine. Elles s'approprient une maison dans laquelle chacune pourra produire ses œuvres artistiques et elles s'encouragent pleinement dans la poursuite de leurs objectifs professionnels. Les constances de la trame du roman d'amitié peuvent alors se retrouver dans cette intrigue.

Le roman d'amitié a plus d'une fonction, dont celle de redonner à l'héroïne sa place au cœur de l'œuvre dans une quête identitaire et agentive dénuée d'attente amoureuse. L'essence du microcosme repose sur le fait qu'il est résistant et que les amies répondent toujours par leur présence rassurante et par leur soutien inconditionnel, jusqu'à l'accomplissement et à la réussite des personnages. Au fil de l'intrigue, les romancières organisent le scénario et la mise en récit de celui-ci en fonction de la

relation, qui malgré l'adversité qui se présente aux amies, témoignent qu'« Elles étaient heureuses ensemble<sup>359</sup>. »

---

<sup>359</sup> Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*, *op. cit.*, p.148.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus étudié

Conan, Laure, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Éditions BQ, coll. « Bibliothèque québécoise », 2015 [1882], 172 p.

Le Normand, Michelle, *La plus belle chose du monde*, Montréal, Éditions du devoir, 1956 [1937], 197 p.

Noël, Francine, *Maryse*, Montréal, Éditions BQ, coll. Littérature, 1994 [1983], 522 p.

### Corpus critique et théorique

Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala [dir.], *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, P.U.F. 2014.

Audet, Éleine, *Le cœur pensant, Courtepointe de l'amitié entre femmes*, Québec, Éditions Le loup de gouttière, 2000, p.250.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, France, Éditions PUF, 2020 [1957], 404 p.

Bayard, Chantal, Andrée Rivard, « *Histoire de l'accouchement dans un Québec Moderne*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2014, 448 p. », *Recherches féministes*, vol.28, no.2, 2015, p.265-269.

Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe I*, Paris, Éditions Gallimard, 2016 (1949), 408 p.

- Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe II*, Paris, Éditions Gallimard, 2017 (1949), 654 p.
- Mylène Bédard, « Les stratégies épistolaires et les rébellions identitaires dans la correspondance (1830-1840) de Julie Bruneau-Papineau », *Recherches féministes*, vol.24, no.1, 2011, p.7-24.
- Mylène Bédard, « Rhétorique et autoreprésentation : la pratique épistolaire des femmes en temps d'insurrections », Thèse de doctorat, Université Laval, Département d'études littéraires, Québec, 2014, 335 f.
- Bédard, Mylène *et al.*, « Contemporanéités d'Angéline de Montbrun et de Laure Conan », *Voix et Images*, vol.44, no.1, automne 2018, p.7-180.
- Bégorre-Bret, Cyrille, *L'Amitié de Platon à Debray*, Paris, Éditions Eyrolles, 2012, 194 p.
- Belleau, André, « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, volume 8 no. 2 1983, p.299-310.
- Benedict, Francesca D., « La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël », *Voix et Images*, vol.18, no.2, hiver 1993, p.264-272.
- Bettinotti, Julia, *La corrida de l'amour*, Montréal, XYZ éditeur, 1990, 150 p.
- Blodgett, E.D. et Claudine Potvin [dir.], *Relire « Angéline de Montbrun » au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, 2004, 466 p.
- Boisclair, Isabelle, « L'écrivaine québécoise au vingtième siècle. Parcours d'un sujet problématique », *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, vol.3, no.2, 2000, p.125-143.
- Boisclair, Isabelle, *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Québec, Nota bene, 2004, 584 p.
- Boivin, Aurélien, « *Maryse* ou la chronique d'une génération qui se cherche », *Québec français*, numéro 110, été 1998, p.91-93.

- Bourbonnais, Nicole, « *Angéline de Montbrun*, de Laure Conan : œuvre palimpseste », *Voix et Images*, vol.22, no.1, automne 1996, p.80-94.
- Bourneuf, Roland, « L'Organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, vol.3, no.1, 1970, p.77-94.
- Bussière-Gallagher, Anne, « Le traducteur fictif, personnage de la littérature québécoise », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Département des lettres et des communications, mai 2010, 115 f.
- Butler, Judith, *Le Trouble dans le genre*, Paris, Éditions La Découverte, 2006 (1990), 275p.
- Butler, Judith, *Défaire le genre*. Paris, Éditions Amsterdam, 2016, 370p.
- Butor, Michel, *Essais sur le roman*, France, Éditions Gallimard, coll. Tel, 1992, 184 p.
- Chartier, Daniel, *Qu'est-ce qu'une œuvre classique?*, Montréal, Éditions Fides, coll. Nouvelles études québécoises, 2000, p.9-32.
- Chapman, Rosemary, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10 no. 2, 1997, p.13-26.
- Cronin, Meoghan B., « Maiden Mothers and Little Sisters the convent novel grows up » dans *Between Human and Divine*, Michigan, Catholic University of America Press, p.262-280.
- Daunais, Isabelle, « Le personnage et ses qualités », *Études françaises*, vol.41 no.1, 2005, p.9-25.
- Décarie, David, « L'évolution du personnage urbain (1934-1945) : Du roman bourgeois au roman du peuple », *Voix et images*, vol. 41, no.2, 2016, p.21-33.
- Descarries, Francine, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *Cahiers de recherche sociologique*, no. 30, 1998, p.179-210.

- Dansereau, Estelle, « Un face à face : le discours épistolaire comme acte de langage dans *Angéline de Montbrun* », dans *Relire Angéline de Montbrun* au tournant du siècle, Montréal, Nota Bene, 2004, p.303-328.
- Despentes, Virginie, *King Kong Theory*, France, Éditions Grasset et Fasquelle, 2006, 151 p.
- Després, Carole, « De la maison bourgeoise à la maison moderne. Univers domestique, esthétique et sensibilité féminine », *Recherches féministes*, vol.2 no.1, 1989, p.3-18.
- Diaz, Brigitte et Jürgen Siess (dir.), *L'épistolaire au féminin Correspondances de femmes*, France, Presse universitaire de Caen, 2006, 254 p.
- Dufour, Andrée et Micheline Dumont, *Brève histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Boréal, 228 p.
- Dumont, Micheline, *Le féminisme québécois raconté à Camille*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2008, 247 p.
- Dumont, Micheline, *Les religieuses sont-elles féministes?*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1995, 204 p.
- F. Cott, Nancy, « Sisterhood », *The Bonds of Womanhood*, New Haven, Yale University Press, 1977, p.160-197.
- Ferrarese, Estelle, « bell hooks et le politique : la lutte, la souffrance et l'amour », *Recherches féministes*, vol. 25, no.1, 2012, p.183-201.
- Fournier, Virginie, « Mise en résit du désir, mise en abyme de l'acte d'écriture : *Angéline de Montbrun* au prisme des études brontiennes », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département des études littéraires, novembre 2019, 122 f.
- Frot, Janine, « Charles Guérin : Des fonctions ou une fonction », *Voix et images*, vol.4, no.2, 1978, p.258-263.

- Gagné-Samuel, Joanie, « La vierge, la mère et la putain : persistance des archétypes féminins judéo-chrétiens dans quatre romans québécois contemporains », mémoire de maîtrise, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 2013, 112 f.
- Genette, Gérard, *Figure II*, France, Éditions du Seuil, 1969, 293 p.
- Gibeau, Ariane, « L'amour, le deuil et le fracas. D'Angéline de Montbrun de Laure Conan à Désespoir de vieille fille de Thérèse Tardif », *Les Cahiers de l'IREF*, no.6, 2014, p.29-40.
- Gauthier, Mélissa, « Analyse sociopoétique de la réception mitigée de deux œuvres de Clémence Desrochers : *Le monde aime mieux...* et *Mon dernier show* », Mémoire de maîtrise, Département des études Littéraires, Université Laval, 2004, 111 p.
- Gingras, Marie-Ève, « La représentation de l'héroïne dans les romans historiques québécois (1945-1995) ayant comme trame de fond la Nouvelle-France. Les femmes en trois actes : l'épouse, la mère et la veuve », Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, 2008, 151 p.
- Guillemette, Lucie, « La dialectique nature/culture et le discours féminin de la transgression dans *Aurélien*, *Clara*, *Mademoiselle* et le *Lieutenant anglais* d'Anne Hébert », *Francophonies d'Amérique*, no. 7, 1997, p.209-221.
- Hamon, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, no.6, 1972, p. 86-110.
- Havercroft, Barbara, « Quand écrire c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire de France Théoret* », *Dalhousie french studies*, vol.47, été 1999, p.93-113.
- Heinich, Nathalie, *États de femme L'identité féminine dans la fiction occidentale*, France, Éditions Gallimard, coll. Nrf essais, 1996, 400 p.
- hooks, bell, *Feminist Theory : from margin to center*, Boston, South End Press, 1984, 173 p.



- hooks, bell, « Sisterhood : Political solidarity between women », *Feminist review*, no. 23, 1986, p.125-138.
- Houle, Ghislaine, *La femme et la société québécoise*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1975, 228 p.
- Hudon, Christine, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIXe siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.49, no.2, automne 1995, p.169-194.
- Jankélévitch, Sophie, Bertrand Ogilvie [dir.], *L'amitié dans son harmonie, dans ses dissonances*, Paris, Éditions Autrement, 1995, 206 p.
- Jean Green, Mary, « Laure Conan et Madame de La Fayette : la réécriture de l'intrigue féminine », dans *Relire « Angéline de Montbrun » au tournant du siècle*, Montréal, Nota Bene, 2004, p.187-204.
- J. Hogan, Eleanor, « Beyond influence: The Literary sisterhood of Nogami Yaeko and Jane Austen », University of Hawai'i Press, *U.S.-Japan Women's Journal*, 2005, no.29, p.77-98
- Joubert, Lucie et Annette Hayward, (dir.), *La vieille fille*, Montréal, Éditions Triptyque, 2001, 181 p.
- Joubert, Lucie [dir.], Lucie Hotte, « Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990) », *Recherches sociographiques*, volume 41, no.3 2000, p.586-589.
- Jouve, Vincent, « Pour une analyse de l'effet-personnage », *Littérature*, no.85, 1992, p.103-111.
- Landry, Tristan, « Lieux de pouvoir et micropolitique de la mémoire. L'exemple de la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou », *Politique de la mémoire*, vol. 22 no. 2, 2003, p.75-101.
- Laroche, Maximilien, « Le héros ambigu et le personnage contradictoire », *Voix et images du pays*, vol. 4 no. 1, 1971, p.27-52.

- Lemieux, Jacques et Denis Saint-Jacques. « Un scénario motif dans le champ des best-sellers », *Voix et Images*, vol.15, no.2, 1990, 10 p.
- Lord, Véronique, « Une voix féminine contestataire des années 1930: agentivité et écriture dans *Dans les ombres* d'Éva Sénécal », mémoire de maîtrise (études littéraires), Montréal, UQAM, 2009, p. 20.
- Mavrikakis, Catherine et Martine Delvaux, « Le goût de l'autre », *Liberté*, vol.44, no.2, 2002, p.74-90.
- Maréchal, Mariève, « Agentivité et création : l'enjeu de la représentation du réel dans *Cette fille-là* de Maïssa Bey », *Postures*, no. 15, 2012, p.55-64.
- Melançon, Robert, *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, Québec, coédition Fides et Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Les Grandes conférences, Canada, 2004, 64 p.
- Milot, Louise et Richard Duhaine, « Un laissez-passer pour l'écriture *Les Habits rouges* de Robert Roquebrune », dans *Les Figures de l'écrit*, Montréal, Les Éditions Nuit blanche, 1993, 283 p.
- Miroux, Jean-Philippe et Claude Thomasset[dir.], *Le personnage du roman*, Paris, Éditions Nathan, coll. 128, 1997, 124 p.
- Moreau, Pierre, « Silhouette d'Eugénie de Guérin », *Études françaises*, vol. 1, numéro 2, juin 1965, p.3-38.
- Julia Elizabeth Morris, « L'imaginaire au travail : le roman d'apprentissage au féminin », thèse de doctorat, Département de Français, Université d'Ottawa, 2010, 354 f.
- Moulinier, Didier, *Dictionnaire de l'amitié*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2000, 156 p.
- Noizet, Pascale, « L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexogème », thèse doctorat, Université du Québec à Montréal, 1992, 433 p.
- Nutting, Stéphanie, « *Bonheur d'occasion* et *Maryse* : lectures croisées, lecture en ronds », *Voix et Images*, vol.18, no.2, hiver 1993, p.253-263.

- Oprea, Denisa-Adriane, « Une poétique du personnage dans cinq romans québécois contemporain au féminin (1980-2000) : Métaféminisme et postmoderne », thèse de doctorat, Département des littératures, Université Laval, 2008, 391 f.
- Pagé, Geneviève, « Pouvoir, inconfort et apprentissage : les cours féministes peuvent-ils et doivent-ils être des espaces préfiguratifs et sécuritaires ? », *Questions et enjeux éthiques du genre en éducation*, no.7, 2019, p.8-29.
- Pagé, Geneviève, « Solidarités et altérisation : le "nous" et le "elle" dans les écrits de *Québécoises deboutte!* », *Recherches féministes*, vol. 35, no. 1, 2022, p.169-187.
- Payant, Katherine B., *Becoming and bonding, Contemporary Feminism and popular fiction by American women writers*, Wesport, Éditions Greenwood Press, 1993, 244 p.
- Pelletier, Jacques [dir.], *Le social et le littéraire : anthologie*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1984, 346 p.
- Pelletier, Jacques [dir.], « Francine Noël », *Voix et Images*, vol. 18, no. 2, hiver 1993, p.212-437.
- Planté, Christine, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015 [1989], 362 p.
- Prado, Patrick, « Lieux et " délieux " », *Communications*, vol.2, no.87, 2010, p.121-127.
- Prince, Julie, « Stéréotypes et renouvellement des représentation masculines et féminines dans deux romans de Benoit Dutrizac », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2008, 139 f.
- Rannaud, Adrien, « Primauté discursive et tragédie de la seconde : Mina, l'oubliée d'Angéline de Montbrun », *SCL ÉLC*, en ligne, vol. 37, no. 2, < <https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/20986> >, consulté le 23 mars 2018.
- Rasmussen, Carole, « À quoi sert le personnage ? », Montréal, *Québec français*, no. 124, 2001, p.64-66.

- Raymond, Janice, *A passion for friends : A philosophy of female affection*, États-Unis, Éditions Spinifex Press, 2001, 275 p.
- Reuter, Yves, *L'analyse du récit*, Paris, Armand Colin Éditeur, 2012, 126 p.
- Robert, Lucie, « D'Angéline de Montbrun à la Chair décevante. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise. », Québec, *Études littéraires*, vol.20, no.1, 1987, p.99-110.
- Robert, Lucie, « Théâtre et féminisme au Québec », *Québec français*, no.137, 2005, p.43-46.
- Samoyault, Thiphaine, « Les trois lingères de Kafka. L'espace du personnage secondaire », *Études françaises*, vol. 41, no.1, 2005, p.43-54.
- Saint-Germain, Annie, « L'héroïsation dans le discours épistolaire et l'autobiographie : le cas de Pierre du Calvet (1735-1786) », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2000, 286 f.
- Saint-Martin, Lori, *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1997, 268 p.
- Saint-Martin, Lori, *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota bene, 1999, 331 p.
- Saint-Martin, Lori, « " L'amitié, c'est mieux que la famille. " Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois », *Nouvelles questions féministes*, vol. 30, 2011, p.76-91.
- Saint-Martin, Lori (dir.), *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, Montréal, XYZ éditeur, 1992, 216 p.
- Saint-Martin, Lori, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et Images*, vol.18 no.1, automne 1992, p.78-88.
- Saint-Martin, Lori, « Suzanne Lamy, pour une morale de la critique », *Voix et images*, vol.13, no.1, automne 1987, p.29-40.

- Saint-Martin, Lori, « Mina Darville : roman inédit », *Voix et images*, vol. 44 no.1, automne 2018, p.105-116.
- Savoie, Chantal (dir.), *Histoire littéraire des femmes : cas et enjeux*, Québec, Nota bene, 2010, 339 p.
- Ship, Susan Judith, « Au delà de la solidarité des femmes », *Politique*, no.19, 1991, p.5-36.
- Smart, Patricia, « Les filles de Marie de l'Incarnation : l'éducation au couvent telle qu'évoquée dans les écrits personnels de jeunes filles et de femmes au Québec », *Les Cahiers de l'IREF*, no.6, 2014, p.7-17.
- Smart, Patricia, « Être écrivaine et « reine du foyer » dans les années 1920 et 1930, Les journaux intimes de Michelle Le Normand », *Voix et Images*, vol.39, no.2, hiver 2014, p.45-56.
- Smart, Patricia, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Éditions XYZ, 2003 [1988], 376 p.
- Templier, Sarah, « Elizabeth Willing Powel et la société de la plume : discours sur la place et l'éducation des femmes et l'agentivité féminine dans l'écriture épistolaire », *Cahiers d'histoire*, vol. 32, no. 1, été 2013 p.13 à 34.
- Tremblay-Querido, Christiane, « Introduction : vers une science des systèmes symboliques? », *Sémiologie et idéologie*, vol.5, no.2, 1973, p.3-16.
- Ulman-Gagné, Frédérique, « Remise en question de deux figures, celle de la mère et celle de l'artiste dans un travail autobiographique qui met en relation deux lieux, la maison et l'atelier, par une pratique du dessin et de la vidéo » mémoire de maîtrise, Département des arts visuels et médiatiques, Université du Québec à Montréal, 2010, 48 f.
- Urbain, Jean Didier, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, vol. 2, no.7, 2010, p. 99-107.
- Viala, Alain, *Qu'est-ce qu'un classique?*, Paris, Éditions Bibliothèque de France, no. 1 vol.37, 1992, 382 p.

Vincent-buffault, Anne, *Une Histoire de l'amitié*, France, Bayard Éditions, 2010, 254 p.

Wickham, Philip, « Le personnage, miroir des multiples faces de la nature humaine », *Jeu*, no. 83, 1997, p.93-101.